NOV 15 1924

31e Année. N° 21. 1er Novembre 1924.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Anatole France . .	*Ernest Renan — Victor Hugo*	5
Henry Bidou. . . .	*Anatole France*	22
H. de Montherlant.	*Le 2 Novembre à Douaumont*	30
H. Dupuy-Mazuel.	*Le Miracle des Loups.* — II	47
Jean Dietz.	*Ernest Psichari*	90
Nancy George. . .	*Les Esclaves de Méquinez.* — II	115
J. Lucas-Dubreton.	*La Princesse captive : la Duchesse de Berry* (fin) .	143
Jacques Delamain.	*Pourquoi les Oiseaux chantent*	174
René Jouglet . . .	*Le nouveau Corsaire.* — IV.	185
Jules Decamps . .	Chronique financière : *Capitaux pour l'Allemagne.*	217
André Chaumeix .	La Politique : *La Crise politique de l'Allemagne.* .	231

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La *Revue de Paris* terminera dans son numéro du 15 Novembre

Le Miracle des Loups

le roman de M. Dupuy-Mazuel, d'où est tiré le film qui sera représenté au Théâtre National de l'Opéra, le 13 novembre, sous les auspices de la Société française des films historiques.

Elle commencera prochainement

LE DÉSERT DE L'AMOUR

ROMAN

Par M. FRANÇOIS MAURIAC

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour ses débuts M. **Jacques Fontelroye** nous donne un curieux roman, **Constantinople sous les Barbares**, qui mérite de retenir l'attention. Ravenne est un jeune Français sans fortune qui, par horreur de la vie mesquine que la France lui eût sans doute réservée, est parti pour Constantinople où il fait fonction de secrétaire auprès de Stein, gros industriel installé à Péra. Renée de Lausanne, dix-sept ans, fille du marquis de Lausanne, vieux conseiller d'ambassade orgueilleux et guindé, s'éprend de Ravenne. Le mariage est impossible. Les parents de Renée ont sur cette institution des idées qui ne peuvent laisser aux jeunes gens aucun espoir... Peut-être Ravenne finirait-il par se résigner, l'opium — dont il est un amateur passionné — fournissant à ses fervents quelques apaisements philosophiques, mais chez Renée rien n'étouffe la voix impérieuse de la passion... et spontanément elle devient la maîtresse de Ravenne. Pendant des semaines, ses inexplicables absences passent inaperçues chez elle; un jour enfin la jeune fille est dénoncée, surprise, chassée... Elle s'installe dans le pauvre logis de Ravenne — qui justement bénéficie de deux mois de vacances — et les deux amants s'abandonnent avec une joie désespérée à leurs rêves de drogue et d'amour. Ils sentent le naufrage inévitable : les ressources vont manquer, leur énergie est sur le point de sombrer tout entière dans le kief. Soudain Renée prend en horreur cet avilissement; elle songe avec remords à la fraîcheur de ses pures années d'enfance... et un jour, croyant pouvoir renoncer à Ravenne, elle s'enfuit retrouver les siens de qui elle compte implorer le pardon. L'abandonné, gorgé de drogue, passe une nuit d'orgie et de folie dans les « boîtes » russes de Péra. A l'aube, dégoûté de lui-même et de tout, il se tue, à l'instant précis où Renée, auxquels ses parents ont décidément fermé leur porte, revient auprès de lui.

Le souvenir de cette œuvre restera dans notre esprit comme un long cri de passion : double passion sans contrepoids — la femme et l'opium — qui entraîne un homme à la mort. Pourquoi Ravenne chercherait-il d'ailleurs à résister aux forces qui l'emportent. Pour lui, hors des joies des sens, il n'y a rien : il a chassé sa famille de son cœur; la société, il l'exècre. La conclusion de son nihilisme doit être : jouir jusqu'à la mort. Et cette devise ne lui est pas propre. La Russie des Bolcheviks tout entière semble l'avoir adoptée. Au fur et à mesure que disparaissent partout les assises anciennes de la « morale » une telle formule rallie à elle un plus grand nombre de « fidèles ». Le roman de M. de Fontelroye, n'a donc rien d'anachronique, au contraire. Sans doute il est loin d'être le premier à aborder le problème, mais, par la puissance d'émotion dont il le charge, il lui donne un caractère plus aigu... Les descriptions sont rares dans ce livre et pourtant l'atmosphère de Stamboul est évoquée avec une singulière vivacité; le silence et la ruine de cette vieille ville, la présence des soldats alliés, la vie trépidante de Péra, permettent des effets de contraste très intelligemment utilisés. Sur la peinture des soirées dans le monde on pourrait faire quelques réserves. L'œuvre n'en reste pas moins d'une rare

(Voir la suite page 3 de la couverture.)

ERNEST RENAN

VICTOR HUGO

La *Revue de Paris* vient de perdre en Anatole France un collaborateur illustre qui avait bien voulu lui marquer une fidèle bienveillance. C'est à elle que le grand artiste, de qui les lettres françaises sont en deuil, avait donné presque toutes les œuvres depuis 1894. Le *Lys Rouge*, *Histoire Comique*, *Jeanne d'Arc*, *Les Dieux ont soif*, les études sur Alphonse Daudet, sur Stendhal, et *Le Petit Pierre*, les *Souvenirs* et récemment la *Vie en fleur* ont paru ici, et le maître écrivain avait fait à la *Revue de Paris* l'amitié de lui promettre *Sous la Rose*, le dernier ouvrage auquel il travaillait, quand la mort l'a pris.

Notre chroniqueur littéraire, M. Henry Bidou, rend à la mémoire d'Anatole France l'hommage qu'on trouvera plus loin.

Nous avons cru aussi qu'au moment où tant de personnes dans notre pays et dans le monde entier ont la pensée de relire France, ce serait une manière de l'honorer que de placer sous leurs yeux quelques pages, qui figureront dans la grande édition des œuvres complètes qui est en préparation, mais qui n'ont pas trouvé place dans les volumes publiés de son vivant. Le bon lettré qu'est Édouard Champion nous a donné l'idée de rechercher dans la collection des articles qu'écrivit Anatole France, alors qu'il rédigeait le *Courrier de Paris* dans l'*Univers Illustré*. Anatole France avait quarante ans; il avait publié *le Crime de Silvestre Bonnard*, et préparait *Pierre Nozière*. Il écrivait tous les huit jours sous le pseudonyme de Gérôme, une chronique savoureuse, où se retrouvent toutes ses grâces et toutes ses méditations, sa bonhomie narquoise, et sa poésie. De ces pages devenues presque introuvables, nous reproduisons ici deux chroniques consacrées à Victor Hugo et à Renan.

N. D. L. R.

1er Nobembre 1924.

ERNEST RENAN

Si vous voulez, un seul livre remplira cette fois toute la chronique de la semaine. Ce livre est de M. Ernest Renan; il a pour titre *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*; je ne connais pas de livre meilleur ni plus aimable que celui-là.

Il y a dans l'enfance des hommes supérieurs, quand ils la content eux-mêmes, je ne sais quel charme, je ne sais quoi de suave et de robuste à la fois qui nous touche et nous émeut profondément. Dieu merci, je ne m'étonne pas de l'intérêt qu'inspirent les prémices des grandes vies. Mais pour expliquer cet intérêt dans tout ce qu'il a d'intime et de pénétrant, je dirai que c'est par l'enfance que les grands hommes nous ressemblent.

Nos premières années furent, comme les leurs, pleines de promesses. Nous avons fleuri comme eux; eux seuls ont donné des fruits. Les fruits seront rangés dans la grange; mais la fleur ou stérile ou féconde laisse le souvenir de son parfum. Je suis tenté de bénir le génie de ce qu'il eut à son principe, comme l'esprit ordinaire, sa petite fleur toute frêle. Ainsi le chrétien bénit son Dieu de s'être fait petit enfant. Ceux qui eurent le don délicieux de donner de la vie une belle image n'ont jamais exercé ce don d'une façon plus charmante que lorsqu'ils représentèrent leurs premiers sentiments et la délicieuse nouveauté de leur âme. Rousseau nous a rendu son enfance intéressante, malgré certains aveux qu'il eût mieux valu taire. Chateaubriand nous a révélé avec sa magie les mélancolies solitaires et les âpres désirs des heures de Combourg; George Sand, en racontant sa petite enfance à Nohant auprès de sa grand'mère, a fait son plus aimable récit; Dickens, s'il est permis, comme je le crois, de le reconnaître dans la figure touchante du petit David Copperfield, nous a tiré de douces larmes en nous montrant le bon petit être qui devint avec l'âge le plus affectueux des hommes et le plus sensible des écrivains. M. Ernest Renan vient, à son tour, révéler quelques épisodes choisis de manière à nous montrer comment son âme s'est formée.

Jamais, je crois, on n'avait allié encore un sentiment si délicat à une telle puissance intellectuelle, et il faut reconnaître, en lisant les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, que l'âme de M. Renan est située dans ces hauteurs où reconnaître et aimer sont une même chose.

« On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime, dit-il lui-même dans sa préface. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun dans la promenade à travers la vie. » Désormais cette affectueuse pensée nous donnera le secret de toute l'œuvre de cet homme extraordinaire que la science a conduit aux plus hautes conceptions de la beauté et de l'amour. Nous saurons que s'il a étudié les dieux, c'est, comme il l'a dit, « pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ».

Or il se trouve précisément que, par une singularité remarquable, ce livre plein d'amour contient une page qui a surpris et contristé bien des âmes affectueuses.

Cette page, vous la connaissez déjà; c'est celle où l'amitié, du moins l'amitié comme on l'entend d'ordinaire, est taxée d'injustice et d'erreur.

« J'ai peu encouragé l'amitié, dit M. Renan; j'ai fait peu de choses pour mes amis, et ils ont fait peu de chose pour moi...

« Je me dis quelquefois, selon les idées de mes anciens maîtres, que l'amitié est un larcin fait à la société humaine et que, dans un monde supérieur, l'amitié disparaîtrait. Quelquefois même, je suis blessé, au nom de la bienveillance générale, de voir l'attachement particulier qui lie deux personnes; je suis tenté de m'écarter d'elles comme de juges faussés qui n'ont plus leur impartialité ni leur liberté. Cette société à deux me fait l'effet d'une coterie qui rétrécit l'esprit, nuit à la largeur d'appréciation et constitue la plus lourde chaîne pour l'indépendance. »

Certes, ces paroles venant d'un tel homme, doivent être pesées. Le principe en est sage; elles sortent du séminaire; l'effet peut en être grand; c'est en s'y conformant qu'on devient un apôtre et un savant. Mais elles ont des duretés contre lesquelles je me révolterai, malgré tout, de toute la force de mes instincts. Ni la grandeur morale des solitaires

de Port-Royal ni même, ce qui est bien plus, la beauté intellectuelle d'un Renan ne me feront croire qu'il faut fuir l'amitié comme le principe de la concupiscence ou la haïr comme un larcin fait à l'humanité. Je croirai, au contraire, qu'elle est, jusque dans ses partialités généreuses et dans ses douces injustices, la meilleure chose que l'homme ait apportée sur la terre. Oui, je la prise encore quand elle empêche d'être juste. Et, qu'est-ce qu'être juste. Mon Dieu? Comment l'être? Au nom de qui? C'est un cruel et vain effort que celui qui soumet la loi d'amour à la loi de justice. Brutus fut juste en condamnant ses fils. Je demande à M. Renan s'il pourrait consentir à serrer la main de Brutus? Pour moi j'aimerais mieux baiser celle d'un malheureux, mille fois inique, mais que la pensée de ses enfants fait pleurer de joie et d'amour. Soyons injustes, s'il le faut, mais aimons-nous les uns les autres; le monde est fondé non sur la justice qui tue, mais sur l'amour qui multiplie.

Ah! que le christianisme a bien compris que la loi de grâce est la vraie loi de nature, tandis que la règle de justice n'est que le rêve de notre orgueil! Voyez les mères : sont-elles justes avec leurs enfants? Non. Elles les aiment envers et contre le reste du monde; les pauvres petits ne vivraient pas sans cela. Nos amis aussi ne vivent pas bien, si nous les traitons selon les règles de la stricte équité. Tous les magistrats leur en doivent autant : nous nous leur devons plus. Ils sont sous nos yeux et à la portée de notre main. Ils sont toute l'humanité pour nous; nous ne connaissons le reste que par eux. Nous leur devons tous nos soins, puisque nos soins les touchent et que ces soins ne pourraient atteindre les inconnus. Je veille sur mon voisin; je m'entends à son bonheur. Je ne m'entends pas du tout au bonheur d'un Chinois.

Un psychologue chrétien que je ne puis me lasser d'étudier, Racine, a prêté à une des plus suaves et chastes âmes qu'il ait jamais animées de son souffle divin le scrupule que M. Renan éprouva à l'endroit « des amitiés particulières ». Josabeth craint d'aimer trop le petit Joas; elle dit à Dieu, en pensant au roi qui est pour elle un enfant :

> Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
> Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,

Conserve l'héritier de tes saintes promesses
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

C'est de Port-Royal qu'elle a reçu ses scrupules, comme M. Renan a puisé les siens à Saint-Sulpice. Tous deux pourtant sentent leur chair et leur sang se troubler. Et cette heureuse faiblesse est leur gloire. M. Renan a beau s'interdire les préférences, il a beau se rappeler le principe sulpicien : « pas d'amitiés particulières », il y manque gravement; sa vie y échappe presque tout entière, car il en donne une belle part à la famille, aux vieux camarades, aux âmes charmantes ou graves des trépassés.

Relisez ses *Souvenirs*, il n'est pas une page qui ne soit un aveu, un soupir, un chant d'amitié ou d'amour, non point pour l'humanité abstraite, mais pour telle figure réelle dont M. Renan garde pieusement les traits dans son âme. Il a toutes les pudeurs de l'amitié; et j'offenserais, je le sens, la chaste modestie de son âme si j'écrivais dans un journal seulement les noms qu'il se répète sans cesse à lui-même, les quatre noms de femme qu'il a pourtant faits immortels. Mais hors de ce cercle sacré de la famille, que de belles et heureuses rencontres! que de temps donné aux divins amusements de l'amitié! Parmi ses petites camarades d'enfance, il y en eut une — je m'en tiens à celle-là — qui eut pour lui un effet particulier de séduction.

« Elle s'appelait Noémi, dit-il. C'était un petit modèle de sagesse et de grâce. Ses yeux étaient d'une délicieuse langueur, empreints à la fois de bonté et de finesse; ses cheveux étaient d'un blond adorable. Elle pouvait avoir deux ans de plus que moi, et la façon dont elle me parlait tenait le milieu entre le ton d'une sœur aînée et les confidences de deux enfants. Nous nous entendions à merveille.

« Maintenant encore, je ne peux pas entendre chanter : *Nous n'irons plus au bois*, ou : *Il pleut, il pleut bergère*, sans être pris d'un léger tressaillement de cœur. Certainement, sans l'étau fatal qui m'enserrait, j'eusse aimé Noémi deux ou trois ans après. »

L'étau, vous devinez bien que c'est la théologie. Il quitta Noémi enfant et ne la revit plus. « Mais depuis, dit-il, j'ai

pensé beaucoup à elle, et quand Dieu m'a eu donné une fille, je l'ai appelée Noémi. »

Y a-t-il rien de plus chaste et de plus tendre que cette amitié et que ce souvenir?

M. Renan a gardé de tous ses maîtres une mémoire attendrie. Il dit des bons prêtres de Tréguier : « Je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. » Sa reconnaissance pour les professeurs des séminaires de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, d'Issy et de Saint-Sulpice est profonde : « Ils m'apprirent, dit-il, l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. »

MM. Olier, Gosselin, Gottofrey, Pinault, Le Hir, doivent à leur élève Renan une gloire qu'ils n'attendaient, ni ne désiraient, mais qui ne leur est pas moins décernée d'une main délicate. Je ne parle pas de M. Berthelot que M. Renan adopte comme un frère, et dont l'amitié fut, dit-il, sa consolation dans les jours d'épreuve. J'ai assez marqué que les « amitiés particulières » ne manquent pas dans cette vie où rien ne manque de beau ni de bon.

Pourquoi donc alors cette querelle à l'amitié qui paraît si choquante? Est-ce un reste de l'éducation sacerdotale? Sans doute. Prêtre, il avait pris l'habitude de se réserver. Et le savant y trouva son compte. M. Renan explique et complète sa pensée en disant : « Je n'ai existé pleinement que pour le public. Il a eu tout de moi. Il n'aura, après ma mort aucune surprise : je n'ai rien réservé pour personne. »

A la bonne heure! Certes rien n'est plus louable, rien n'est plus grand que de travailler pour le public. Mais il a beau dire; sans famille, sans amis, sans ses suaves conseillères, M. Renan n'aurait pas écrit les pages de vie et de rêve, de vérité et de poésie, qui font de lui le guide et l'enchanteur de l'élite de son siècle. On ne peut écrire de telles pages sans avoir ressenti ces troubles de la chair et du sang dont Josabeth se repentait, parce qu'elle était nourrie dans le temple.

M. Renan fut, comme elle, nourri dans le temple et cette éducation donne à ses *Souvenirs* une originalité incomparable. Son enfance s'écoula dans la petite ville ecclésiastique de Tréguier. Il en aimait le haut clocher, le cloître et les tombes, il en aimait la pieuse tristesse. Il n'était à l'aise que dans la

compagnie des morts, « près de ces chevaliers, de ces nobles dames, dormant d'un sommeil calme, avec leur levrette à leurs pieds et un grand flambeau de pierre à la main ».

Les enseignements qu'il y reçut lui firent une impression durable. Ils étaient graves. La règle des mœurs était le point sur lequel les bons prêtres de Tréguier insistaient le plus dans leurs sermons.

« Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait... Tantôt, c'était l'exemple de Jonathas mourant pour avoir mangé un peu de miel... Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-ce que ce peu de miel qui fait mourir?... Ce qui mettait le comble à mes préoccupations était un endroit de la vie de je ne sais quel saint personnage du XVIIe siècle, lequel comparait les femmes à des armes à feu qui blessent de loin. Pour le coup, je n'en revenais pas; je faisais les plus folles hypothèses pour imaginer comment une femme peut ressembler à un pistolet. Quoi de plus incohérent? La femme blesse de loin, et voilà que d'autres fois on est perdu pour la toucher. C'était à n'y rien comprendre. »

M. Renan ajoute que ces saintes inepties prenaient une autorité qui le saisissait jusqu'au fond de son être. J'écris ici, dans ce journal mondain, au moins autant pour les femmes que pour les hommes. Eh bien, madame, qu'en pensez-vous? que dites-vous du sermon de ce bon prêtre de Tréguier? Je crois, entre nous, qu'il ne nous fâche pas, et que M. Renan a raison de croire qu'on vous fâcherait davantage en vous disant que vous ne faites point de blessures dans les cœurs, que vous êtes innocentes et qu'on peut vous approcher sans danger. La plus modeste et la plus austère d'entre vous ne veut ôter à aucun homme le repos, mais elle veut pouvoir l'ôter à tous les hommes. Votre vanité s'accommode des précautions que l'Église prend contre vous. Quand ce pauvre saint Antoine vous crie : « Va-t'en, bête! » son effroi vous flatte. Vous êtes enchantées d'être plus dangereuses que vous ne l'eussiez soupçonné. Vous laissez faire la peur, car vous pensez que l'amour n'y perdra rien, et vous avez bien raison. En fait, laissez-vous craindre; l'amour n'y perdra rien. Pour moi, je ne vous ai jamais tant aimées qu'au temps où je vous craignais comme le loup blanc. Le vieux sermonnaire

breton et son jeune auditeur me rappellent des vers de Corneille : que je vais vous dire pour prouver à quel point l'Église vous redoute, ils sont tirés de l'*Imitation*. Les voici :

> Fuis avec un grand soin la pratique des femmes;
> Ton ennemi par là, peut savoir ton défaut.
> Recommande en commun aux bontés du Très Haut,
> Celles dont les vertus embellissent les âmes.
> Et, sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
> Aime-les toutes, mais en Dieu.

Ah! mes sœurs, que voilà une grande sagesse et qu'il en coûte de larmes et de sang pour la méconnaître! Mais soyez tranquilles, on la méconnaîtra tant que la vie et la lumière du jour caresseront votre forme attrayante. Soyez tranquilles, mes sœurs; jusqu'à la fin des temps, on se coupera la gorge pour vous. En attendant, ceux qui vous ont voué une amitié fervente, mais respectueuse, mais discrète, mais toute désintéressée et font de vous l'objet d'un culte idéal, goûtent la récompense de leur piété, car ils ont de vous des visions qui passent de beaucoup en splendeur et en charme, la réalité même. C'est, après tout, la bonne part. Vous rappelez-vous les pages sublimes par lesquelles s'ouvre le deuxième volume de l'*Histoire des Origines du Christianisme?* vous rappelez-vous qu'il y est dit en finissant : « *Noli tangere.* C'est le mot de toutes les grandes amours. » Je crois que les femmes aiment généralement M. Renan parce qu'elles sentent qu'elles ont en lui un ami spirituel et un peintre enchanteur.

Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* sont suivis d'une conclusion et accompagnés d'une préface qui relie le présent au passé et montrent à côté du jeune homme d'autrefois l'homme d'aujourd'hui, qui est dans l'âge et au rang des sénateurs de la pensée. Il parle au monde, et le monde l'écoute. Le monde, mais non point le peuple. M. Renan ne sera pas député. Il a peu de chance d'entrer dans la Chambre haute même par l'élection des membres de cette chambre qui imposent aux candidats le programme d'un groupe. Les idées de M. Renan ne peuvent être comprises que par une élite : elles choquent les hommes politiques qui ont l'esprit étroit et veulent que leur mesure soit celle des autres. D'ailleurs lui-même, saurait-il tirer de ses spéculations quelques moyens

pratiques? J'en doute. Dans tous les cas, les sectaires ne l'écouteraient pas. Ils n'écoutent personne; ils ont une grande force : celle de ne pas comprendre.

Dans le beau livre que nous avons parcouru ensemble et que je ferme à regret, je trouve cette utile pensée : « les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissant d'un travail séculaire. »

Tous les beaux esprits s'uniraient pour répéter cette maxime, un seul de nos jacobins serait-il corrigé? Verrions-nous moins de ces petits manuels civiques qui, pour nous faire aimer la patrie, nous la représentent plongée dans douze siècles de barbarie et qui sont tout fiers de nous donner pour aïeux des paysans stupides et des seigneurs avares et cruels? Non, rien n'y ferait. Les ignorants continueront à méconnaître les conditions nécessaires du développement social et ils demanderont des fruits à des arbres sans racines.

VICTOR HUGO[1]

L'homme dont la France entière, dans son orgueil de mère et sa douleur de fille (j'emprunte ces mots à l'épitaphe d'un roi), suit les funérailles retentissantes, Victor Hugo, fut la voix de son siècle.

Il a dit de lui-même avec raison que Dieu l'avait mis au centre de tout comme un écho sonore. Et vraiment, il sut exprimer tout ce que nous avons senti.

Nos grandeurs et nos faiblesses, il partagea tout avec nous, même nos défaillances, il donna des accents à nos rêves les plus sublimes, à nos saintes amours, comme à nos haines aveugles et à nos passions dangereuses.

C'est l'interprète de trois générations qui aujourd'hui descend au cercueil, pleuré par l'élite de la nation et par la multitude.

1. Article écrit au moment des funérailles de Victor Hugo.

On ne peut saluer son génie sans rendre hommage à la France dont il fut soixante ans le héraut sonore.

Un art nouveau sortit de ses mains robustes, un art énorme, étonnant, monstrueux, comme le monde moderne et la démocratie pour lesquels il est fait.

Qu'il soit admiré pour son génie! Qu'il soit béni pour sa gloire : elle est la nôtre à tous, elle est un bienfait public. Ah! c'est que nous, Français! enfants d'Henri IV et de Napoléon, nous avons besoin de gloire comme de pain. Il faut qu'on nous mène à la victoire. Il y a quinze ans, nous la cherchions encore sur les champs de bataille. Cette fois, hélas! elle nous a fui. Pendant qu'elle s'envolait, nous sommes tombés tout sanglants. Mais, en nous relevant, nous avons retrouvé avec une surprise, avec une joie fortifiante, nous avons retrouvé chez nous-mêmes la victoire; elle était là, en France, pacifique et belle; elle chantait; nos ennemis l'écoutaient dans l'admiration comme nous faisions nous-mêmes. Cette victoire un vieillard la retenait au milieu de nous : c'était la victoire de la poésie.

Aujourd'hui, elle est debout sur la tombe du poète. Nous la saluons avec des cris d'orgueil et des larmes d'amour.

Nous avons accompli un devoir douloureux et cher en portant notre humble, mais libre hommage sur la tombe de Victor Hugo. Mais on n'attend pas sans doute du courriériste parisien une étude sur l'œuvre du poète. Cette grande tâche n'est nullement la nôtre.

Nous parlerons de Victor Hugo. Quel autre entretien pourrions-nous avoir? Mais, tout en parlant de lui, nous resterons dans le ton et la mesure de nos causeries et nous nous contenterons d'examiner seulement l'ongle du petit doigt du colosse. Ou plutôt je vous dirai sans figure, que nous allons réunir quelques anecdotes du maître, quelques menus faits, chercher quelques curiosités innocentes, trouver des vers qui ne sont point dans les *Œuvres complètes*, enfin écrire, au courant de la plume et sous l'empire de la pensée qui nous domine tous à cette heure, écrire, dire, les premiers feuillets d'un *hugotiana*, à l'instar de ces *menagiana* et de ces *boleana*, dans lesquels nos pères mettaient les miettes de l'esprit de leurs morts illustres.

Il est donc bien entendu que ce qui va suivre est composé de propos décousus, de vrais *anas*, comme on disait autrefois. Leur mérite sera d'être peu connus. Il n'est pas facile, après tout, de trouver quelque chose de neuf à conter sur un homme dont on a tout dit et tout écrit, et qui a fait couler autant d'encre à lui seul, que tous les hommes du siècle ensemble, hors un; celui qu'il a si bien chanté, Napoléon.

Victor Hugo et Madame Judith Gautier. — C'est à la fille du poète des *Émaux et Camées* que nous demanderons encore un peu de Victor Hugo inédit ou peu connu. On sait quelle amitié, quelle foi littéraire attachait Théophile Gautier à Victor Hugo, son vieux maître et son vieux camarade. On sait que rien, au milieu des révolutions et des haines, ne desserra le lien qui unissait ces deux compagnons d'armes, l'Henri IV et le Crillon des batailles romantiques. On sait aussi que l'amitié qu'il avait pour le père, Victor Hugo la reporta sur la fille, avec des délicatesses nouvelles, avec cette galanterie respectueuse par laquelle le poète populaire tenait à notre vieille aristocratie. Et quel plus charmant objet de l'amitié d'un sublime vieillard que cette belle et savante Judith Gautier qui sait nous conter, dans un langage digne de son père, les merveilles de l'Orient et qui réunit à la culture latine, tout le savoir des mandarins?

Il y a de cette amitié un petit monument littéraire dont la forme est unique dans l'œuvre de Victor Hugo. Madame Judith Gautier a inspiré au poète le seul sonnet qu'il ait jamais fait. Comme on le chercherait vainement dans tous les recueils qui portent son nom, nous le donnons ici. Nous le donnons avec d'autant plus de plaisir qu'il est fort beau, à la fois grave et charmant.

Il date de 1872 et est intitulé *Ave, dea, moriturus te salutat.* Le voici :

La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs, également terribles et fécondes,
Ayant la même énigme et le même secret.

O femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez, je meurs! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt!

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre;
Tout le divin abîme apparait dans vos yeux,

Et moi je sens le gouffre étoilé dans mon âme;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

Deux ans plus tôt, dans l'année terrible, à Paris, pendant le siège, madame Judith Gautier avait reçu un hommage poétique du maître. Quand je dis qu'il est poétique, j'entends dire seulement qu'il est en vers. La jeune muse invitée à dîner chez le vieux dieu, ne put s'y rendre, et le vieux dieu lui tourna en riant ce quatrain :

Si vous étiez venue, ô belle que j'admire,
Je vous aurais offert un dîner sans rival.
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous servir une aile de cheval.

C'est du pur Scarron. Le cul-de-jatte, en son temps, pendant les misères de la Fronde, n'eût pas dit mieux, ni si bien.

Une seconde fois la disette de Paris inspira à Victor Hugo une saillie de galanterie burlesque. C'était vers la fin du siège, le poète, en vareuse de garde national, improvisa ce quatrain et le récita à madame Judith Gautier et à quelques autres dames qui l'écoutaient :

Je lègue à Paris, non ma cendre,
Mais mon bifteck, morceau de roi;
Mesdames, en mangeant de moi,
Vous verrez comme je suis tendre.

Oh! ne vous récriez pas! Ces quatre vers-là ne valent pas la *Tristesse d'Olympio*, non; mais ils constituent un morceau très réussi de littérature obsidionale.

Alors, nous mourions de faim, de froid et de colère. Il fallait des choses comme cela pour nous remettre en gaieté.

Madame Judith Gautier ne répondit pas en vers, que je sache, aux politesses rimées du maître.

Mais, comme elle est fée, elle fit de ses belles mains le plus beau joujou du monde et elle l'envoya aux petits-enfants du poète. C'était une lanterne magique dont les verres, peints par elle-même, représentaient les héros des drames, des poèmes et des romans de Victor Hugo.

Victor Hugo à l'auberge. — On pourrait faire, sous ce titre, un petit chapitre humoristique d'histoire littéraire. Victor Hugo savait bien, comme les comédiens de Béranger, que voir, c'est avoir, et que pour un artiste, ce qui est pris par les yeux est bel et bien pris. Aussi faisait-il volontiers de petits voyages et aimait-il à voir du pays. Le pays qu'il vit le plus et le mieux fut le pays de France; en quoi il fut sage. En peut-on voir un plus aimable? Bois, prés, étangs, rivières, tours et clochers et les vieux remparts tapissés de giroflée, il regardait tout pour tout peindre. Il était de ceux qui pensent par les yeux et à qui il faut des images.

Ce sont ceux-là précisément qu'on appelle les poètes. Mais s'il était content des vieux murs et des feuillages frais, du ciel qui change et de l'eau qui fuit, il était au contraire mal satisfait des auberges où il descendait et il envoyait volontiers, comme nous l'allons voir, les hôteliers à tous les diables.

Je n'y vois rien à redire. Je ne fais point difficulté de croire que déjà en 1835 les maîtres d'hôtel à l'enseigne du cheval blanc ou du lion d'or logeaient mal les chrétiens qui venaient d'aventure leur demander l'hospitalité. Je suis même certain que l'usage des mauvais lits et de la mauvaise chère est beaucoup plus ancien dans les Gaules. Pourtant j'aime les auberges des petites villes et j'ai gardé un bon souvenir de toutes celles où j'ai passé. J'y ai dormi sans souci, et soupé gaiement. Le plus petit voyage m'a un air d'aventure et un goût d'imprévu dont je suis enchanté. J'en sais gré à tout le monde et suis toujours enclin à aimer mon hôte. C'est ainsi que je pardonne même à ce coquin d'aubergiste dont le ventre énorme se mirait dans la Loire, entre les tours du plus magnifique et charmant château de la Renaissance. Ce coquin avait une basse-cour dont les poulets s'envolaient jusqu'aux nuées, comme des aiglons. Jugez s'ils étaient gras! Il fallait les tirer ainsi que le plus noble gibier.

Et c'est criblés de plomb que, par une destinée peu conforme à leur nature, ils étaient mis à la broche. Je n'ai jamais vu rôti si sec. Je dis vu, car pour y goûter, ce m'était bien impossible. Et le brigand les faisait figurer sur sa note comme gélines et poulardes. Pourtant je lui ai pardonné en considération de ce que je voyais de ses fenêtres. J'y voyais la Loire

et ses coteaux verts et un chiffre d'amour sur une des lucarnes du château.

J'oublie ce qu'il m'a fait souffrir. On me dit qu'il est aujourd'hui membre radical de la municipalité de la ville.

Je ne suis pas surpris qu'il finisse si mal, mais Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas souhaité. Je serais seulement curieux de savoir d'où lui vient son ventre et avec quoi il se l'est fait; car ce n'est point avec ses poulets.

Je crois que s'il était né, pour son malheur, cinquante ans plus tôt, et si Hugo était descendu dans son auberge agréablement située, mon coquin devenait immortel. Hugo, et c'est là où je voulais en venir, se vengeait en poète des hôteliers dont il avait à se plaindre.

Le premier dont il ait rendu mémorables les lits et la table est un Champenois qui couchait les gens aux environs de 1825. Le jeune poète lui laissa en partant ce quatrain :

Au diable! auberge immonde! Hôtel de la Punaise!
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs,
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis voyageurs.

L'histoire ne dit point si l'hôtelier mit ses vers sur son enseigne.

Dix ans après, le poète écrivait de Laon à M. Foucher :

« Tout est beau à Laon, l'église, les maisons, tout, excepté l'horrible auberge de *la Hure* où j'ai couché, et sur le mur de laquelle j'ai écrit ce petit adieu :

A l'Aubergiste de *la Hure* :
Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les pous de la cité,
Ton auberge, comme ta face,
Est hure pour la bonne grâce,
Et groin pour la propreté.

Le poète, après avoir rapporté ces imprécations, ajoute : « il faut te dire que l'aubergiste est insolent par-dessus le marché, il vous fait manger du poulet crevé et vous rit au nez, le drôle! »

Environ le même temps, les gargotiers d'Yvetot furent arrangés à la même sauce, ils avaient donné au poète paraît-il

Pour salade,
Ce qu'un lapin malade
Laisse dans son clapier.

Ces poésies que j'ai citées ne se trouvent pas dans les œuvres du grand poète. Elles y feraient sans doute mauvaise figure; mais dans une chronique elles n'ont pas trop mauvaise mine. Il faudrait rechercher si les imprécations contre les taverniers « du diable » ne sont pas un lieu commun de poésie romantique. Je le crois et qu'il n'y avait pas en 1830 de bon moyen âge sans un manant d'aubergiste malmené par des seigneurs ou des « escholiers ». Mais, j'arrête là, il en est temps, mon projet d'étude sur Victor Hugo et les hôteliers.

Victor Hugo et l'immortalité de l'âme. — Le poète était, comme on sait, fort spiritualiste. Toutefois il admettait que l'immortalité de l'âme est facultative. C'est du moins ce qui paraît ressortir d'une petite fable qu'il conta un jour à M. Schœlcher, son collègue au Sénat et son ami des bons et des mauvais jours. M. Schœlcher ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Il en fait profession volontiers, et il déclara un jour à Victor Hugo qu'il était bien sûr, pour son compte, de mourir tout entier quand mourrait son corps.

— Prenez garde d'être pris au mot, lui dit le maître, et écoutez ceci :

Un jour, un poète, ayant écrit deux vers sur une feuille de papier blanc, sortit de sa chambre. En son absence un des vers prit la parole et dit : « Je me sens immortel. » L'autre dit à son tour : « Je ne sais si je vivrai. » Le poète rentra, prit sa plume, et biffa le vers qui avait douté de sa durée.

M. Schœlcher, qui est fort entêté dans ses idées, ne fut nullement persuadé par cet apologue. On ne peut pas s'en étonner beaucoup.

Victor Hugo demandant une médaille de commissionnaire. — M. Alfred Asseline, employé de la préfecture de police en temps de république, poète lyrique et de plus parent de Victor Hugo reçut, le 30 mars 1849, le billet suivant :

Voici, mon cher Alfred, le candidat commissionnaire dont je t'ai parlé. Il se nomme Martin, et est très honnête, très pauvre, très digne d'intérêt; femme et enfants. Dis-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour obtenir la médaille qui l'aidera à vivre. Je te serai obligé comme si c'était moi-même que tu fisses médailler.

A bientôt n'est-ce pas?

Victor H.

Je crois, je l'avoue, qu'en tout autre siècle que le nôtre on n'aurait point songé à publier un si simple billet; mais nous avons maintenant le goût des petits papiers et comme celui-ci est inoffensif et qu'il fait honneur au bon cœur du poète, il n'y a pas de mal à l'imprimer bien que nullement fait pour l'imprimeur.

Le mois de mai de Victor Hugo. — M. Louis Ulbach, que la plus noble amitié unissait à Victor Hugo et à Lamartine, a écrit sur ces deux génies des pages qui resteront. Tout nouvellement encore son amitié ingénieuse lui inspire l'idée d'un *Almanach de Victor Hugo.* Il lui semble que « la plus grande louange à décerner à ce travailleur infatigable, à ce vainqueur, c'était de faire défiler devant lui, non plus une foule, mais ses filles, ses victoires ». Il réunit aussitôt une file de trois cents soixante-quinze éphémérides se rapportant uniquement à la vie et à l'œuvre du Maître.

Comme je parcourais cet almanach nouveau, je m'arrêtai involontairement au mois de mai — auquel il manque, hélas, une date — et je cherchai ce que ce mois, dans ses retours réguliers, avait apporté au grand homme avant de lui apporter le présent suprême. Je trouvai ceci :

3 mai 1820. — Victor Hugo obtient une Fleur d'Amarante réservée aux *Jeux Floraux* pour sa pièce : les *Vierges de Verdun.* Que ce mai est loin du mai qui nous l'emporte!

Victor était alors un enfant et l'académie des Jeux Floraux une gloire! Millevoye illustre et touchant, y avait envoyé la *Chute des feuilles.* Les poètes de la Restauration se disputaient l'amarante d'or, la violette d'argent, le souci d'argent, le lis d'argent et le lis d'or! Le jeune Victor envoya au concours de 1819 trois pièces : les *Derniers Bardes,* les *Vierges de Verdun,*

le *Rétablissement de la statue de Henri IV*. Les juges toulousains donnèrent l'amarante aux *Vierges de Verdun*.

Martyres dont l'encens plaît au martyr divin...

Mais l'amarante qu'ils donnèrent, c'est l'amarante réservée, autrement dit le prix non décerné aux précédents concours; ils ne donnèrent point l'amarante d'or, qui est le vrai prix de l'ode. Ils étaient sévères les juges toulousains!

En 1867, à Guernesey, alors qu'il publiait les *Travailleurs de la mer*, Victor Hugo donna à la petite Alice A*** une poupée au nom et à l'image de Deruchette, l'Héroïne du nouveau roman.

Cette Deruchette-là, était habillée à la mode de Guernesey pour l'an 1768. Le poète avait fait réduire à la mesure de la poupée le costume véritable d'une Guernesiaise pimpante et « brave » d'il y a cent ans, jupe de lampe et boucles de souliers en cailloux du Rhin.

La petite Alice aimait sa poupée et elle la garda à peu près entière un temps raisonnable. Quand on lui demandait : Quel est le meilleur ouvrage de Victor Hugo en exil? Elle répondait : C'est ma poupée!

Victor Hugo, qui était un grand travailleur, répétait souvent à ses amis cette parole sensée :

« Peu de travail ennuie, beaucoup de travail amuse. »

GÉRÔME

PARMI LES LIVRES

Le vieillard aimé des Muses a fermé les yeux. L'univers qui se composait dans son esprit en spectacles d'un illogisme harmonieux, poursuit sans ordre sa course déréglée. Anatole France n'est plus que sa propre pensée et l'idée de ses livres.

Quel hommage vous rendre, Maître aux sages discours? Le plus pieux est de nous pencher sur vos ouvrages, et de surprendre l'âme errante qui s'y joue. Un livre ne se laisse point lire par ceux qui n'ont ni respect ni amour. C'est en vain qu'ils en feuillettent les pages. Ces pages ne leur livrent qu'une blancheur glacée et un corps inanimé. Il faut, pour que l'âme affleure aux mots, plus de peine et plus de tendresse. Elle apparaît alors à travers la phrase, comme la divinité d'une source apparaît sous la surface de l'eau. Ainsi la lecture véritable est une évocation et une magie.

Le travail serait infini de faire lever des pages écrites par Anatole France la poésie et la sagesse qu'il y a enfermées. L'avenir y fera ses moissons. Du moins j'ai pu lever par endroits le voile des mots, et m'approcher de sa pensée. J'ai feuilleté avec émotion de précieux manuscrits, des épreuves corrigées, témoignages que d'anciens et fidèles amis d'Anatole France ont bien voulu me permettre de consulter. Je souhaite, que quelque jour, un jeune écrivain, pieux envers les Muses, fasse le travail que j'ai à peine ébauché. De ce travail, je voudrais donner quelque aperçu au lecteur. C'est là le véritable hommage à rendre au maître que nous pleurons.

Le Crime de M. Sylvestre Bonnard a paru en 1881. Je signale aux curieux l'une et l'autre couverture, l'une bleue, où M. Sylvestre Bonnard n'a pas encore son titre de Membre de l'Institut, l'autre jaune. Dans l'exemplaire que j'ai entre les mains se trouve une lettre d'Anatole France à madame Adam, qui avait publié la seconde nouvelle du livre dans la *Nouvelle Revue*; l'auteur suggère ce titre « la fille de Clémentine », qui est en effet conservé dans l'ouvrage.

En 1902, la librairie Calmann-Lévy fit composer l'ouvrage à nouveau. Sur les placards que j'ai sous les yeux, Anatole France a fait toutes sortes de corrections et de signets.

La première correction qui me tombe sous les yeux est à la première page. On sait quel discours M. Sylvestre Bonnard tient à son chat Hamilcar :

« Hamilcar, prince somnolent de la cité des livres, gardien nocturne! Pareil au chat divin qui combattit les singes dans Héliopolis pendant la nuit du grand combat. » Ainsi écrivait Anatole France en 1881. Vingt ans plus tard, il a trouvé sans doute quelque excès d'érudition dans cette comparaison, et l'a supprimée. Et il a enchaîné : « ... gardien nocturne! tu défends contre les vils rongeurs les livres que le vieux savant acquit au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable ».

L'homonculus Coccoz vient offrir à M. Sylvestre Bonnard *les Amours d'Héloïse et d'Abélard, la Règle des Jeux de Société* et *la Clef des Songes*. L'érudit répond à ces offres grossières par des pensées subtiles et profondes. En relisant en 1902 ces réponses, A. France s'inquiète d'avoir donné au savant une sagesse si fleurie pour répondre à un colporteur. Un béquet écrit sur une feuille de papier à lettres, un papier-toile bleu, résume son examen de conscience :

« Je ne poussai pas plus avant mon entretien avec le colporteur. Que mes paroles aient été prononcées telles que je les rapporte, je n'oserais l'affirmer. Peut-être les ai-je quelque peu amplifiées en les mettant par écrit. Il est bien difficile d'observer, même en un journal, la vérité littérale. Mais si ce ne fut pas mon discours, c'était bien ma pensée. »

Je passe les corrections de détail, pour curieuses qu'elles soient. Il en est une cependant qu'il faut bien signaler. En 1881, l'auteur de la traduction de la *Légende Dorée*, que

cherche M. Bonnard, s'appelle le clerc Alexandre. En 1902, il a retrouvé un nom savoureux et de terroir français : il s'appelle Jean Toutmouillé.

Un an passe; le colporteur Coccoz meurt; mais sa femme continue à remplir de chants le grenier de la maison de M. Bonnard. Thérèse, la gouvernante, la juge sévèrement : une jolie figure est une malédiction du ciel, dit-elle. En 1881, M. Bonnard se contentait de remercier plaisamment le ciel qui lui avait épargné cette malédiction. Et il se plongeait dans le Moreri.

En 1902, France, moins indulgent envers les juges sans pitié, a voulu punir Thérèse d'avoir blasphémé, et il insère tout un petit passage à sa confusion. Toute rude et vertueuse, il la contraint d'obéir, au moins dans le secret de son cœur, à la grâce universelle, et il humilie ainsi sa superbe acariâtre.

« Bien que sachant à n'en pas douter que Thérèse avait été laide et dépourvue de tout agrément dès sa jeune saison, je hochai la tête et lui dis avec une détestable malice :

« — Hé bien Thérèse, j'ai appris que vous aussi vous eûtes en votre temps une jolie figure.

« Il ne faut tenter nulle créature au monde, fût-ce la plus sainte.

« Thérèse baissa les yeux, et répondit :

« — Sans être ce qui s'appelle jolie, je ne déplaisais pas. Et si j'avais voulu j'aurais fait comme les autres. »

C'est ainsi que France confond les cœurs impitoyables et bardés de vertu, en les livrant à la vanité et à la complaisance.

Mais voici une correction très importante. Sylvestre Bonnard est maintenant à Naples, et perdu dans la foule, il entend une jolie voix qui dit : « Ce vieillard est certainement un Français, Dimitri. Son air embarrassé me fait de la peine. Il a un bon dos rond, ne trouvez-vous pas, Dimitri? »

Ainsi parle Marie Coccoz, devenue la princesse Trépof.

Dans la version de 1881, M. Bonnard se retournait et engageait la conversation. La princesse ne savait plus où elle l'avait vu, à Stockholm ou à Canton et quand il se faisait connaître,

et lui rappelait sans le savoir les jours d'épreuve, elle le quittait brusquement.

En 1902, l'histoire est toute différente. En entendant les paroles de la princesse Trépof, M. Bonnard reconnaît encore qu'il aurait dû agir comme en 1881, c'est-à-dire se tourner vers elle, et lui débiter un compliment agréable. Mais M. A. France a reconnu dans l'intervalle qu'il était peu probable que le vieux savant agît ainsi.

M. Bonnard pense bien encore qu'il devrait dire à peu près : « Madame, vous voulez rendre un bon office à un pauvre vieillard : cela est fait, madame. Seul le son d'une voix française me fait un plaisir dont je vous remercie. » Mais en réalité, loin de prononcer ces mots, il se perd dans la foule dans le moment même, emporté par la timidité d'un penseur solitaire. Et il se retrouve dans une venelle, tandis que sa mémoire lui présente un texte de Ph. de Bergame qui écrivait en 1483 parlant de Jeanne la Pucelle : « Son langage était doux comme celui des femmes de son pays. » Ainsi l'hommage que M. Bonnard rend à la princesse est conforme à son génie, et aux usages des érudits.

Quand la version primitive laissait la princesse Trépof fâchée d'avoir reconnu M. Sylvestre Bonnard, il fallait toute une évolution pour les raccommoder. Le texte de 1902 est débarrassé de ces détours. Les personnages font l'économie des crochets et des zigzags. Leur démarche est plus harmonieuse et plus simple. L'auteur, plus sage, ne leur permet plus ces brusqueries et ces heurts. Le monde s'est paré d'une grâce plus apaisée.

Je ne peux pas collationner les deux états, malgré le plaisir que le lecteur prendrait, je crois, à les comparer. Voici du moins comme M. Bonnard raconte une entrevue qu'il eut avec le princesse. En 1881, France avait écrit :

> Un grand éclat de rire me fit lever la tête, et je vis madame Trépof, qui, devançant son mari, courait en agitant dans sa main un objet imperceptible.
>
> Elle s'assit à côté de moi et me montra, en riant de plus belle, une abominable boîte de carton.

France a corrigé le passage en 1902, on va voir avec quelle

grâce. Plus de ces éclats de rire, plus de ces gestes à l'étourdie. Tout n'est qu'émotion, beauté naturelle et mollesse de chair vivante.

Un pas léger dans un bruit d'étoffes me fit lever la tête, et je vis venir à moi la princesse Trépof. Elle me retint sur mon banc, me prit la main et me dit avec douceur :

— Je vous cherchais, monsieur Sylvestre Bonnard. C'est une grande joie pour moi de vous avoir rencontré. Je voudrais vous laisser un souvenir agréable de notre rencontre. Vraiment je le voudrais.

Et tandis qu'elle me parlait, je crus voir sous son voile une larme et un sourire.

***

On m'a montré un manuscrit, puis les placards qui ont servi à imprimer *Les Dieux ont soif*. C'est un livre dont il y a beaucoup à dire, et l'un des plus curieux. On y voit de quel biais Anatole France considère l'histoire. Il y voit un problème psychologique à élucider. C'est dans le même esprit qu'il avait étudié l'histoire de Jeanne d'Arc. Cette fois il a voulu connaître l'esprit d'un juré au tribunal révolutionnaire. Il a fait cette décomposition et cette synthèse avec une finesse et une sûreté merveilleuses. Il n'a demandé au bric-à-brac qu'un assez petit nombre de renseignements pittoresques. En revanche il a été curieux des sentiments et des pensées. Il a pu rendre à une figure de ce temps l'âme commune à tous les hommes. Comme il arrive toujours, Évariste Gamelin nous devient d'autant plus intelligible qu'il est caractérisé dans le détail, et il est d'autant plus un homme de tous les temps qu'il est un homme de son temps. Cependant dans le manuscrit primitif, arrivé à l'atroce loi de prairial, qui supprimait toute garantie à l'accusé, Anatole France ne pouvait contenir un mouvement d'indignation, et il écrivait :

Et dans ce moment terrible, quand la distinction du crime et de l'innocence ne présentait qu'une nuance tellement fine qu'elle échappait aux vues ordinaires, quand pour distinguer l'honnête homme du scélérat, le patriote de l'ennemi de la patrie, il faut une attention minutieuse et soutenue, une perspicacité rare, des études, des méditations, tout à coup les moyens juridiques de connaître la vérité sont supprimés. Plus d'interrogatoires, plus de défenseurs, plus de témoins.

La loi de prairial en dispose ainsi. Elle dit dans un langage simple, doux et terrible, en affectant l'honnête sévérité d'un père de famille...

Suivaient les dispositions de la loi de prairial. Tout ce réquisitoire a disparu dans le temps qui a séparé les placards et le bon à tirer. Il n'y a pas de raison de penser que le jugement de France se soit modifié dans l'intervalle. Mais le couplet lui a paru trop personnel. Il a jugé qu'il intervenait en auteur, en historien, en politique. Il a estimé que cette intervention était indiscrète; et taisant les sentiments d'Anatole France, il n'a plus laissé paraître que ceux d'Évariste Gamelin.

***

J'ai enfin tenu, confiés par ces mains amies, deux manuscrits de l'*Histoire de la duchesse de Cigogne et de M. de Boulingrin*, un des plus charmants parmi les contes réunis avec les *Sept Femmes de la Barbe bleue*. Ce sont deux manuscrits l'un et l'autre au net, et bien éloignés déjà de l'idée naissante. Une comparaison entre ces deux textes excéderait fort cette étude. Je signale seulement une différence essentielle, qui révèle le mouvement de la pensée.

Voici le début, tel qu'il se trouve dans le texte le plus ancien.

L'histoire de la Belle-au-Bois-dormant est bien connue; on en a d'excellents récits. Je n'entreprendrai pas de la conter de nouveau; mais ayant eu communication de plusieurs mémoires du temps, restés inédits, j'y ai trouvé des anecdotes relatives au roi Paul III et à la reine Marie-Dominique, dont la fille dormit cent ans, ainsi qu'à divers personnages de la Cour qui partagèrent le sommeil de la princesse, et c'est ce qui, dans ces révélations, m'a paru le plus intéressant que je me propose de communiquer au public. Je n'ai pas besoin de dire que je m'adresse de préférence aux lecteurs qui cultivent les études historiques et aux esprits soucieux d'observer le jeu des institutions et le progrès des mœurs.

Je parlerai de Paul III et de Marie-Dominique avec le respect dû à leurs malheurs; toutefois on ne peut taire que Paul, d'une épaisse complexion et d'une intelligence bornée, logeait dans un corps vulgaire une âme infime comme une musaraigne dans un fromage de Hollande. Sa femme l'appelait le pauvre homme; de tous ceux qui le connaissaient, les uns le traitaient de grosse tête, et les autres plus sévères disaient qu'il était rempli de bonnes intentions. C'est lui qui,

comme nous l'allons voir, causa par son étroitesse d'esprit, par son entêtement et sa mauvaise grâce, le malheur de sa fille. La reine, fort belle, mais hautaine, étourdie, frivole, passait pour galante et se rendait tous les jours plus impopulaire.

Après plusieurs années de mariage, Marie-Dominique donna au roi son époux une fille qui reçut les noms de Paule-Marie-Aurore. Les fêtes du baptême, etc.

Voici maintenant le texte du second manuscrit, qui est le texte définitif :

L'histoire de la Belle-au-Bois-dormant est bien connue; on en a d'excellents récits en vers et en prose. Je n'entreprendrai pas de la conter de nouveau; mais ayant eu communication de plusieurs mémoires du temps, restés inédits, j'y ai trouvé des anecdotes relatives au roi Cloche et à la reine Satine, dont la fille dormit cent ans, ainsi qu'à divers personnages de la Cour qui partagèrent le sommeil de la princesse. Je me propose de communiquer au public ce qui, dans ces révélations, m'a paru le plus intéressant.

Après plusieurs années de mariage la reine Satine donna au roi son époux une fille qui reçut les noms de Paule-Marie-Aurore. Les fêtes du baptême, etc.

Il est dans les corrections apportées par l'auteur un remaniement qui s'entend de soi. France a remplacé la forme indirecte et trop lourde *Et c'est ce qui... que...* par la proposition directe *Je me propose...* D'un bien autre intérêt est la suppression des portraits de Paul III et de Marie-Dominique. Il était aisé d'y reconnaître les derniers souverains absolus de la France, et que Marie-Dominique était là pour Marie-Antoinette.

Cette correction est elle-même éclairée par une autre, fort importante. Dans la version définitive, M. de Boulingrin et la duchesse de Cigogne, réveillés après cent ans, ne retrouvent ni parents, ni amis, ni biens, ni même l'emplacement de leur demeure. Du peu d'argent qu'ils ont sur eux, ils achètent une guitare, dont ils s'accompagnent en chantant dans les rues. La version primitive était toute différente. La duchesse et le ministre retrouvaient une partie de leurs biens. Pour ne point étonner leurs nouveaux contemporains par le récit d'une aventure singulière, ils se faisaient passer pour leurs propres arrière-petits-enfants. M. de Boulingrin renaissait à la vie politique, et se faisait élire député. Mais il apportait à la Chambre les idées d'un homme de son temps, qui étaient

un mélange de celles de notre extrême-droite avec celles de notre extrême-gauche. Il était applaudi alternativement par l'un et l'autre parti et hué par tous les deux. Sur quoi il retournait aux champs et cultivait son jardin.

Ainsi le conte était d'abord une rêverie sur la condition d'un homme du XVIIIe siècle qui reverrait le jour au milieu de nous. C'est pourquoi il était dédié « aux lecteurs qui cultivent les études historiques et aux esprits soucieux d'observer le jeu des institutions et le progrès des mœurs ». — Ce songe politique a disparu du texte définitif. Paul III et Marie-Dominique sont devenus des princes de féerie, le roi Cloche et la reine Satine. Leur royaume est hors du temps et de l'espace. Les conditions changeantes des hommes n'amusent plus l'écrivain, qui a cessé de rêver sur les sujets de l'histoire. Il a vidé ces pages de leur contenu philosophique, et il n'a gardé que la coque brillante et vide du récit. Mais voici le miracle; ce récit, à qui son sens premier a été enlevé, s'est mis aussitôt à en sécréter un second, et le conte s'est trouvé bientôt rempli d'une substance aussi riche, quoique nouvelle. Cette seconde signification n'est plus historique, mais morale. Elle montre l'imperfection de nos moyens de raisonner. Le conte devient l'histoire d'un homme d'État, qui est toute sa vie persécuté par les fées. Elles le harcèlent, elles le battent, elles l'endorment. Mais parce qu'il a l'esprit scientifique, et qu'il est fermement attaché à la méthode expérimentale, il persiste à penser que les Fées n'existent point. Et en effet il ne les a jamais reconnues. C'est ce qui lui fait nier qu'il les ait vues.

Ainsi d'un conte curieux d'aspect et plaisant de contour, France a tiré tour à tour une philosophie de l'histoire et une critique du témoignage des sens. Je ne doute pas qu'il en eût tiré tout aussi aisément une morale, une théodicée, une économie politique et une introduction à la médecine. Nous voyons ici à vif le travail de son esprit : une fable était pour lui comme la bourse enchantée, dont on tire des pièces d'or sans l'épuiser. A travers ce monde de figures, il se promenait armé d'une sagesse ingénieuse, tandis qu'un dieu lui expliquait les symboles et le sens caché des choses.

HENRY BIDOU

LE 2 NOVEMBRE A DOUAUMONT

Chacun sentait le besoin que se dressât un reposoir à mi-côte de Douaumont, comme s'il était impossible d'arriver au faîte sans être tombé à genoux. Il fallait aussi donner une sépulture aux ossements non identifiables de Verdun, qu'on rencontrait jusqu'à 1 m. 50 de profondeur. Quelqu'un pouvait dire cette parole forte et qui demeure vraie : « Si tous les hommes qui sont morts ici se levaient, ils n'auraient pas la place de tenir, parce qu'ils sont tombés par couches successives. » Sur nos fils, nos frères, nos camarades, surpris dans un état indigne, on braquait des kodaks qui ne valent guère mieux que les mitrailleuses. Des étrangers les emportaient dans leurs autos. Les peuples sans passé ont besoin de « souvenirs ».

Le culte des morts, en tant que morts, peut se discuter. Des gens peuvent dire : « Pourquoi saluer dans son corbillard un homme que je n'eusse pas voulu saluer dans la vie? Et vous, chrétiens illogiques, qui attendez, pour honorer cet être, l'instant où l'âme l'a quitté! » Pour moi, comme le moine Joseph Bernier, je demanderais volontiers qu'on jetât mon corps à la voirie. Mais foin ici de nos singularités! Nul doute que la majorité des hommes se trouve devant ces morts délaissés dans la croyance des anciens Grecs : elle les entend qui errent et se lamentent jusqu'au temps qu'un lieu de

repos leur sera donné. « Ce sont les morts qui se vengent de ce que vous ne les ayez pas encore ensevelis », me disait une paysanne, un jour que des obus, qu'on faisait éclater, avaient blessé des pèlerins. Parole, sentiment qu'on daterait d'il y a trois mille années.

Au début de 1920, dans le vent de ces hauts plateaux, un maréchal qui avait disposé de ces fantômes, un prélat qui les avait bénis, se réunirent pour provoquer une souscription nationale qui permît d'édifier l'Ossuaire de Douaumont. On le nommait sanctuaire de la piété. Plus ardemment encore je l'invoquais en moi-même : reliquaire de la vie meilleure et autel de la sainte force.

Deux ans plus tôt, au repos avec mon régiment, j'avais remarqué dans un numéro de l'*Illustration* un projet d'ossuaire pour Verdun, œuvre de l'architecte André Ventre. Dans ce projet c'était le fort même de Douaumont, arrangé, mais aussi peu que possible, qui était converti en ossuaire. L'idée m'avait enthousiasmé. Je retrouvai le projet, allai voir son auteur, et, en juin 1920, j'écrivais à monseigneur de Verdun : « La situation culminante de Douaumont; le monument fait de la matière même qui a résisté et souffert, toute couturée et blessée, et non de pierre indemne, un peu choquante au milieu de cette dévastation; le lieu de la défense devenant le tombeau, le style sobre, viril et guerrier que nous voulons, obtenu tout naturellement puisque c'est ici une forteresse, et quelle forteresse! la grandeur de ce monument enfoncé dans le sol comme par le poids de tout ce qu'il a vécu, tassé et à ras de terre comme tout est à ras de terre ici; le symbole de ce mur signifiant le mur opposé par les soldats à l'envahisseur; enfin, le caractère absolument sans analogue, absolument propre à Verdun et inséparable de Verdun qu'aurait un tel ossuaire; tout contribue à donner à ce projet une beauté telle que, si elle est possible, il y a pour nous un devoir, dans le sens le plus précis du mot, à employer nos forces afin qu'elle puisse exister. »

J'ajoutais qu'aménager le fort en ossuaire, c'était réduire d'un cinquième au moins notre dépense. Et je revenais, pour finir, sur le grand style dépouillé du projet : « La foule suit le culte sur le parvis même du fort. Le souvenir de ceux qui

accomplirent tout sur la terre et sous le ciel est commémoré sur la terre et sous le ciel. Nul intérieur d'édifice, ni les sculptures ni les peintures en soi les plus admirables, ne valent l'aridité sublime de ces lieux conservés presque intacts, tels même que les ont connus ceux qui ont donné pour eux la suprême mesure du sacrifice. Songeons que nous travaillons pour l'avenir. Nous avons entrepris d'ériger un signe qui perpétue un des plus grands événements des temps modernes. Que dira l'avenir si nous échouons? Quelle extraordinaire responsabilité est la nôtre! »

Trois jours plus tard, le maréchal Pétain sabrait d'un coup mon espérance. J'avais, tout simplement, déclassé un fort qui ne l'était pas. Raison péremptoire! Mais nos entreprises, depuis lors, ont vécu pour moi dans un regret. Si c'est un regret, l'ombre que porte un rêve.

Le lieu fut donc choisi, à l'emplacement de l'ancienne ferme de Thiaumont, sommet d'où l'on peut lire, comme sur un plan en relief, toute la carte de Verdun. Il y a des panoramas qui sont plus chargés de passions, ou de culture, ou d'histoire. Il n'y en a pas qui soit plus chargé de la gloire profonde de l'homme.

Dans une baraque, là même où sera l'ossuaire définitif, furent recueillis les premiers ossements mis au jour. On décida que ceux-ci ne seraient pas confondus, mais réunis selon les secteurs où ils auraient été ramassés, en autant de caveaux — une cinquantaine — qu'il est établi de secteurs dans le champ de bataille. Ainsi ceux qui viendront, portant le deuil sans fin, pourront se diriger vers une dalle particulière où, plus que sur les autres, ils auront chance d'être proches du leur. Ils y trouveront assise l'Espérance, comme l'ange sur la pierre du tombeau. Et nulle espérance n'est un mensonge.

La terre du campo-santo de Pise a été ramenée du Golgotha. Celle du champ saint de Douaumont est naturellement terre de calvaire.

L'ossuaire — neutre — sera entouré d'une chapelle catholique, d'un temple protestant, de monuments commémoratifs musulman et israëlite. Quelle belle chose qu'un panthéon! C'est le sanctuaire idéal. Je m'étais demandé s'il ne serait pas bien qu'il y eût aussi quelque témoignage du sacrifice des

libres penseurs. Ce sont des libres penseurs qui m'ont dit : « Nous aurons l'ossuaire. »

Ceux qui recevaient les offrandes virent se lever, tournée en piété, la même délicatesse de cœur qui avait fait la vaillance fraîche des soldats. Chaque pièce d'argent était tirée d'une blessure de la chair française. L'offrande nouait l'un à l'autre, plus fortement, l'éphémère et l'ombre. Le donateur apparaissait éclairé des rayons du sacrifice. Quelquefois nous croisions aussi, pour que ces beautés apparussent plus pures, de fameuses âmes de faquins.

Les inspirations sans règles de l'amour tiraient de raisons opposées un geste unique. Une mère donnait « pour son fils qui a été tué »; une mère « parce que son fils est revenu ». De pauvres écritures traçaient sur des feuilles de calepin les mots parfaitement désintéressés, libres de la chair et du sang : « En mémoire de mes chers camarades », inscription peut-être de toutes la plus haute, et qui nous interdit à jamais l'emploi de l'adjectif *cher* pour signifier l'indifférence. Une vieille campagnarde terminait par ces mots une lettre dont l'orthographe ferait crever de rire nos gens des villes : « Il fut envoyé en patrouille et ne revint plus. Il y a une destinée qui nous conduit. » Y a-t-il une destinée qui nous conduit? Il me semble que nous en faisons un peu ce que nous voulons, à condition de ne pas vouloir l'impossible. N'importe, la phrase est bien belle; il faut chercher la grandeur chez les petits. Toutefois, n'écrivons jamais sur ce ton-là. On nous accuserait de manquer de naturel.

Pour moi, je respirais plus large. L'aimant perd son pouvoir à rester trop longtemps sans être tourné vers le nord. Pendant que mon corps ressuscitait sur les terrains de jeux, sa prodigalité animale de là-haut, mon âme se rechargeait d'élévation à l'âme de la guerre.

Il y a parfois une grande douceur, une douceur inexplicable auprès des lits d'agonie. On se comprend à demi-mot avec ce mourant dont jadis on était séparé par mille barrières; on lui sourit, et on lui refusait ces sourires dans le temps qu'il en eût défailli de bonheur; la mort la peut enfin, cette amitié que n'a pas pu la vie. Ah! qu'on nous laisse dans cette pure solitude, à copier sur cette main sans réponse la même

caresse, — la même! la même! — que nous faisions il y a une heure sur la main de la petite bien-aimée. Nous pleurerions si un intrus, pénétrant, gâcheur de mort, allait nous voler cette intimité solennelle et nous suivre dans cette région de l'espoir dépassé où s'étend une mystérieuse accalmie. Ainsi avec les morts de Verdun je me sentais à demi complice, comme avec le tonnerre, comme avec l'éclipse, comme avec les grandes manifestations de la nature. Quelle peur pouvaient-ils me faire, disjoints, demi-poussière, quand, cadavres et répandant l'odeur (pas plus gênante que du brûlé ou du moisi), je m'endormais avec ma tête dans le creux entre leurs omoplates, comme si jamais je n'avais connu d'autre oreiller?

Tenons-nous bien pour résister aux appels du dépouillement absolu. Ces déserts vous enflamment comme un Capitole. Prendre, ou me déprendre? C'est à tirer au doigt mouillé. Il y a une ambition de l'âme qui tend indifféremment vers le haut et vers le bas. Je désire tout, avec une prodigieuse indifférence. Si l'on me dénuait de tout, je dirais : « Qu'il en soit ainsi ». Sans doute même dirais-je : « Que votre volonté soit faite », puisque j'ai pris le parti de croire en Dieu.

Dans la baraque, les cercueils s'amoncelaient; ils sont aujourd'hui près de trois cents. Un prêtre, ancien combattant, veilleur du jour et de la nuit, prit la garde de cette éternité. Là, chaque matin, la messe est dite. Voici le malheur capté comme une force cosmique, pourvu d'un sens et d'une direction. L'inepte confusion devient le champ de la pénitence. Une féerie catholique vient se poser sur le cœur.

Chrétiens, nous approuvons. Dans le désastre actuel de l'idéal, Jésus-Christ est le levain qui peut faire rendre le plus à ces terres. Il faut même regretter beaucoup qu'on ne leur ait pas permis de produire leur fleur : un couvent de trappistes, qui eussent relevé les ossements. Quand on se représente les entreprises de l'ancienne France, on est navré de voir les occasions de grandes choses, ou seulement bonnes et convenables, dont les hommes de nos jours ne profitent pas.

Incroyants, nous dirions de même : bon. Vidée de sa signification dogmatique, la croix garde une valeur de symbole.

Le culte anime, faute de mieux, une simple élévation de l'âme. Nous vivons sur la vitesse acquise de nos sentiments. Nous honorons des morts dont nous ne croyons pas à la survie; nous sommes remués par la seule vue de la flamme sous l'Arc de Triomphe et nous ne croyons plus à la divinité du feu. La foi disparaît : la piété reste et se satisfait avec ce qu'elle peut. Mais quoi, vous dites que ces cérémonies vous gênent, parce que vous estimez qu'il n'y a *rien*? Hé bien, s'il n'y a que du rien, il n'est pas à craindre qu'elles l'entament. Le rien ne vaut pas d'être protégé avec cette énergie.

Je n'oublierai pas, non, je n'oublierai pas cette odeur de bois frais — odeur de baraquements, d'ambulances, odeur de guerre... — où se mêlait le parfum douceâtre des gerbes fanées, tandis que le pasteur des morts me racontait de quelle Légende Dorée son ermitage est devenu l'âme. Les trois petits enfants qui communièrent, sanglotant sur des pères qui n'étaient pas les leurs; la mère et la marraine qui vinrent ensemble; les deux mères qui, sur des lits de camp, passèrent la nuit au milieu des cercueils; et d'autres enfants, et des envoyés de l'étranger et des provinces, et des rois avec leurs présents, comme s'ils avaient vu, eux aussi, une étoile... De ce charnier qui serait irrespirable si un immense « peut-être » n'y étendait son ombrage, des milliers d'êtres sont repartis avec douleur et repartis sans douleur. Ils ne savaient qu'un obscur nom sur la carte; on leur dit : « Tout ce qui a été retrouvé par là est dans cette bière... » Les voici agenouillés devant le possible. Consolations étonnantes, je m'agenouille à mon tour devant vous.

J'ai demandé au chapelain : « Qui vient surtout? Enfants? parents? épouses? — Surtout des parents », me dit-il. Les premiers jours que je fus au feu, je pensai d'écrire quelques lettres, au cas où... Quatre, cinq noms me vinrent, dont certains étaient le bruit de ma vie. Un à un, je les écartai. Non, ces êtres là, tout bien revu, ne valaient pas cette confiance suprême. Après cette épreuve, qui est ce qu'on peut trouver de mieux pour mesurer à quel point on est seul, j'écrivis une lettre unique. Mon père et ma mère étaient morts, j'écrivis à ma grand'mère. Il n'y a que nos parents qui nous aiment.

Au pied du monument s'étendra un cimetière de vingt mille corps, entiers ceux-là, l'ossuaire étant réservé aux os épars. On voit déjà les premières tombes, quelques-unes fleuries, et le vent met l'émoi chez ces bonnes fleurs, qu'on ne se sent pas le courage de rassurer. Des tombes portent un nom, d'autres seulement un prénom, comme celle du fort de Vaux : « Un inconnu, prénom Marcel ». Il y a quelque chose d'assez touchant dans un cadavre dont on ne sait rien, vraiment rien de rien, que les syllabes qu'il entendait murmurer dans son cou et sur sa bouche. Ici et là, sur un renflement pas plus bombé que les autres, la croix étale l'inscription : « Deux Français ». Ils sont terriblement unis, ces deux êtres qui ne se parlèrent sans doute jamais, qui peut-être même ne se sont jamais vus. Et on a l'impression qu'ils dérobent un peu une récompense qui devrait être réservée à quelques-uns; il y a des heures où on mourrait bien tout de suite, si c'était pour faire cercueil à deux avec ce qu'on a le plus aimé dans la vie. Quand je partirai à la prochaine mobilisation (rendez-vous Place Hébert, et prière d'avoir son casque : ainsi parle un feuillet d'un rose idyllique) ne frémirai-je pas en imaginant quelles privautés le fossoyeur me prépare? Ma foi, non. Je sais bien auprès de qui il me serait bon de me détendre. Mais, une ou deux préférences dites, il m'est assez égal, s'il est tombé comme un brave homme, pour qui je devrai me serrer un peu. Je ne ferai pas tant d'histoires pour accueillir avec gentillesse ce dernier camarade.

Quand la moitié d'un million eut été recueillie, la première pierre de l'ossuaire fut scellée par le maréchal Pétain, bénite par Mgr Ginisty. L'antique génie militaire présidait à cette cérémonie, austère comme l'idéal auquel elle était dédiée. Le silence des consécrateurs convenait au repos des hommes qui avaient accepté en silence, qui avaient souffert en silence, qui étaient morts en silence. Il n'y eut pas un discours. Mais, debout sur la crête d'un entonnoir, le maréchal raconta la bataille. Faisant une pause après chaque phrase, pour qu'elle fût traduite pour les étrangers présents, son récit en prenait le rythme scandé qu'ont les inscriptions sur les pierres, comme si dans cet instant même il le composait pour le temple de la gloire. Avec un claquement voluptueux, les obus qu'on

faisait éclater dressaient aux horizons de denses fumées noires qui restaient un moment sans se défaire, pareilles à de grands arbres solitaires dans l'étendue.

Et maintenant la pierre est seule, comme un jalon sur une route surhumaine, et elle attend. Ce piédestal du vide soutient un rêve.

***

J'ai passé quelques jours à l'ossuaire, la semaine du 2 août, cette année. Le 2 août? Oui, dix ans après.

Je suis sorti de Verdun par Regret et Glorieux. Il y a cent trente ans, le quartier général du roi de Prusse était à Glorieux, celui de Brunswick à Regret, et ces noms, paraît-il, faisaient le sujet de maintes observations. Gœthe, entrant dans Verdun, qui venait de se rendre, trouva la ville « en partie ruinée. La chaussée des rues était dépavée et les pierres amoncelées contre les maisons ». On écrirait cela même aujourd'hui. Gœthe remarque qu'une bombe a heurté la porte d'un magasin de faïences, et que celles-ci sont toutes intactes. Il distingue là « l'indice d'une providence favorable ». Supplions cette providence d'étendre un peu au genre humain sa faveur pour les porcelaines.

Tête nue, sans veste, col ouvert, avec le « plan directeur », avec les vieilles bottes et le vieux bâton ferré, j'ai erré longuement par le bled. Les terres moutonnent. Des arbustes ont repris; leurs racines, en poussant, doivent charrier de l'homme. Dans le ravin de la Caillette, les chardons étaient plus grands que moi. Par places couvraient l'étendue de vastes ombres charmantes de mystère; c'étaient des ombres de nuages; que d'ombre dans nos vies qui n'est produite que par des nuées! Et j'ai cru voir l'aigle solaire qui vient chercher les âmes des morts et les emporte dans le soleil. Au-dessus de la ravine se haussait avec une lenteur attentive, comme en quête éternelle de sa proie, le vol tournant de l'épervier ou de la buse.

Quelquefois, par miracle, alors que tout ici semblait revenu à l'état de matière, je ne sais quoi a protégé un corps, dont

un membre sort du sol, presque intact. Même dans ce dernier état, il n'y a pas d'égalité pour les hommes.

Un de mes guides, naguère, s'est appliqué en homme de conscience à disposer des taches sur ces lieux purs. Ici tel général manqua de sang-froid et se fit limoger. On le consola avec le grand cordon, comme on couronne avec du persil les têtes des veaux sacrifiés. Là, tel ministre en balade traînait à ses basques des messieurs qui le suppliaient avec égarement. Ils avaient envie de la Croix d'honneur. Alors, qu'on leur donne bien vite ça.

Près d'un petit monument, de régiment ou de bataillon, je me suis étendu avec lourdeur. Sous un verre de table renversé, les parents, les camarades, quand ils érigèrent la pierre, ont roulé des cartes de visite, moins encore, des morceaux de papier où sont tracés au crayon d'humbles hommages. La mer porte des bouteilles où les morts parlent aux vivants. Les vivants confient à un verre leurs messages pour l'air peuplé de mânes, qui les liront aux pluies et aux vents.

A quelques pas de moi était une moitié de crâne. Français? Allemand? Les « ramasseurs » prétendent s'y reconnaître; dans l'antiquité, après les batailles, on distinguait les crânes des Égyptiens de ceux des Perses à leur dureté, les Égyptiens allant tête nue. Dans le tissu osseux, découvert à l'endroit de la cassure, poussait une petite mousse d'un dessin tout à fait gracieux. Je fis mine de l'extraire; elle résista fort. C'est bien consolant de se dire que nos crânes ont tant d'attraits.

Étendu, voyant vos jambes devant vous avec les bottes qu'elles portaient à la guerre, et si crottées, si pesantes, si inertes, c'est cela même que vous auriez vu si vous aviez été à cette place, abandonné blessé dans la tuerie. Vous n'avez pas de peine à imaginer ce que vous serez quand vous tournerez au foyer d'infection.

Loin de nous donner le mépris de la vie, ces finalités nous en font sentir l'importance. On ferme les yeux, on se précipite dans ses désirs : vanités, je vous veux! Voilà retrouvé le grand style de nos permissions du front. Et cependant, par une de ces contradictions (apparente? réelle? je m'en moque) qui sont l'aliment des âmes passionnées, ce commerce de la mort,

qui vous pousse, vous est frein. A aller encourager des agonisants inconnus, leur tenir la main, faire la toilette et la veillée funèbres, quel surcroît de sagesse, de tempérance, de clairvoyance ne recevrait-on pas! Un amant de la vie n'a pas besoin de la foi pour réclamer des confréries de pénitents.

De tous les points de l'horizon humain, si la mort s'annonce, je vois venir des raisons humaines de lui dire : « Soit », et qui ne contredisent pas les raisons surhumaines qui font partie de mon système, de mon hypothèse catholique. Me reprochera-t-on de les exprimer? En cette matière chérie des rhéteurs, rien ne vaut plus qu'une expérience personnelle, si menue qu'elle soit, rapportée comme une observation clinique. Puis les croyants ont des consolations toutes faites. Les païens doivent tout trouver par eux-mêmes de ce qu'il leur faut pour se construire des abris. On n'aime pas assez la grandeur de ceux qui sont sans espérance.

M'étant trouvé porté en vue de la mort, lui ayant parlé, je l'ai considérée avec familiarité :

A quatorze ans, à cause de la pensée qu'en quelque lieu je retrouverais Socrate et Marc-Aurèle, pensée où m'avait assuré un confesseur, soucieux d'abord, sans doute, de m'apaiser. Un tel sentiment, s'il prête à sourire, prouve au moins la puissance profonde que peut prendre la culture, et l'utilité pratique des grands hommes, qui croient toujours qu'ils seront oubliés.

A la guerre, à cause du sentiment que c'était « propre » de mourir là. Mais je n'y ai jamais fait ce sacrifice conscient de la vie, qui *seul* permettait d'exécuter de grandes choses, et que beaucoup ont fait. Devant ceux-là je me sens bien petit; depuis, étant à côté de quelqu'un, en me disant : « A côté de N., cela m'est égal de mourir. » Oui, vraiment égal. Acceptation simple. On est tout stupéfait de se voir justifier le plus traîné des titres de feuilletons : L'amour vainqueur de la mort. Pourtant c'est cela. Prenons-en notre parti.

Et encore, d'autres fois, devant la menace, une indifférence, un détachement, la conscience qu'on se laissera aller, sans prévenir personne, sans « mettre ses affaires en ordre », ah! sans flafla, modestement... Le même besoin de silence et de

solitude qui, à l'encontre peut-être des apparences, a été le cœur de vos actes. L'excuse d'une certaine indifférence devant la vie, s'il lui faut une excuse, c'est qu'elle prépare à une certaine indifférence devant la mort. Mais tout ceci me donne de l'espoir : je suis sûr que cela se passera très bien.

On voudrait un livre où seraient réunis les textes les plus encourageants à la mort produits par l'humanité, et puis les récits des plus belles morts de l'histoire : morts de croyants, morts d'incroyants, morts d'espérants. Ce ne seraient pas des squelettes ni des pleureuses qui l'illustreraient, mais les images de ce génie de la mort sorti du songe des anciens. Jeune homme nu, aux ailes puissantes plus que celles des anges, avec je ne sais quelle grâce lointaine qui est comme le sourire de sa mélancolie. Ou bien enfant endormi, torche renversée, la tête un peu sur l'épaule, et qu'on appelle aussi l'Eros funèbre. La volupté est candide comme la mort. Le plaisir et le tragique grand ont le même goût, et il est bon.

Si je ferme les yeux, je sais gré de pouvoir les rouvrir. Si je me réveille, j'admire que la mort, me voyant dans le sommeil, n'ait pas été tentée de prendre au mot cet état qui la singe, et que tant d'organes, et si compliqués, aient continué de fonctionner sans surveillance, comme de loyaux serviteurs. Si je cours, si je bondis, je m'émerveille qu'ils aient résisté. Ce n'est pas la mort qui m'étonne, c'est la vie.

Et ce n'est pas la mort qui est sainte, c'est la vie. On a fait de la mort une chose trop importante. Elle est un point de maturité où la vie éclate, et tout est dans l'ordre. La pierre du tombeau devenue la pierre de touche de nos actes! On croit rêver.

La mort est triste. Elle n'est pas odieuse. J'en veux aussi à la pensée, née avec les premiers âges, qu'il y aurait en elle une souillure. Il m'est impossible de me rebeller contre cette loi qu'il nous faut disparaître, d'autant moins insupportable que pas une fois elle ne s'est laissé violer. Ah, s'il y avait eu une seule exception, quel malheur! Mais non. Tous les dieux, et celui des Chrétiens! Tous les héros! Une peine si universelle en est diminuée. Songeant au héros préféré, c'est une douceur de se dire : « Il a vécu cette épreuve comme je la vivrai. »

Je crains que ces considérations paraissent glacées, inefficaces. Je suis le premier surpris que, étant tout instincts, la raison ait sur moi tant de pouvoir. Cela semble un affreux lieu commun d'école que de dire : « Quoi! Babylone est une plaine rasée, et vous ne pourriez soutenir la mort d'un homme! » Eh bien, j'ose l'avouer, cet argument inhumain me touche. Cet argument m'aide à accepter. Le moindre m'aide. Mourant à vingt-huit ans, je m'écrierais : « Tant d'hommes sont morts à vingt-sept! Une année de rabiot! » Il faut croire que je suis dans une disposition à ne pas me faire prier.

Ou plutôt d'une humeur qui tourne tout à son bien. Si je devenais aveugle : « Je me dispersais, me dirais-je, dans un monde trop riche. Une partie m'en est dérobée. Ainsi je vais pouvoir connaître à fond le reste. »

Nous pensons que, plus nous avons joui de la vie, plus il nous sera dur de la quitter. Cela est logique, et pourtant la proposition contraire a sa force. La vie est une munificence du néant, et imméritée. Impie qui oublierait ou refuserait de jouir d'elle. Mais si le néant venait réclamer son prêt, ce qu'il a toujours été convenu qu'il devait faire, il me semble que, songeant aux joies qu'il m'a permises, je me sentirais plus reconnaissant de les avoir reçues, que révolté de me les voir ravies; comme un sage enfant, quand sa mère l'appelle : « Mon chéri, il est l'heure de rentrer », je laisserais où ils en sont mes châteaux de sable. Certains pensent qu'il faut avoir beaucoup joui pour éprouver ce sentiment. D'autres qu'il suffit de se contenter de peu. D'autres qu'il est des natures qui n'ont besoin que d'une courte épreuve pour se rendre maîtres de l'essentiel, et auxquelles de nouvelles expériences n'apporteraient qu'un surcroît de petite valeur. De ces trois conditions je me sens surtout du goût pour la première : il est bien beau d'être rassasié; la mort est excusée par qui dit en mourant : « J'ai assez vécu. » Quoi qu'il en soit, voilà bien des raisons pour s'exciter à mourir sans embarras. Ce n'est pas la mort qui est le grand malheur, c'est la maladie.

En voilà assez là-dessus. J'ai traité la mort avec douceur. Qu'elle me rende un jour la pareille.

Ainsi, de connivence avec le crâne, les barbelés et les orties,

je menais ces pensées, vieilles sans doute, comme le monde; mais si usés ou si vains que soient des fantômes, vivent les fantômes qui nous essuieront les tempes dans l'agonie. Entre nos fantômes passait parfois la tête une petite réflexion de rien du tout : « Si je rencontrais un être humain, peut-être qu'il m'offrirait un coup de pinard . » Elle finit par me décider à me lever. Je devinai une eau voisine, au fond d'une des poches du sol, par le bruit d'un oiseau qui trempait ses ailes et s'envolait à mon approche. C'est un bruit de jardin d'Ispahan.

Après dîner, dans l'obscurité descendue, l'abbé s'inquiète qu'une colonie d'enfants, mise en route le matin pour le bois des Caures et qui comptait s'en retourner par le bled, ne soit pas depuis longtemps revenue au baraquement où elle doit passer la nuit. Nous montons sur un tertre, nous fouillons la noirceur opaque : « N'avez-vous pas entendu un cri? Tenez, n'est-ce pas la lueur d'une lampe de poche? » Dans ces lieux, ces enfants égarés! On brûle de s'enfoncer à leur recherche. Ces terres qu'on vient d'arpenter en désœuvré, ce serait un soulagement, un bonheur, si on les attaquait pour secourir des vies et pour être éprouvé à cause d'elles. Et puis, songez à cela : les morts se servant de leurs fils pour vous rapprocher d'eux par les mérites! Jetons une barque, partons pour le large de la mort. La Vierge des champs de bataille est « Notre-Dame au péril de l'homme ». C'est affreux que ce nom puisse être supposé.

Mais à 10 heures, ils arrivent. Ils se sont perdus. Leur conducteur nous dit qu'ils ont marché quarante kilomètres. Quarante kilomètres, et les plus jeunes ont douze ans, et ils chantonnent! O démons de l'enfance! Le jet blafard des lampes éclaire de délicats visages, aux yeux transparents, sur un fond de canons de 420. Je ne sais quel serrement d'angoisse. Une prière qui part comme une flèche... Ah, cette fois, que nous mourions avant eux!

Je regagne ma chambre, contre l'ossuaire. J'ai vécu le jour avec les morts anonymes. Voici un néant plus illustre. Dans cette chambre, dans ce lit, a passé la nuit Maurice Barrès.

Il y a trois ans, j'avais demandé à Barrès un article sur l'ossuaire, pour un numéro spécial que consacrait à notre œuvre *la Revue Hebdomadaire*. Il voulut, par conscience, revoir les lieux, où il resta deux jours, couchant dans ce paysage de cadavres. Ce grand Barrès, nous donner deux jours de lui! Il m'avait dit : « Vous venez? » J'eus peur de paraître, à ses yeux, sauter sur une *occasion* pour me frotter à de la maîtrise, et je reculai tant que je pus, l'assurant qu'il trouverait bien son chemin sans moi, qui suis tout petit. A présent que c'en est fini des *occasions*, combien je m'accuse! A vingt-cinq ans, on ne résiste pas à se donner le luxe des élégances morales. On a tôt fait de s'apercevoir qu'on a toujours lieu d'en avoir regret. Par fierté, griserie d'être beau joueur, fournissez au monde, délibérément, des armes contre vous : il s'en sert, et personne même ne s'aperçoit que c'est grâce à vous qu'il peut vous blesser. Seulement, ces blessures-là, c'est chose royale, et vous le savez.

Le lit est tout petit, où il fit son sommeil. Les murs sont cachés par des livres. Il a dû hausser la lampe, comme je fais, pour en lire les titres. Il y en a de bien beaux; on ne serait jamais seul ici.

Saint François de Sales, Bossuet, *Du Gouvernement de soi-même*... Voici l'homme. Dans cette chambre, si peu de choses, qu'un entonnoir de torpille contiendrait, la fleur d'une culture délicate et mesurée; et tout autour le chaos scandaleux, qui lui vient dessus depuis l'infini. On rêve que c'est la petite chambre qui brisa le flot et l'arrêta sur cette ligne, comme Geneviève avec son crucifix. Mais la ligne de l'arrêt est plus loin. On y a sculpté dans la pierre un lion mort, car les lions mêmes ne sont pas immortels.

Ces humbles morts, et celui-ci! L'esprit et le cœur auraient horreur de dresser des balances. Il faut croire en un lieu où toutes les grandeurs se réconcilient.

Barrès n'est pas un accident dans notre sujet. Loin qu'il s'en écarte, ou qu'il le rétrécisse, vous allez voir qu'il est le moyen de son élargissement.

Quelque temps avant sa mort, Barrès disait à un rédacteur du *Temps*, qui le rapporte :

« Je ne voudrais plus m'occuper que de poésie. Je n'ai plus aucune passion partisane; les hommes m'apparaissent parfois comme par trop ressemblants et je me surprends à ne plus les haïr, non plus qu'à les aimer beaucoup. Néanmoins on a des devoirs, et il faut les remplir. Mais ceux de ces devoirs qui ont surtout forme d'obligations et qui compliquent ma tâche, augmentent mon labeur, je souhaiterais qu'on m'aidât à les accomplir; qu'on me soulageât de cette partie de ma besogne qui m'est devenue fastidieuse et que je néglige un peu d'ailleurs, parce que je n'ai plus le temps ni le goût de m'y soumettre assidument. Mais c'est bien difficile, et ce désir assez vague, il est vrai et intermittent, il est probable que je ne le réaliserai point. »

« Il se parlait ainsi comme se parlant à lui-même, et ces paroles ne doivent point être tenues sans doute pour l'expression constante de son esprit », ajoute pudiquement le journaliste, ramenant enfin le manteau sur la nudité du patriarche. Sachons-lui gré, surtout, d'avoir tardé à le faire. Nous avons l'aveu net de la tristesse de l'homme, de cette tristesse qui se montre d'une façon effrayante dans la dernière photographie que nous ayons de lui. Il dit : « J'ai servi, et cœtera. Mais ai-je assez fait pour le bonheur? »

« Quoi! une heure morne! une heure perdue! A l'approche de la mort, quel remords de ne pas l'avoir donnée au bonheur! Ah! jouissons donc vivement les uns des autres! Rien ne vaut que les quelques instants où nous serrâmes sur nos cœurs un des anges de la vie. » Nulle époque plus que celle-ci n'a été favorable à cet antique mouvement. Un jeune homme, par derrière la guerre qu'il a faite, le pousse à croire que tout lui est permis, en compensation. Par devant, la guerre qu'il craint de devoir refaire le pousse à profiter de la vie, sans scrupules et sans remises au lendemain. Il approuve une insouciance qui ne mérite guère ce nom, puisqu'elle est basée sur la prévision des regrets qu'il pourrait avoir un jour. La beauté des êtres, des bêtes et des choses, les journées que nous remplissons d'elles, voilà, pense-t-il, ce qui vraiment est *pris sur la mort*, ce qui est vraiment, comme le dit avec force un vieil auteur, « le seul profit qui m'appartient en propre et que j'emporterai avec moi ». Ainsi, sur le front,

quand il buvait un verre : « En voilà un que les Boches n'auront pas. »

La puissance de cette attitude, c'est que pour le dégoût des affaires elle s'accorde avec l'ascétisme, de sorte que les grandes âmes se sentent couvertes en la prenant : elles se précipitent à la fois dans la volupté et dans la vertu. Épicure et l'*Ecclésiaste* se rencontrent au fond du mépris, en dernier ressort, de l'égoïsme : « J'ai loué la joie, disant qu'il n'y avait de bon pour l'homme que de manger, de boire et de se réjouir, et qu'il n'y avait pas pour lui autre chose dans les jours de sa vie. » C'est, n'est-ce pas, une scolie d'Anacréon? Non, un verset de l'*Ecclésiaste*.

« Je suis libre dans mon esprit et dans mon corps. Je puis partir, à ma fantaisie, avec ce qui me plaît, où je veux, loin de la terre des devoirs. Mes ambitions ne m'attachent pas aux antichambres : des honneurs me diminueraient. Avec joie je me débarrasse même de mes espérances pour être libre de tout souci; je suis trop provisoire pour valoir tant de tracas. Les êtres, ceux que je ne désire ou que je n'admire pas, m'ennuient. Je n'ai nul dessein de plaire aux hommes, et, pourvu que moi, j'aime, nulle démangeaison d'être aimé. Je n'ai même plus envie de leur commander; ce serait encore leur donner trop. O bonheur! O entrée dans la raison suprême! Je renonce à tout et j'ai tout. » Qui n'a entendu en soi, une fois au moins, dans sa vie jeune, ce claquement de voile sortant du port? Hélas, il semble bien qu'il ne nous soit plus permis. Il ne nous est plus permis de céder à la vocation d'être vermisseau. Fortimbras apparaît avec ses trompettes mais soupirant dans son cœur : « Pour moi, tristement j'embrasse ma fortune. » Cela me pèse de n'être que spectateur de mon pays, et cela me pèse de m'insérer dans sa vie. C'est bien lui! C'est bien l'éternel cri de l'amour : *nec sine te nec tecum vivere possum!*

La patrie crée ces devoirs et leur tristesse. Comme la religion, que peu à peu elle remplace, nous l'avons vue naître du sang de ses martyrs. C'est elle qui devient pour nous le fondement de la moralité. Seulement, comme, à l'inverse de la religion, personne ne nous assure qu'elle est par principe éternelle, il est juste qu'elle soit notre première inquiétude.

Heureux ceux qui servent l'une et l'autre et tirent leur équilibre de cette balance : une patrie pour les tenir en alerte et une religion pour les pacifier.

Les tôles bougent sur le toit bas, soulevées par le vent. Dehors, les mâts des drapeaux, battus par leurs cordes, frémissent dans leurs trous. Plus moyen de m'enfuir dans le sommeil. « N'as-tu pu veiller une heure avec moi? » me dirait quelqu'un, comme Jésus-Christ.

La patrie crée ces devoirs et leur tristesse. Mais la patrie est née de la guerre; nous nous moquions bien d'elle avant. C'est la guerre qui crée ces devoirs et qui nous retire au bonheur. Sortons donc, rejoignons-la, allons veiller avec elle? Tentons de poursuivre une vérité fuyante sur ces terres où n'ont jamais passé que les grandes chasses de la domination et de la mort.

HENRY DE MONTHERLANT

LE MIRACLE DES LOUPS[1]

V

Dès le lendemain de son entrée à Paris, qui se fit parmi une merveilleuse affluence de peuple et avec une abondance de fêtes plus grande encore qu'à Reims, le roi, délaissant le palais, s'en alla prendre logis à l'Hôtel des Tournelles, où il s'appliqua à vivre petitement, sans négliger d'établir avec rudesse son autorité en toutes choses.

Il retardait sous divers prétextes la représentation du plus vieux mystère qu'on connût, à savoir celui d'Adam et Ève, que Philippe le Bon faisait remonter en son honneur et qui n'avait pas été joué depuis cent ans. Le duc avait fait préparer une tente de proportions grandioses aux lices de la Bastille Saint-Antoine, et y avait même installé son célèbre pavillon, qui était une vaste tente, toute de velours noir brodé. On y trouvait chambres et garde-robe, oratoire et chapelle, et par devant une longue entrée disposée en manière de boulevard.

Le comte de Charolais était demeuré seul avec le comte du Lau, et celui-ci, sachant que son maître aimait Robert, mais ignorait l'amour que le porte-bannière portait à Jeanne Fouquet, résolut de lui demander céans de tenir certaine promesse qui lui avait été faite dans la cour d'Avesnes par le sire de Crèvecœur.

— Monseigneur, — dit-il, — j'aime, à en devenir damné, la damoiselle Jeanne Fouquet, la fille d'un marchand drapier de Beauvais et la filleule de notre sire le Roi. Le comte de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

Crèvecœur me promit votre aide et puissance pour la posséder un jour en mariage si je vous servais fidèlement. Ainsi ai-je fait et je voudrais maintenant ma récompense.

Le comte de Charolais, les yeux perdus dans un songe ambitieux, ne lui répondit point. Du Lau, sans témoigner crainte ni honte, répéta sa demande.

Le prince ne le regarda pas davantage. A peine desserra-t-il les dents, balbutiant de vagues paroles.

Alors le seigneur du Lau, qui l'observait et devinait de quoi il méditait, ajouta :

— Elle vous serait un bon otage, si elle devenait mienne, car le roi l'affectionne plus que tout au monde.

Le comte Charles tourna les yeux vers celui qui parlait et sourit en signe d'approbation.

— Je te la ferai voir au mystère, où elle sera conviée, — dit-il. — A toi de la conquérir.

Du Lau s'inclina et sortit.

***

Le lendemain, dès la tombée du jour, deux cents varlets portant la livrée de Philippe le Bon commencèrent d'allumer les faisceaux de torches fixés aux mâts qui soutenaient la tente à la Bastille Saint-Antoine et les chandelles plantées dans les grandes arches de bois doré qui étaient suspendues aux poutrelles du haut. Un vent léger et frais venu du dehors faisait danser les flammes rouges et bleues, et ce luminaire magnifique donnait un beau lustre à la scène représentant le ciel et la gueule de l'enfer, ainsi qu'aux bannières, écussons portant les armoiries de toutes les grandes maisons du royaume, aux tapis sarrasinois, aux larges peaux de bêtes fauves dont les tribunes étaient tendues. Retenus par des chaînes, des singes savants sur les piliers grignotaient des amandes que leur jetaient les bourgeois et le populaire qui commençait à venir; peu à peu les tribunes se garnissaient. Celle des dames surtout ressemblait à une féerie, tant on y voyait de beautés, de grâces et de gentillesses. C'est du moins ce qu'affirmait à monseigneur de Nemours monseigneur Charles d'Orléans qui, malgré son grand âge, ajustait encore

des bouts rimés et était réputé maître en rondels d'amour et autres jeux galants.

Monseigneur René d'Anjou s'était déjà endormi sur son siège. Ce prince débonnaire justifiait ce besoin de dormir par celui de rêver. C'était, disait-il, le moyen pour lui de retourner, ne fût-ce qu'en songe et pour quelques heures, dans sa bonne ville d'Angers ou, mieux encore, dans celle de Tarascon, où le ciel était bleu, le soleil étincelant, la lumière tiède et dorée, où, comme le roi David devant l'arche, il dansait devant la Tarasque, et où les prisons, cachots et oubliettes, soigneusement fermés sous bonnes clefs et verrous solides, renfermaient des prisonniers de marque, tels que les vins de Châteauneuf-du-Pape, les oignons rouges d'Avignon et les grappes couleur d'émeraude des muscats de Frontignan.

L'arrivée de Louis ne le réveilla pas, ni celle des princes du sang. Philippe le montra en souriant au roi, qui sourit aussi comme il savait faire et dit :

— Notre beau cousin n'a ni appétit du bien des autres, ni crainte pour celui qui est sien. Il est bien vrai que qui dort dîne.

Robert Cottereau entrait à ce moment dans la tribune du bon duc. Machinalement il regarda celle des dames et il fut bien surpris et émerveillé, quoique n'y pouvant croire, d'apercevoir Jeanne qui lui souriait tendrement.

Elle avait mis ce jour-là autour de son hennin un flot de dentelles castillanes qu'un trafiquant de Saragosse avait envoyées comme présent extraordinaire à maître Fouquet. Elle se tenait accoudée à la balustrade entre madame de Boisgelin et la dame de Brézé. Mais Robert ne vit que ses yeux clairs, sa bouche mignonne et l'hermine blanche comme neige qui garnissait sa robe florentine.

La première partie du jeu venait de prendre fin. Les meilleurs vins de France coulaient à flots et les gobelets d'or, les hanaps ciselés, les coupes ornées de pierreries se remplissaient et circulaient parmi les invités du duc. Jeanne croquait un gâteau vert et doré fait de pistaches et de pâte d'amande, lorsqu'elle fut abordée par Robert Cottereau qui s'était joint aux chevaliers venus rendre visite à la tribune des dames nobles.

Elle fit l'étonnée et répondit par une révérence bien compassée à ses compliments de politesse. Cela à cause de tous ceux dont ils étaient entourés. Mais elle eut la bonté de lui avouer à voix basse qu'elle avait pu se dispenser d'entretenir de propos oiseux ses voisines, et se donner toute au bonheur de suivre à travers le populaire la marche d'une certaine plume verte et frisée dont elle avait souci.

Robert se mit à rire, car il était en joie de cette confidence, mais pas trop surpris cependant, trouvant assez naturel le plaisir que sa bonne mine causait à la jeune fille. Jeanne s'en aperçut et cacha mal un malicieux sourire, sans aller jusqu'à la moquerie ouverte, car elle l'aimait de bon cœur et le trouvait jeune, brave et beau. De plus, elle était, comme toute femme et beaucoup d'hommes, encline à quelque vanité, et son amoureux était porte-bannière, protégé de monseigneur de Charolais et, de ce fait, appelé à la plus belle fortune.

Il lui demanda de se rendre avec lui jusqu'au boulevard de la tente, où se trouvait exposée la tapisserie représentant l'histoire de Gédéon. Le duc l'y avait fait installer l'après-midi même, afin que tous ceux qui ne l'avaient point vue en son hôtel d'Artois pussent ainsi l'admirer à loisir. Elle se leva, non sans avoir jeté un coup d'œil du côté de son oncle Hesselin, qu'elle voyait dans la tribune du roi, et elle suivit Robert Cottereau avec allégresse. Beaucoup faisaient comme eux, qui, sous couleur d'apprendre l'histoire de Gédéon, allaient chercher une suite à celle d'un amour commencé.

— Je suis l'homme le plus heureux du pays de Bourgogne, — dit Robert qui tenait à cette affirmation, — car je vais parler à mon maître dès ce soir. Je suis sûr qu'il me donnera aide et appui, tellement que notre sire le Roi ne refusera plus de m'accorder sa filleule Jeanne. Ne le pensez-vous point, ma mie?

La jeune fille se serra contre lui et pressa dans la sienne la main de son ami. Elle marchait lentement, la tête appuyée sur l'épaule de celui qui voulait la prendre pour femme. Un parfum léger montait de ses cheveux vers Robert. Il en était ému et troublé. Il eût bien voulu l'étreindre mieux, mais la pointe du hennin se dressait menaçante, et il craignit de s'y meurtrir un œil, ou, chose plus grave, de déranger le

bel ordre d'une coiffure si compliquée. Ces petites pensées traversaient son rêve, comme des papillons éphémères volent dans la clarté d'une torche. Il n'était point par nature très porté aux réflexions qui donnent du souci, mais son âme était vaillante et son cœur excellent. Il dit encore :

— Quand nous serons mariés, on s'émerveillera de nous voir ensemble, étant si beaux.

Il disait cela sans orgueil, et seulement parce qu'il le pensait naïvement.

— Nous serons respectés, — ajouta-t-il, — car nous serons fidèles, et nous serons enviés, car nous nous aimerons.

Elle reprit à voix presque basse, mais ardente :

— Comme nous nous aimons.

Ils touchaient à la porte de la tente, lorsque le sire du Lau leur apparut, venant à eux. Il s'inclina et pria Robert de s'en aller trouver sur-le-champ monseigneur de Charolais qui le réclamait. Lui-même se chargerait de ramener la damoiselle à sa place de tribune, tout indigne qu'il se sentait d'un pareil honneur.

Plus tard, Jeanne avoua à Robert que ce vilain seigneur lui avait fait l'effet, à ce moment-là, d'un réveil brutal interrompant un beau rêve. Pourtant le comte du Lau avait l'air si satisfait, que son visage en paraissait presque loyal, ce qui n'était point sa coutume. En secret, il s'applaudissait de sa supercherie. Quand il avait vu partir ensemble Robert et Jeanne, il s'était approché hardiment du comte de Charolais et lui avait dit :

— Monseigneur, je viens vous rappeler votre parole.

Le prince l'avait d'abord toisé de façon hautaine et glacée. Mais le traître, sans en éprouver le moindre trouble ou ennui, avait poursuivi d'une voix calme :

— La damoiselle Jeanne Fouquet est ici comme vous avez eu la bonté de le vouloir.

Il s'était bien gardé d'ajouter qu'elle était sortie avec Cottereau. Car il craignait justement que le prince, une fois instruit des sentiments de son frère de lait, ne lui retirât son appui, à lui du Lau, si même il ne le combattait ouvertement, ce qui eût pu amener des suites fâcheuses.

— Comtesse du Lau, elle serait pour vous, monseigneur,

j'ai devoir de vous le redire, un merveilleux gage de succès et de triomphe politiques et guerriers. Rien ne doit être négligé pour la grandeur de votre maison.

Le Prince avait souri comme il l'avait fait la veille en son hôtel et lui avait répondu :

— Fais en sorte de la mener dans la salle des étendards, et je te la donnerai.

Sur ce propos, il l'avait quitté pour tenir tête à monseigneur de Nemours, qui l'abordait le rire aux lèvres.

Du Lau alors s'était mis en quête des jeunes gens et il avait trouvé un moyen simple d'éloigner Robert, se disant que par la suite on verrait à éclaircir sur ce point les choses, ou à les bien embrouiller à dessein...

Dès que Robert, non sans dépit, se fut retiré, ce seigneur dit à Jeanne, en lui tendant le poing pour qu'elle s'y appuyât :

— J'ai mission de vous mener à la salle des étendards, où notre sire le Roi doit être déjà et où il veut vous entretenir.

La jeune fille se laissa mener. Ils traversèrent avec difficulté la foule des visiteurs et curieux stationnés devant la plus belle tapisserie de France, puis ils atteignirent une salle déserte, magnifiquement meublée, et ils parvinrent enfin à celle où se trouvaient les enseignes, gonfanons, bannières et trophées divers pris par le duc à ses ennemis au cours des combats et tournois. Le roi n'y était point. Seul monseigneur de Charolais s'y trouvait. Il se tenait debout, près d'une table qui supportait un coussin de velours cramoisi avec quatre gros glands d'or fin et où reposait la couronne ducale de Bourgogne. Sur une autre table, posés sur un coussin de même, mais plus vaste, on voyait un heaume de vermeil surmonté de plumes blanches, une lourde épée dont la poignée jetait mille feux par ses diamants et rubis, et une masse d'armes.

Jamais Jeanne n'avait vu de si près ce prince redouté. Il était brun de cheveux et de visage, montrait belle et fière mine, portant avec grande noblesse le lourd collier de la Toison d'or. Jeanne était femme, et, malgré son inquiétude et son mécontentement, elle ne put s'empêcher de l'admirer. Puis, pour s'en excuser vis-à-vis d'elle-même, elle pensa qu'il se montrait bon pour celui dont elle avait plaisir à se sentir

aimée, et cette pensée amena un léger sourire sur ses lèvres. Du Lau d'ailleurs s'était retiré, et elle se trouvait seule maintenant avec monseigneur de Charolais.

— Par Notre-Dame, ma mie, — lui dit ce prince, — j'ai souvent porté envie à mon beau cousin Louis pour tout ce qu'il reçut de Dieu sur la terre. Mais il n'est couronne, royaume et dons de l'esprit que je ne donnerais pour avoir une aussi jolie filleule, vraiment digne d'être nommée compagne d'Esclarmonde ou de Guénièvre, et qu'on rompît des lances en son honneur.

Car il était, comme vous le savez peut-être, grand liseur de romans de chevalerie.

Jeanne rougit, sourit un peu davantage et ne se retint plus du tout d'admirer un prince qui se trouvait être aussi galant que noble. Il lui tint encore quelques propos semblables. Puis, la prenant par la main, il lui servit de guide autour de la salle et lui conta fièrement l'histoire de chaque bannière.

Elle écoutait sans méfiance et même avec contentement, quoique un peu étonnée. Mais une tapisserie s'écarta, et la déplaisante figure du sire du Lau reparut. Elle en demeura glacée, et ce qui la surprit, c'est qu'elle crut voir que le prince fronçait le sourcil. Mais le traître, avec un mauvais sourire, dit lentement ceci, qui parut inintelligible à la jeune fille :

— La parole d'un prince est sacrée.

Alors, monseigneur de Charolais abandonna la main de Jeanne et s'en fut s'asseoir sur une cathèdre, l'air à demi fâché. Du Lau s'élança vers la jeune fille et lui saisit le bras. Elle se débattit, heurta le coussin qui supportait la couronne, laquelle roula avec fracas à terre, et cria :

— Monseigneur! Monseigneur!

Le comte de Charolais, à cet appel, fut debout : car, s'il était brutal, porté à la colère, ambitieux et jaloux du roi, il était loyal chevalier. Il s'élançait pour dégager Jeanne, lorsqu'il s'arrêta net, les yeux troubles et la gorge serrée. Le seigneur du Lau lui-même, malgré toute son effronterie, avait lâché Jeanne, et, livide, comme frappé de la foudre, il demeurait immobile. C'est que la tapisserie venait de se lever une fois de plus et que les yeux gris du roi, des yeux remplis d'éclairs, les fixaient tous trois. Derrière lui, et le dominant

de toute la tête, était Tristan, aussi calme et froid qu'à l'ordinaire.

Cependant monseigneur de Charolais reprenait contenance et, soutenu par son courage, qui était grand, défiait Louis du regard. Le roi n'en fit paraître nul courroux. Mais il se mit à regarder du Lau d'une telle manière que ce seigneur, malgré sa bravoure, pensa défaillir. Puis il fit un signe et Tristan s'avança. Sans hésiter, le comte Charles se mit devant du Lau, et de si impérieuse façon, que cette fois Tristan n'osa point poursuivre.

On ne sait ce qui serait advenu si le roi, abaissant son regard, n'avait aperçu la couronne tombée à terre. Ses yeux aussitôt parurent s'apaiser, un sourire adoucit son visage.

— Va, — dit-il à Tristan, — ramène ici nombreuse assistance, car le jeu qui va s'y faire sera plus singulier et touchant que celui que nous offre aujourd'hui mon bel oncle.

Tristan sortit et les autres demeurèrent là, sans rien dire ni faire, hormis le comte de Charolais, qui se baissa vers la couronne comme pour la saisir.

Mais Louis lui dit :

— Laissez!

Alors le comte croisa les bras et attendit. Et quand dans la salle se trouvèrent de nombreux seigneurs, tant de France que de Bourgogne, le roi se reprit à sourire, puis posément se baissa, prit à deux mains la couronne, laquelle en tombant s'était bossuée et avait perdu un gros rubis, et l'éleva à la hauteur de son visage, qui paraissait maintenant tout pacifique et débonnaire.

Il dit avec une voix pateline :

— Elle a été navrée par sa chute, beau cousin, et je ne sais si vous la pourriez mettre présentement!...

Il se tut et dit encore avec un sourire ambigu : « Dieu a permis ceci, qui sans doute n'est point un vain accident », puis il la tendit au comte qui, en partie rassuré et aussi à cause des assistants nombreux, mit un genou à terre pour la recevoir.

Le roi alors fut pris d'un accès de rire tel, que Tristan jugea bon de faire sortir le monde. Seuls demeurèrent, avec le roi et lui, le comte et Jeanne.

Le seigneur du Lau avait disparu avec prudence.

Le roi tellement riait qu'il tomba assis sur un fauteuil et ce rire devenait si grand et si affreux que Jeanne se jeta aux genoux du roi et le supplia de s'arrêter. Mais lui lançait toujours plus grands les éclats de son rire, qui devenait presque horrifique à entendre.

Alors Jeanne lui prit les mains et se mit à pleurer. Le roi renversa la tête, et, les dents découvertes encore comme pour un rire muet, resta tout à coup silencieux, immobile et blême, comme s'il venait de passer.

Le dos à une tenture, monseigneur de Charolais, ignorant ces terribles crises qui, parfois, terrassaient son royal cousin, le regardait avec une sorte de surprise et de mépris, tandis que Tristan était parti en courant chercher Coictier.

Le médecin arriva enfin en compagnie du prévôt. Il soigna le roi si heureusement, avec tant de diligence et d'habileté, que Louis revint bientôt à lui. Il promena sur ceux qui étaient là un regard chargé de soupçon. Puis, s'aidant des bras du fauteuil, il se mit debout. Sans proférer une parole, il s'appuya sur Jeanne et, par un effort prodigieux, malgré les exhortations de Coictier, il sortit de la salle.

Il traversa lentement la foule des seigneurs qui se pressaient dans les divers compartiments de la tente. Le bruit de sa mort y avait déjà couru. Précédé de Tristan, il s'avançait, s'essayant à dévisager de ses yeux aigus ces hommes inclinés sur son passage comme le sont des arbrisseaux par un vent d'orage. Et quand il parut au haut de la tribune royale, le populaire, qui le croyait trépassé, se dressa d'un seul élan et hurla : « Noël! » car il aimait chèrement ce roi qu'il croyait porté à le défendre. On crut voir s'embuer les yeux du souverain, dont les paupières battirent.

***

Aussitôt après son départ, la salle des étendards avait été envahie par les seigneurs bourguignons. Robert Cottereau, après avoir en vain attendu les ordres du duc Philippe, y arriva l'un des derniers. La première chose qu'il vit fut la figure sinistre du sire du Lau, lequel, l'épée au poing, adju-

rait et requérait le prince de lever une armée pour venger l'affront fait par le roi de France à la maison de Bourgogne. Les mots de « bien public » revenaient dans ses propos. Ce devaient être ceux qu'adoptèrent plus tard les ligueurs pour couvrir leur rébellion coupable et faire croire ainsi à la bonté de leurs desseins pernicieux.

Du Lau se tut enfin. Les Bourguignons, haletants, attendaient la réponse de leur maître. Ayant écouté immobile, le menton sur la poitrine, le comte se redressa, étendit la main et dit :

— Je fais serment de toujours défendre l'honneur du pays dont Dieu a confié la garde à ceux de ma maison.

Alors une acclamation le salua, mais à voix étouffée par prudence. Seul, Robert, qui venait d'apprendre ce qui s'était passé, restait muet. Il souleva la portière, dont il se trouvait proche, étant le dernier venu. Il aperçut au loin, dans la foule éclairée par les torches, le roi et Jeanne qui s'éloignaient. Sans y penser, il tendit les bras vers elle.

Cependant le prince demandait :

— Et vous, le jurez-vous?

Comme des éclairs, les épées jaillirent des fourreaux et hérissèrent la foule des ligueurs de leurs pointes étincelantes.

— Jurez-vous d'obéir?

Robert, les yeux humides, regarda encore Jeanne. Il fit un pas vers elle. Mais la voix impérieuse du prince arriva jusqu'à lui, disant :

— Jurez-vous fidélité?

Alors il se retourna. Il vit le visage de celui qui était son suzerain, presque son frère, et qui l'avait toujours comblé de ses bontés. L'honneur féodal et la reconnaissance le figèrent sur place. Il poussa un profond soupir, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour crier comme les autres, sans pouvoir émettre aucun son. Une dernière fois il regarda vers Jeanne. Mais il ne la vit plus. Il comprit qu'ils étaient séparés, non point simplement à cette minute et par cette barrière mouvante de peuple, mais dans le passé et dans l'avenir, par des choses profondes et obscures, contre lesquelles il ne pouvait rien, ni elle.

Comme il était jeune et amoureux, il en souffrit mille

morts : mais comme il était loyal et vaillant, il tira son épée et, le teint pâli, les lèvres tremblantes, les yeux brouillés de larmes, ce qui n'était point sa coutume, il la brandit tout de même parmi les autres.

VI

La nuit de juillet, chaude et bleue, enveloppait Paris d'ombres transparentes et de souffles parfumés. Du moins l'étaient-ils en cette rue de Paradis, peu garnie de maisons, et toute proche des prés et cultures qui s'étendent de ce côté de la ville.

Dans le jardin de maître Hesselin, Jeanne Fouquet, assise sur un banc de pierre adossé au mur de l'enclos, un voile de dentelle jeté sur ses cheveux dont quelques boucles lui caressaient le visage, attendait Robert. Son fidèle barbet était roulé en boule auprès d'elle et bien coi : car il commençait à se faire vieux.

Beaucoup d'événements s'étaient passés depuis la représentation du mystère d'Adam, il y avait quatre ans de cela, et les occasions qu'elle avait de revoir son doux ami se faisaient de plus en plus rares. Elle ne pouvait plus l'entretenir qu'en grand secret, car son parrain, durement courroucé contre tout ce qui était bourguignon, ne voulait plus ouïr parler de lui. Mais un fort amour est comme une flamme vive que le vent d'orage ne fait qu'attiser.

Or, un jour cependant que le roi, humble en ses habits comme un petit Frère, s'attardait à courir les routes, sous couleur de faire ses dévotions aux lieux des principaux pèlerinages et remercier son patron saint Sauveur de Redon, il advint que des gens mystérieux, portant tous la même aiguillette de soie à la ceinture, pénétrèrent en Notre-Dame de Paris. C'étaient les envoyés de Bretagne, de Bourgogne, d'Armagnac, d'Albret, de Lorraine, d'Alençon, qui venaient, invoquant le nom de Bien Public, signer le pacte d'alliance pour leurs maîtres divers et conspirer contre leur maître à eux tous. Et, petit effet de ces grandes causes, il s'ensuivait que deux amoureux se demandaient avec angoisse et douleur si jamais, maintenant, ils pourraient s'unir en mariage.

Elle l'attendait pourtant cette nuit-là, tandis que la maison était endormie et que la ville, craignant une attaque du Téméraire, dont les armées campaient devant ses murs, se tenait prête à toute alerte. Car Jeanne savait Robert proche d'elle, aux côtés du prince bourguignon. Il lui avait fait tenir un message par un homme à lui, sûr, souple et adroit, lui annonçant qu'à deux heures après minuit, il l'irait rejoindre dans le jardin des Hesselin. Il ajoutait qu'il s'introduirait en franchissant le mur, ce qui était jeu d'enfant pour qui avait auparavant à franchir fossés, remparts et gardes.

Soudain le barbet se dressa et se mit à gronder sourdement. Elle lui commanda de se taire, et, prêtant l'oreille, elle perçut à son tour un bruit léger dans la ruelle, moins fort que celui de son cœur, qui se mit à battre à grands coups.

Un chaperon sombre parut en effet derrière le mur. Hélas! depuis longtemps la joyeuse plume verte n'y était plus... Le pourpoint suivit le chaperon et, un instant après, Robert, se laissant glisser le long du mur, était dans le jardin, d'abord accueilli par le barbet, qui, le reconnaissant, frétillait et gémissait d'aise, ayant grand'peine à ne point claironner de la gueule et faisant l'empressé autour d'eux. Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans prononcer une parole et restèrent ainsi enlacés un temps très long, qui leur parut court.

Puis Jeanne lui dit aussi bas qu'elle put :

— On assure qu'une grande bataille va se livrer, messire. Est-il vrai?

Robert ne répondit point, mais baissa la tête.

Alors elle la lui prit dans ses deux petites mains, demeura à regarder ses yeux qui brillaient dans l'ombre et, d'une voix ardente et pourtant contenue, elle lui dit encore :

— Donnez-vous au roi, il me donnera à vous!

Le visage de la jeune fille apparut resplendissant à Robert. Il eut peur de l'amour, peur d'elle, peur de lui, peur de trahir son prince, et il ferma les yeux pour ne plus la voir. Il se commanda de voir à la place l'armée qui campait dans la plaine, ses compagnons d'armes qui l'attendaient en dormant, roulés dans leurs manteaux, auprès des feux qui trouaient

la nuit de clartés fumeuses, au midi de la ville. Il pensa à son suzerain... Mais des doigts impérieux serraient ses poignets, le parfum des cheveux blonds que l'humidité imprégnait lui montait aux narines. Le jardin autour de lui l'assaillait avec l'odeur de ses plantes, de ses rameaux et de ses fleurs. La nuit était tiède, enjôleuse, propice aux pensées d'amour. Sa grande peine lui crispa le visage. Jeanne eut alors pitié et le lâcha. Puis, le voyant bouleversé, avec une lourde larme pendue au bord des cils comme une pierre de lune, elle pensa au galant plein de gaîté qu'il était autrefois, se blottit dans ses bras et se mit à pleurer en silence. Elle sentait contre son sein battre le cœur de son ami, et si douce était la tristesse de cet embrassement, qu'elle y pensa fondre et disparaître. Sans qu'à peine elle le sentît, il l'avait entraînée sur le banc et la tenait contre lui assise, sa tête blonde contre son épaule. Elle pleurait toujours paisiblement, presque sans douleur. Peu à peu elle pensa ne plus appartenir à ce monde, mais entrer dans un pays nouveau et magnifique où elle cheminait avec Robert. Là, c'était le bonheur, là, c'était le repos qu'elle ne connaissait plus depuis les journées d'alarmes et les nuits de veille où, avec tous les Parisiens, et la plus angoissée de tous, elle attendait les clameurs de la bataille. Quelques pleurs roulaient encore sur ses joues, mais son souffle devenait plus régulier, tout paisible bientôt comme celui d'un petit enfant. Robert avec précaution tourna un peu la tête et la regarda.

Elle s'était endormie.

Alors il ne bougea plus. Mais, quand il devina que le jour était proche, il la réveilla d'un baiser.

Elle tressaillit, le regarda avec grande surprise. Ses yeux fixèrent tour à tour le jardin, la maison, Robert. Puis elle parut se souvenir et elle se jeta encore contre lui en pleurant à nouveau. Elle le supplia de demeurer. S'il ne voulait pas servir le roi, ils partiraient ensemble. Son père possédait un comptoir en Égypte. Ils iraient vivre là où avaient vécu la mère et le père du Seigneur Jésus. Elle venait justement de s'y voir en rêve avec lui.

Il l'écoutait, l'âme navrée, car il sentait les premiers frissons de l'aube et, au camp du Bourguignon, le réveil

allait bientôt sonner. Soudain il la saisit, la serra de ses bras bien étroitement. Il lui baisa plus de cent fois les joues, les lèvres, les yeux et les cheveux, puis il la quitta, s'accrocha au mur, se hissa sur la crête et disparut.

Elle étouffa un cri de douleur et, comme il lui sembla tout à coup que les objets famillers, arbres, maison, bancs, fontaines, l'entouraient d'une ronde infernale, elle chancela et se laissa rouler dans l'herbe, où le petit jour mit avec douceur sur ses cheveux son frisson de lumière. C'est là que la trouvèrent un peu plus tard dame Hesselin et dame Puche. Elles en furent grandement effarées et soucieuses, mais jamais ne parvinrent à en savoir le fin mot.

Ce même matin, le roi, accouru en hâte du Midi sur la nouvelle de cette « Ligue du Bien Public », campait avec son armée près du village de Montlhéry. Il voulait coûte que coûte rentrer dans Paris et avait envoyé vainement des messages aux échevins de sa bonne ville pour leur demander cent lances. Ne voyant rien venir, il décida très audacieusement de s'ouvrir la route à travers l'ennemi.

La bataille s'engagea.

Robert Cottereau combattait, mais en lui-même était un autre combat de sentiments violents et contraires.

Il ressentit une vive joie quand, une pluie de flèches ayant accueilli la cavalerie royale, le bruit courut dans les deux armées que le roi venait d'être occis. Il entrevit aussitôt l'avantage de cette rapide victoire de son maître. Rien désormais ne pourrait plus le séparer de Jeanne. Mais derechef il s'assombrit, faisant réflexion qu'il ne serait plus aux yeux de la damoiselle qu'un des meurtriers de son bien-aimé parrain. C'est pourquoi, parmi le fracas horrible de la bataille roulant autour de lui ses vagues d'hommes et de chevaux, il n'avait pas, quoique vaillant, le cœur à la besogne, et se défendait plus qu'il n'attaquait. Soudain ses yeux brillèrent et comme une bouffée d'air frais, la joie lui souleva la poitrine : il venait d'apercevoir le roi Louis en personne qui, à visage découvert, ralliait ses troupes ébranlées par la fausse nouvelle de sa mort. Mais, à peine se fut-il réconforté de cette vue, qu'il retomba dans une pire détresse. Il ne lui échappait point, en effet, que, si le roi était victorieux, c'était

davantage encore la fin de tout espoir, car il ne pardonnerait jamais au vaincu d'avoir combattu contre lui.

Cependant la mêlée l'entourait de toute part à la façon d'une ronde diabolique. Il y vit le comte de Charolais, et se sentit au cœur autant de remords et de honte que s'il venait en fait de trahir celui qui se trouvait être son suzerain et ami. Il s'efforça donc de chasser l'image de celle qu'il aimait, pour ne plus penser qu'à ses devoirs envers le comte. Amour et Amitié se livraient en son cœur une lutte cruelle, dont il se sentait déchiré. Il souhaita mourir.

Le combat restait indécis. Alors le comte de Charolais, qui jamais, au dire de tous, n'avait tant mérité son nom de Téméraire, chargea l'aile gauche du roi.

A cette vue, Robert s'élança et le rejoignit. Tous ses doutes et son désarroi s'évanouirent comme par un enchantement. Galopant l'épée haute, il enfonça son cheval parmi les gens de pied qui, sous le choc, s'enfuirent en tout sens, abandonnant vouges, haches, lances et masses d'armes. Mais ils se reformèrent derrière cette trouée et le comte, qui se trouvait avoir dépassé le château de Montlhéry, eut plus de mal à revenir sur ses pas qu'il n'en avait eu à aller de l'avant. Déjà, ayant fort besogné de la lance, il se considérait comme sauf, lorsqu'un Écossais de la garde royale lui porta un coup d'épieu si rude qu'il en fut désarçonné. D'autres se jetèrent sur lui, et il eût sûrement été tué, si Robert Cottereau ne s'était soudain porté à son secours, frappant de tous côtés avec rage, et n'avait déconfit les assaillants. Mais dans la mêlée il reçut à l'épaule un coup d'épée qui brisa son armure et dont il pensa choir.

Les cavaliers de Bourgogne, chargeant en rangs serrés, achevaient en ce lieu la défaite des gens du roi; le comte, demeuré sur la place, abaissa ses yeux sur Robert. Un émoi inaccoutumé en adoucissait la flamme. Il ne prononça pas une parole, mais, ayant ôté ses gantelets, il détacha ses éperons d'or, et, le genou en terre, il les attacha de ses propres mains aux pieds de Robert Cottereau, lequel, la tête vide, les yeux troubles, les oreilles bourdonnantes, pareil à un homme pris de vertige, finit par se mettre aussi à genoux.

Autour d'eux la bataille faisait fureur. Ce n'était que heurts

de fer et d'acier, sifflement de flèches, cris de gens, hennissements de chevaux, galopades, sans oublier les détonations des engins de maître Bureau, qui venaient d'entrer dans la danse. Et tout ce vacarme très horrible leur remplissait les oreilles, en même temps que de grandes fumées leur obscurcissaient la vue. Mais ils n'y prenaient aucunement garde.

Le comte de Charolais tira d'une main qui tremblait un peu sa belle épée de combat. Il la tint un instant la pointe tournée vers le ciel et étincelante au soleil qui la frappait. Il paraissait prier. Enfin, lentement, il en abaissa la lame et, comme il allait effleurer l'épaule du jeune homme, il y aperçut sous l'acier fendu une tache large et rouge. Alors, il jeta l'arme loin de lui et, prenant Robert par-dessous les aisselles, le releva et le pressa longuement contre sa poitrine. Et dans ce champ de mort, de destruction et de pillage, les deux hommes s'embrassèrent si tendrement et fraternellement qu'autour d'eux des soudards, muets de surprise, s'arrêtaient de combattre pour les mieux admirer. Ils ne savaient pas quelle souffrance poignait cependant le cœur du vassal. Au moment même où il se sentait comme éperdu de reconnaissance, le visage de Jeanne lui était apparu, et il lui sembla qu'elle le regardait d'un air de reproche, comme si elle lui en voulait d'éprouver de la joie d'une conjoncture glorieuse à n'en pas douter, mais qui, le rapprochant encore du Téméraire, les séparait un peu plus l'un de l'autre.

VII

Des écouteurs, sans bruit, étaient venus faire cercle autour du ménestrel.

— Cette nuit est étouffante, — dit le clerc ribaud, — et l'émotion m'a donné soif. Je sens que j'épuiserais une rivière, pourvu qu'elle fût d'hypocras, de malvoisie ou même de simple vin rosé de Touraine.

— Ce sont là nobles breuvages, — dit un arquebusier. — Mais je sais où trouver, sans courir loin, une barrique de vin d'ici, aucunement méprisable, à mon sens.

Quelques instants après, un grand et large pot d'étain,

rempli à même le tonneau, circulait. Le vieillard y rafraîchit ses lèvres.

Pierre Encausse y fit plus d'honneur.

— A notre roi! — s'écria-t-il. — Que Dieu veuille lui accorder bonne victoire!

Cela dit, il se tut, et le vieillard continua :

Un soir d'octobre de l'an 1468, le roi soupait bonnement chez son compère Denis Hesselin. Le temps était gris et froid. L'hiver précoce posait chaque nuit sur la ville son voile blanc de gelée. Les voyageurs venus du nord et de l'est signalaient les premières neiges et l'apparition terrifiante de bandes de loups affamés et audacieux. Mais le roi était, ce soir-là, bien au chaud dans la salle ornée de bahuts flamands et de pièces d'orfèvrerie. Des bûches brûlaient dans la cheminée de pierre à grand manteau, et il faisait bon ouïr s'écrouler et crépiter en étincelant tantôt l'une d'elles, tantôt l'autre.

Appuyé au dossier de son fauteuil, Louis se tenait au haut bout de la table et présidait le repas. Dame Hesselin, quoique dolente et mal en point, avait quitté la chambre dont elle ne bougeait quasi plus, pour avoir l'honneur de le servir elle-même. Mais il avait tenu à ce qu'on plaçât à sa droite Marie Lallier, la femme du juge au Petit Châtelet, qui était une belle jeune femme blonde, blanche et rougissante à tout propos paillard du roi. A sa gauche, il taquinait du coude ou du genou, voire de la main, qu'il avait fureteuse, une gente brune au teint doré, aux yeux noirs pleins de feu, qui riait très fort et lui rendait hardiesse pour hardiesse. On l'appelait Jeanne la Dentellière, à cause qu'elle possédait, rue de la Huchette, en l'Université, une boutique bien achalandée où les plus nobles dames achetaient les garnitures de leur hennin.

Il était tout à son jeu galant, l'esprit libre, car il avait envoyé la reine avec madame de Bourbon et Perrette de Châlons, sa maîtresse en titre, souper et baigner chez le premier président Dauvet; le cœur plein d'espoir et d'ambitieux projets, car, sentant bien que la paix de Conflans, conclue après la bataille de Montlhéry, n'avait été qu'une trêve et que son cousin Charles, devenu par la mort du duc Philippe souverain maître des États de Bourgogne, allié aux

Anglais et aux Bretons, le voulait à nouveau navrer afin de s'emparer du royaume de France, il lui avait dépêché deux messagers sûrs pour lui demander une entrevue fraternelle en la ville de Péronne, où, présentement, se tenait ce prince puissant.

Or, il avait reçu avis, deux heures auparavant, que le duc, consentant, lui envoyait un sauf-conduit, des passeports et toutes sortes d'assurances pacifiques et affectueuses. Il but un grand coup de vin de Malvoisie et, se passant d'un air gourmand la langue sur les lèvres, il regarda Jeanne qui, assise en face de lui, à la droite de son oncle Hesselin, mangeait du bout des dents, buvait de l'eau claire et ne semblait point gaie.

Dame Hesselin, cependant, présentait un grand plat d'or, chef-d'œuvre de ciselure du maître de la maison. Dessus était posée une hure entière de sanglier, avec ses défenses et des yeux de pistache. Louis lui fit fête, car il était friand de tels mets.

Mais la bonne dame, qui était sans malice, se lamenta :

— Hélas! notre bon sire, je la voulais dresser sur un lit d'oranges que messire Guillaume Bische devait m'envoyer. Mais nous ne l'avons plus vu depuis deux semaines et j'ai dû me contenter de persil.

Hesselin regarda sa femme d'un air de reproche, car il s'était pris d'amitié pour Bische et craignait que le roi ne se fâchât très fort, s'il venait à connaître son absence. A sa grande surprise, Louis rit beaucoup.

— Messire Bische, — dit-il, — a mieux à faire qu'à fournir d'oranges d'Espagne cette tête de sanglier. Il s'occupe d'une autre hure que je voudrais bien guigner sur ce plat d'or, même sans pistache, orange ni persil.

Il parlait ainsi, car Bische était un des messagers qu'il avait envoyés à Péronne auprès de son cousin Charles.

Puis il se saisit d'un grand couteau à manche d'ivoire et d'argent, enleva prestement une oreille dans laquelle de la pâte à la menthe était roulée comme en un cornet, et diligemment il s'employa à la croquer.

Après, il remplit jusqu'au bord un hanap de vermeil dont le pied était enrichi de topazes et que le vin rutilant char-

geait de rubis. Il le vida d'un trait et le renversa sur la table pour montrer qu'il n'en restait goutte. Ensuite de quoi il se pourlécha encore les lèvres et, se renversant contre le dossier de son siège, il dit :

— Je m'en vais vous bailler une bonne histoire.

Aussitôt la brune se prit à rire et ses yeux brasillants se posèrent sur le roi, la blonde rougit en baissant les paupières, et Jeanne se leva, faisant mine d'aller quérir quelque chose, car elle savait que les contes de son parrain n'étaient point pour être entendus des jouvencelles, même de celles qui ont dépassé la vingtième année.

Mais Louis la fit rasseoir en riant et assurant que son conte était propre à réjouir les enfants aussi naïfs que les agnelets bêlants, ce qui redoubla la gaîté de Jeanne la dentellière, mais parut décevoir l'épouse du juge au Petit-Châtelet.

— Messire Philippe de Commynes, — dit-il, — prétend que la puissance de Dieu se montre plus contre les grands que contre les petits. Ainsi est-il, hélas! Je viens d'en avoir la preuve sûre en la personne d'une damoiselle de menu état, mais qu'un prince débonnaire protégeait. Elle voulait prendre en mariage un chevalier qui la désirait aussi, mais ils appartenaient à des partis rivaux et la guerre honnie, comme mégère qu'elle est, rompit leurs projets...

Jeanne, soudain attentive, prise d'un bel espoir, fixa sur le roi ses yeux jolis et tendres comme deux turquoises.

Le roi poursuivait :

— Car messire Commynes ajoute que les petits et les pauvres trouvent assez de gens qui les punissent quand ils l'ont mérité, et encore souventes fois quand ils n'ont rien fait, apparemment pour donner exemple à plus grand qu'eux. Il est donc juste que parfois ils aient aussi joie et bonheur. Ainsi en advint-il encore pour la damoiselle que j'ai dite, car le prince débonnaire trouva moyen de tout arranger et concilier, ce qui fit que mariage put s'ensuivre. Dieu montra ainsi contre ceux qui avaient dessein de la peiner...

Il ne put achever, car sa filleule s'était jetée sur lui et, le voulant baiser de toutes ses forces, le serrait jusqu'à lui en ôter le souffle.

Louis s'étant dégagé, la baisa à son tour sur ses joues

fraîches, lui demandant de le venir joindre aux Tournelles dès le lendemain à quatre heures de relevée. Il lui ferait voir une chose qui ne pouvait manquer de lui plaire, s'il en croyait certain avis reçu dans la matinée.

Puis, laissant sa filleule, il se tourna vers Jeanne la Dentellière et se mit à la lutiner. Il ne s'arrêtait que pour en faire autant à la femme du juge, afin qu'il n'y eût point entre elles de jalousie ni dispute, et surtout afin de doubler son plaisir...

***

Le lendemain, comme il terminait une partie d'échecs avec Coictier, à l'hôtel des Tournelles, il fut avisé qu'un messager de monseigneur le duc de Bourgogne demandait à lui parler sur l'heure. Il se leva pour le recevoir et reconnut, en pénétrant dans la salle où il donnait audience, le propre valet de chambre du duc, nommé Jehan Bosuse. Ce messager lui annonça, après maintes salutations, que messire Robert Cottereau, chevalier et banneret de Bourgogne, le suivait d'un relais et portait au roi les sauf-conduits et passeports qu'il avait réclamés. Le roi, qui déjà savait tout cela par l'entremise et diligence de Bische, prit cependant l'air surpris et joyeux d'un homme qui reçoit une bonne nouvelle.

Il combla de louanges et de flatteries Jehan Bosuse, et appela Olivier pour lui donner ordre de faire loger, restaurer et soigner l'envoyé du duc, comme étant un ami cher et désiré.

Puis Tristan, Coictier et Philippe Pot rentrant avec Jeanne et Hesselin, il leur conta l'aventure avec force rires, clignements d'yeux et tapes sur l'estomac, mais il omit de nommer le banneret pour en laisser la surprise à sa filleule. Eux demeuraient silencieux et réservés, ce dont le roi se montra surpris. Olivier, qui venait de rentrer et avait un langage libre et franc, lui dit :

— N'y allez pas, Sire! Le duc vous veut attirer dans quelque piège. Il suffoque de jalousie et entre, pour choses futiles, dans de terribles colères. Tous vos ennemis se sont retirés en sa cour. Vous risquez en allant à Péronne de perdre la vie, qui est un bien plus précieux que villes et provinces.

Le roi Louis répondit à son barbier avec belle humeur :

— J'irai, car je n'ai ni argent ni troupes et ne puis faire la guerre. Aussi bien, en cette bataille où l'on peut se navrer mortellement avec les paroles et subtilités de l'esprit, je vaincrai, car Notre-Dame me protégera. Mon beau cousin de Bourgogne lui a promis pour son aide une chapelle avec grille d'argent et vitraux flamboyants, mais moi, j'ai déjà fait commencer une église haute et large, qui sera bien pourvue de grilles dorées, de ciboires, vases et flambeaux, tous ornés des pierres les plus précieuses et les plus belles. De plus, j'y mettrai une statue de la Bonne-Dame tenant son enfantelet dans les bras, et qui sera d'argent massif avec le manteau incrusté d'or, la couronne de perles et d'escarboucles. Et ce sera Notre-Dame de la Victoire.

Ayant dit, Louis se frotta longtemps les mains l'une contre l'autre.

Il riait encore, lorsqu'un héraut vint ouvrir à deux battants la porte qui donnait sur l'escalier d'honneur : Robert Cottereau entra, et Jeanne dut s'appuyer au bras de son oncle, tant elle en éprouvait d'émoi et d'allégresse.

Le banneret en éprouvait autant de la voir. Mais il se contint, fléchit le genou et dit au roi :

— Monseigneur le duc de Bourgogne, mon maître, m'a donné ordre de vous remettre les passeports que voici.

Louis prit le rouleau d'où pendaient des rubans et des sceaux, l'ouvrit, l'examina longuement et avec grand soin. Après quoi, il le posa sur la table et invita Robert à se relever. Ce que fit le banneret, un peu troublé par les regards du roi, qui allaient de Jeanne à lui et inversement.

Enfin le roi posa sa main sur l'épaule de Robert, disant avec un sourire plein de bonne amitié :

— Mon beau cousin a bien peu récompensé votre courage à Monthléry.

— Sire, il m'a fait chevalier, ce qui est une grande bonté de sa part pour si mince besogne. De plus, il m'a embrassé comme frère, ce que de ma vie je ne saurais plus oublier.

Louis le félicita de ces beaux sentiments et de sa fière réponse. Puis il dit à Jeanne :

— Il n'y a point, ma mie, que la guerre pour séparer les amoureux, ainsi que je le pensais bien. Il y a aussi l'honneur, à ce qu'il paraît!

Jeanne se sentit défaillir et pensa choir sur le plancher de la salle, tellement elle comprenait que son banneret ne trahirait pas son seigneur et maître. Elle trouva pourtant la force de s'incliner devant son parrain, et sortit toute blême et transie au bras de Philippe Pot qui la soutenait, car le roi, d'un geste, avait retenu son compère Hesselin.

Tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, le roi appela :

— Jeanne, ma mie!

Elle se retourna.

Alors le bon sire dit, en s'adressant à Robert :

— Eh bien, moi, messire, si vous me rendiez un service moins important (car sauver la vie à un homme est le plus grand qu'on lui puisse rendre), je vous ferais baron, capitaine de ma garde écossaise, et en fait de baisers vous donnerais, non sans accompagnement de bonnes terres et de maints écus d'or, ceux de Jeanne Fouquet, ma filleule, qui vous aime, je crois, et que j'affectionne.

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent d'espoir et de joie, car l'offre était royale. Le banneret, hésitant, fit un pas vers elle et deux pas vers le roi, qui paraissait tout réjoui. Mais, à ce même moment, le héraut annonça messire Bosuse qui, s'étant restauré, revenait en cette salle.

Aussitôt, le banneret crut voir le visage du Téméraire le regarder avec les mêmes yeux qu'à Monthléry. Sans dire mot, il reprit sa contenance déférente, mais il ne bougea plus. Seulement il tressaillit, quand il entendit le bruit de la porte qui se refermait derrière Jeanne.

Lorsque le roi se vit seul avec Robert Cottereau et maître Hesselin, il dit à ce dernier de s'asseoir à une table où était posée une écritoire, et se mit à lui dicter :

— *Le bruit me vient, mes bons amis...*

Robert fit alors un mouvement pour se retirer, car il craignait d'être importun. Mais le roi lui posa amicalement la main sur le bras et, à son étonnement, le pria de demeurer. Il reprit :

— *Le bruit me vient, mes bons amis de Liége, que vous*

avez dessein de vous rebeller contre mon bien-aimé cousin Charles. Je vous prie d'y renoncer. Il n'y a rien de plus abominable que la guerre...

Il continua ainsi durant un assez long temps; puis, quand il eut achevé, il prit la lettre, la relut avec soin, y corrigea de sa main certains propos, y ajouta des phrases et la signa. Ceci fait, il la tendit à Hesselin et lui enjoignit de partir sur l'heure pour la remettre lui-même aux échevins de la ville de Liége.

***

A son départ pour Péronne, le roi voulut emmener comme compagnon Robert, ainsi que Jehan Bosuse jusqu'à Noyon : car il ne désespérait pas de les gagner tous les deux, — même Robert, — par de magnifiques promesses et de riches présents.

A Noyon il trouva le cardinal Ballue et messire Tanguy de Chastel, gouverneur du Roussillon, qu'il avait envoyés en avant de lui, comme émissaires à Charles. Ils lui remirent une lettre de la main de ce prince, qui lui disait :

Vous y pourrez venir, demeurer et séjourner, et vous en retourner sûrement aux lieux de Chauny et de Noyon, à votre bon plaisir, toutes les fois qu'il vous plaira, sans qu'aucun empêchement vous soit donné, pour quelque cas que ce soit, ou qui puisse advenir.

Et cela rassura pleinement le roi, car ces engagements venaient d'un prince qui passait pour preux et loyal et avait toujours été esclave fidèle de la foi jurée.

Le roi se rendit donc à Péronne en grande joie, sans nulle garde. Il éprouvait une allégresse particulière et qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Il sentait bien qu'il jouait en ce moment la partie la plus importante de son règne et dans les circonstances les plus mauvaises, mais il en augurait du bonheur, car il livrait cette bataille avec ses armes préférées : la ruse, les paroles dorées, l'art d'acheter les esprits et de tenter les plus hauts seigneurs. Il se sentait invincible avec elles et souriait de pitié à la pensée des armes

de fer et de feu qui étaient les seules dont son beau cousin connût l'usage.

Déjà, il voyait au loin, sortant de la neige qui maintenant couvrait la campagne, les toits de la ville dont les fumées montaient doucement vers le ciel gris, lorsque le duc de Bourgogne parut, au coude du chemin, suivi d'un cortège magnifique. Il venait au-devant de lui fort bien accompagné et l'emmena lui-même en la ville. Il le logea chez le receveur, qui avait une belle maison près du château, dont le logis ne valait rien.

Cependant, le comte du Lau, messire Poncet de Rivières et le seigneur d'Urfé, depuis grand écuyer de France, mais qui alors était, comme les deux autres, fort ennemi du roi, entraient au même moment à Péronne, ce qui ne manqua pas d'inquiéter le bon sire dès qu'il l'apprit. Sa confiance l'abandonna assez brusquement. A la réflexion il eut même grand'peur et envoya prier le duc de Bourgogne de le loger au château, disant que tous ces seigneurs qui étaient venus lui voulaient du mal. Le duc se montra très joyeux de cette requête, lui fit faire son logis comme il le demandait, et le pria fort de n'avoir nulle crainte.

Il vint le rassurer lui-même au château dès le lendemain, ce qui fit que Louis, reprenant l'avantage, s'apprêta à jouer serré. Pour ce faire, il se jeta dans les bras du duc et l'embrassa très tendrement. Charles, méfiant, fit voir quelque hésitation. Ce mouvement lui paraissait singulier. Mais il reconnut tant d'amitié sur le visage du roi, qu'il l'embrassa bonnement à son tour. Puis ils commencèrent de deviser le plus courtoisement du monde. Le roi prit vite le dessus à ce jeu. Les choses allaient selon son gré. Fréquemment il se tirait le nez et se frottait les mains, ce qui indiquait chez lui une satisfaction vive.

Dans la pièce voisine, les seigneurs, tant de France que de Bourgogne, attendaient la fin de l'entretien, affectant en leurs propos d'en augurer les meilleures choses. D'autres se trouvaient dans la cour, malgré le froid qui était vif, et parmi eux monseigneur du Lau. Il se détacha du groupe pour aller au-devant d'un cavalier qui arrivait sur un cheval couvert de sueur. Le vent du nord soulevait la neige et la faisait tour-

billonner. Le cavalier dit d'une voix haletante, mais basse, à du Lau :

— Monseigneur, Liége s'est révoltée. Un courrier me suit qui démontrera, selon vos instructions, la complicité du roi de France. Mais son compère Hesselin porte à Liége une lettre qui gêne nos projets. Il faudrait occire le compère et détruire la lettre. Ce qui sera facile, car nos hommes suivent et surveillent son chariot depuis Paris.

Le comte du Lau méditait encore là-dessus, lorsque le courrier annoncé pénétra à son tour dans la cour du château, criant à pleine voix :

— Liége est révoltée!

Tous les assistants entouraient l'homme et se regardaient les uns les autres avec stupeur. Du Lau rompit leur cercle et, signifiant au courrier de le suivre sans retard, il monta en courant l'escalier menant au logis du roi.

Sans seulement frapper, ils entrèrent tous deux brusquement dans la salle où se tenaient les deux princes, et là du Lau, comme en proie à une forte émotion, débita d'un trait la nouvelle. Le courrier y ajouta du sien en affirmant que les rebelles, se flattant d'être encouragés, soutenus et pourvus d'argent par Louis XI, criaient : « Vive le roi! »

Louis, sans souffler mot ni changer de visage, regardait les nouveaux venus avec curiosité. Charles de Bourgogne, qui reconnaissait à ces dires ce qu'il pensait être la trahison du roi, était devenu blanc comme cire. Bientôt ses dents s'entre-choquèrent et, suffoquant, il fit signe à du Lau de dégrafer sa collerette. Ayant repris haleine, il se tourna vers son hôte pour l'insulter, mais sa colère était si grande qu'elle l'empêchait de prononcer même une parole. Par contre, ses doigts, agaçant la poignée de sa dague, tenaient un langage assez clair.

Louis, alors le dévisagea avec tant de hauteur que le duc, qui marchait sur lui, s'arrêta. Suivi de du Lau, il sortit, refermant la porte avec force. Lui-même en poussa le verrou devant les seigneurs ébahis. Après quoi il les chassa et demeura seul avec messire Philippe de Commynes, Robert Cottereau, du Lau et deux valets de chambre dont l'un, appelé Charles de Visens, était natif de Dijon. Il était homme honnête et avait

du crédit sur son maître. Commynes et lui s'appliquèrent à adoucir le courroux du prince, sans toutefois y parvenir.

Quand le duc eut un peu retrouvé son sang-froid, il jura Dieu que cette offense ne se passerait pas sans un terrible châtiment.

Le seigneur du Lau dit :

— Pareille félonie mérite la mort!

A quoi le banneret riposta :

— On vous trompe, monseigneur. Le roi n'a pas soulevé la ville. Il a, au contraire, écrit tout exprès aux notables pour leur conseiller l'obéissance. Je le sais, car il a dicté et écrit sa lettre comme j'étais présent.

Et il se mit à conter par le menu ce qu'il avait ouï et vu aux Tournelles.

Messire Philippe de Commynes et Charles de Visens approuvèrent le banneret, mais le sire du Lau, riant méchamment, dit enfin :

— Point n'est besoin de paroles à cette heure, mais de preuves.

— Cette lettre, — riposta le banneret, — est entre les mains de maître Hesselin, qui court présentement sur la route de Liége. Je vous l'apporterai, monseigneur, avant ce soir...

Ayant dit, il salua révérencieusement son maître, qui maintenant paraissait indécis, et il sortit en grande hâte. Tandis que Philippe de Commynes, reprenant la parole, conseillait la modération, le seigneur du Lau se retira doucement à son tour en balbutiant quelques mots d'excuse et de doute.

Il traversa plusieurs salles, et, ayant saisi dans l'une d'elles un lourd escabeau de chêne, il alla s'embusquer dans l'ombre d'un couloir conduisant à un escalier par où il pensait bien que le banneret, devant joindre d'abord son écuyer, ne manquerait pas de descendre. La chose se passa comme il l'avait prévue : Robert, tête nue, venait de crier au dit écuyer de courir chercher son casque et ses gants, et il arrivait au bout du couloir. Alors messire du Lau s'avança, tenant à deux mains l'escabeau au-dessus de sa tête, et le jeta à toute volée sur le banneret qui, atteint au crâne, s'écroula.

Quand vint l'écuyer, il fut éperdu de voir son maître ainsi couché et en pâmoison, avec le visage aussi blanc que marbre. Mais Robert, ayant recouvré ses esprits, tout faible qu'il était, lui commanda :

— Cours sur la route de Liége. Dis à maître Hesselin ce que tu as vu, et qu'il te remette le message qu'il détient. Tu le rapporteras tout courant à monseigneur le duc en mains propres. Il y va de la vie du roi.

Il ajoutait à part lui : « Et peut-être de celle de Jeanne. »

L'écuyer jura de partir sur-le-champ. Mais, auparavant, il appela du secours. Quatre valets vinrent prendre le banneret qui se fit porter près d'une fenêtre et n'en voulut plus bouger, afin d'y guetter le retour de son écuyer. Il demanda seulement un cordial qui ne lui rendit pas grande force.

Cependant, le roi Louis, qui avait entendu le bruit du verrou se refermant, était demeuré tranquillement assis en son fauteuil. Il était brave et ne craignait la mort que juste autant qu'il fallait.

Bientôt, il se leva et regarda par la fenêtre dans la cour. Il y vit monseigneur du Lau à cheval en compagnie de deux cavaliers, tous trois se disposant à partir, et il l'entendit qui criait à un page :

— Qu'on tienne immédiatement des courriers prêts pour aller chercher monseigneur de Berri.

Le roi ne cilla point, mais il fut inquiet au fond du cœur, car il pensait justement que si l'on voulait faire venir son frère de Berri, c'était pour le donner en successeur à lui, le roi. Ainsi se voyait-il en grand danger d'être occis. Il resta sans remuer un instant, puis se mit à marcher à pas lents dans la salle. Parfois il allait coller l'oreille à la porte, puis il reprenait sa promenade.

Soudain, il s'arrêta curieusement devant un échiquier qu'il n'avait point remarqué jusque-là. Les pièces d'ivoire y étaient placées de telle sorte qu'il comprit qu'une partie commencée avait été interrompue. Et il devint songeur en observant que le coup marqué était l'échec au roi. »

***

— Par Notre-Dame d'Embrun, — s'exclama le clerc ribaud, — tu sais ton métier, ménestrel, mais ton imagination t'entraîne loin. Je vins à Péronne à la suite de mon maître l'évêque de Noyon, lorsque ces événements mémorables s'y passèrent. Et il est bien vrai qu'alors le comte du Lau, évadé de la prison où l'avait fait enfermer le roi Louis, se trouvait auprès du Téméraire; mais il n'est pour rien dans l'affaire de Liége. Je ne me soucie point d'en dire plus. Pourtant, je crois pouvoir assurer, après mon ancien maître, qui en tint le propos maintes fois, que le roi Louis envoya deux émissaires aux Liégeois pour les exhorter à la paix, certes, mais... il y eut un malentendu, et les Liégeois, au lieu de : paix, comprirent : guerre.

— Mais la lettre? — interrogea un arquebusier.

— Le roi, — dit le clerc ribaud, — l'écrivit pour la sûreté de sa conscience, sachant bien toutefois qu'elle arriverait trop tard.

— Et voici, — poursuivit le vieillard, sans daigner en dire son avis, — comment advint le miracle des Loups.

VIII

— Quand Hesselin, au sortir des Tournelles, s'en fut à son logis porteur du pli royal, son beau-frère Fouquet venait de repartir pour Beauvais, devant y traiter le lendemain une affaire importante.

Il trouva sa nièce seule, rêveuse et affligée. Il lui apprit comment son bon parrain avait retenu messire Cottereau pour l'emmener à Noyon. Il lui dit encore la grande confiance que le roi mettait en lui, Hesselin, en sorte que l'espoir s'insinua à nouveau dans le cœur de Jeanne, car elle était jeune, amoureuse et voulait croire contre toute apparence au bonheur qu'elle désirait tant.

L'orfèvre, non sans tirer quelque orgueil de la mission qui lui était confiée, ajouta qu'il partait dans une heure, et sortit pour donner les ordres que la circonstance requérait.

Mais Jeanne le rejoignit et lui dit :

— Dans une heure, mon bon oncle? J'ai juste le temps de me vêtir chaudement.

Sur quoi maître Hesselin, ébahi, s'écria :

— Mais, ma mie, tu n'es point du voyage!

Jeanne alors le regarda avec sévérité et, d'un ton misérieux, mi-plaisant, lui dit :

— N'avez-vous pas crainte d'offenser votre sire et de le contrarier, en me laissant seule ici, exposée à toute aventure, puisque mon père est à Beauvais, Guillaume Bische à Péronne, ma tante malade en son lit et que vous partez tout courant sur la route de Liége?

— Il est vrai, — dit-il. — Eh bien! va, fais vite, et je te montrerai cette ville, aussi vrai que je suis orfèvre et que le grand saint Éloi est mon patron.

Jeanne l'embrassa avec reconnaissance et joie, car elle avait eu peur, non de rester seule, mais d'abandonner une chance, même petite, d'apercevoir dans ces pays du nord son parrain et son banneret.

Une fois prête, elle s'agenouilla, avant de quitter sa chambre, devant une petite Vierge de bois doré, et la pria humblement de lui être secourable. Puis elle moucha elle-même les deux chandelles qui répandaient de chaque côté de la statuette leurs larmes de cire sur les flambeaux d'argent, elle jeta un coup d'œil au jardin qu'une neige douce et menue commençait à fleurir de blanc, et elle courut rejoindre son bon oncle déjà installé dans le chariot et qui criait après elle.

Alors, bien lestés de conseils et prudents avis par dame Hesselin et dame Puche, bien salués des chambrières et bien regardés des voisins, ils partirent au claquement du fouet et tintement des sonnailles, n'emmenant que trois serviteurs pour ne point attirer l'attention.

Ils roulaient depuis plusieurs journées quand, ayant franchi la rivière d'Aisne, ils parvinrent au bas d'une côte roide. Jeanne et Hesselin mirent pied à terre, tant pour se dégourdir que pour soulager les chevaux et se prirent, tout en marchant, à regarder autour d'eux.

La campagne s'étendait toute blanche de neige jusqu'à l'horizon, où ils la voyaient se fondre avec le ciel gris et

bas. Les bois, les corbeaux et les haies qui séparaient les champs y mettaient des taches noirâtres et, seuls, les talus indiquaient la route aux conducteurs.

Il n'y avait nul souffle de vent. L'air était doux, comme imprégné de silence. Un filet de fumée bleue montait de derrière un rideau de peupliers effeuillés. Parfois un bruit étouffé parvenait à l'oreille des voyageurs : c'était de la neige qui descendait du sommet d'un sapin jusqu'au sol par l'escalier vert des branches. Jeanne se taisait, pensant à la nativité du Seigneur Jésus, que cette blancheur annonçait prochaine, et toute prête à joindre les mains, tandis qu'elle paraissait seulement occupée à voir donner du jarret les chevaux rouans, qui, chargés des trois serviteurs, gravissaient la côte à grand effort, en butant de temps à autre aux cailloux. Pour son plaisir un rayon de soleil se glissa tout à coup à travers les nuées et vint caresser le pays, qui se mit à scintiller. De longues traînées de paillettes blanches et roses sillonnèrent les champs. La glace qui pendait aux branches jeta des feux comme en jettent les plus belles escarboucles. Un oiseau chanta, et Jeanne ne put se retenir de crier à son oncle :

— Quel joli voyage!

Presque aussitôt un hurlement retentit :

— Un loup! — dit maître Hesselin.

— Les loups! — redit un des serviteurs.

On était arrivé au haut de la côte. Mais, là, il fallut s'arrêter, à cause d'un trait qui s'était rompu. Pendant qu'on s'employait à le réparer, Jeanne grimpa sur le talus en s'aidant de ses mains et, s'y asseyant, elle enfonça ses doigts dans la croûte légère et pailletée de la neige, en retira une bonne poignée qu'elle se mit à sucer comme un caramel, les yeux brillants de plaisir. Elle s'interrompit soudain et fixa, fronçant les sourcils, un endroit de la route qu'ils venaient de parcourir. A une bonne lieue, elle voyait sur la neige des points noirs qui se mouvaient et paraissaient grossir.

— Des loups! — pensa-t-elle.

Mais bientôt elle se rendit compte que c'étaient des cavaliers, au nombre d'une dizaine environ. Elle secoua ses mains et les frotta soigneusement pour se débarrasser de la

neige qui restait attachée à ses gants, se laissa glisser le long du talus et, allant au chariot où Hesselin était retourné par crainte du froid, elle le mena d'autorité sur le talus.

L'orfèvre, embarrassé de son manteau fourré, s'y hissa en grognant avec l'aide des trois valets, regarda à son tour et devint soucieux. Il avait déjà cru remarquer cette troupe en débouchant de Saint-Denis, puis en traversant le Valois, et il commençait à se demander s'ils n'étaient point suivis.

— Ces cavaliers, Jeanne ma mie, ne sont ni marchands se rendant en quelque bonne ville pour y exercer leur trafic, ni pèlerins allant prier dévotement Notre-Dame de Liesse, ni gens d'armes de notre sire le roi. J'ai grand'peur que ce ne soient soudards de Bourgogne, pilleurs de grands chemins ou espions à nos trousses... Holà! — cria-t-il aux conducteurs, — mettez-y des cordes si les traits font défaut, et allons de l'avant.

Lui-même, s'appuyant à la main de sa filleule, se hâta de descendre. Mais la pente du talus était raide, la neige glissante. Le pied lui manqua. Il voulut se retenir à Jeanne et ne parvint qu'à l'entraîner, si bien que tous deux arrivèrent sur la route, roulant comme des barriques, parmi des plaques de neige, des morceaux de glace, des brindilles de bois mort et des mottes de terre.

Ils se relevèrent un peu meurtris. Jeanne riait à belles dents. L'orfèvre maugréait. Il se tassa avec des soupirs et des plaintes sur les coussins du chariot, qui repartit au trot.

De temps à autre, Jeanne se penchait entre les rideaux de la portière pour surveiller les cavaliers. Et selon que montait, descendait, s'allongeait ou tournait la route, tantôt ne les voyant plus, elle les croyait partis, tantôt, les apercevant, elle était reprise d'inquiétude.

Soudain, comme la voiture arrivait à un carrefour, elle en aperçut deux autres qui galopaient sur un chemin à leur gauche.

— Le chemin de Péronne, — lui dit son oncle.

Puis un autre encore, qui galopait plus loin comme pour les rejoindre.

Elle se pencha dehors afin de mieux voir, et elle reconnut que le groupe de ceux qui les suivaient depuis Saint-Denis

s'était arrêté. Mais à ce moment la route faisait un coude, et elle ne vit plus rien.

Cependant les deux cavaliers du chemin de Péronne, s'étant aperçus qu'ils étaient suivis, s'étaient soudainement arrêtés et, tournant bride, avaient fait face au nouvel arrivant. Celui-ci, qui était l'écuyer du banneret, reconnaissant monseigneur du Lau et le premier messager de Liége, n'hésita pas. Il lança son cheval à travers champs, aussi vite qu'il était possible. Ce que voyant, le seigneur du Lau prit des mains de son compagnon une arbalète, visa et tira. Le carreau atteignit l'écuyer entre les deux épaules. Il tomba en avant sur le cou de son cheval, qui continua de galoper, faisant voler autour de lui la neige et des éclats de terre, et qui disparut dans les bois.

Le sire du Lau, son arbalète à la main, restait là, les yeux luisants et la mine joyeuse. Puis il joignit ceux qui l'attendaient sur la route, et tous ensemble, leurs armes brillant au soleil, ils se lancèrent à la poursuite du chariot.

Le galop de son cheval et aussi quelques heurts contre les branches de la futaie firent revenir à lui le blessé, qui avait perdu connaissance. Il avait un goût de sel plein la bouche. Il y porta la main et la retira toute rouge et gluante. Alors il s'accrocha au cou de sa bête, car il voyait maintenant tous les arbres danser autour de lui et le ciel se renverser pour prendre la place de la terre.

La Providence, qui veillait sur ce serviteur fidèle, voulut que le cheval s'arrêtât sur la route en avant de la voiture. Aussitôt l'écuyer perdit l'équilibre et roula dans la neige. Hesselin fit arrêter le chariot et transporter le blessé sur les coussins. A l'aide de sa dague, il lui ouvrit les dents qu'il tenait serrées, et lui versa dans la bouche une bonne mesure de liqueur. L'écuyer fit un léger frisson et rouvrit les yeux. Reconnaissant maître Hesselin, il essaya de parler, mais il ne put. Après avoir pris une seconde gorgée de cordial, il parvint à prononcer quelques mots :

— Je vais mourir. Portez la lettre du roi à Péronne. Messire Cottereau m'envoie... Sur l'heure... La vie du roi...

Il n'en dit pas davantage.

Hesselin, comprenant tout, réfléchissait, tout pâle d'an-

goisse. Quel parti prendre? Il se disait qu'il allait être nécessairement rejoint et assailli, qu'il n'avait avec lui que de pauvres gens sans défense, une femme, un blessé. Ouvrant le pourpoint de celui-ci, il en tira le pli du roi, qui était lié par les rubans des sceaux, et le remit à Jeanne en lui disant :

— Cours dans les bois, où tu te cacheras. Ils ne peuvent encore te voir. Va, ma mie. Pendant ce temps, je vais les attirer sur moi en continuant ma route. Et quand tu seras de l'autre côté de la futaie, tu chercheras monture et moyen d'arriver vite à Péronne.

Jeanne, effrayée non pour elle, mais pour lui, dit :

— Mais, mon bon oncle, ils sont malveillants et vont vous navrer, c'est sûr!

— Non, car ils n'en veulent qu'à la lettre. Et puis, notre bon sire est plus utile que moi au royaume, et si dans cette aventure l'un de nous doit être navré, il est mieux que ce soit moi. Attends, il ne convient pas qu'ils aperçoivent tes traces sur cette neige.

Et, la soulevant avec plus de vigueur qu'on n'eût pu l'attendre, il s'en fut la porter jusque sous les arbres qui bordaient la route, la baisa bien fort sur les deux joues et s'en revint en criant aux conducteurs :

— Au galop! Dix écus d'or à chacun si nous maintenons la distance.

Se retournant encore vers Jeanne, il lui cria :

— Que madame la Vierge te garde, mon enfant!

Et le chariot partit de son côté, elle du sien.

Mais, sans y penser, elle courut encore dans le même sens, sous le couvert du bois, guidée par le bruit des roues et des sonnailles. La neige mouillait ses pieds, chaussés de fragiles poulaines en étoffe d'argent, qu'elle avait voulu mettre malgré Hesselin, disant qu'elles étaient fourrées de petit gris très chaud. Ce qu'elle aperçut à travers les arbres lui causa encore plus de froid et de tremblement.

A deux cents pas d'elle, les cavaliers venaient de rattraper le chariot et deux serviteurs gisaient à terre, tandis que le troisième, poursuivi par trois hommes d'armes, s'essayait à fuir en criant. Bientôt elle le vit s'incliner, vider les étriers et tomber à son tour. Elle comprit qu'une flèche lancée avec

adresse venait de l'arrêter dans sa course. Figés d'épouvante, les conducteurs se tenaient cois, et Jeanne eut peine à retenir un cri en apercevant deux des cavaliers, qui étaient entrés dans le chariot, balancer un corps dans le vide, puis le lancer sur la route. Ils firent de même pour un deuxième, et revinrent aux conducteurs qui tenaient les chevaux par la bride. Une dispute s'engagea. Elle reconnut le sire du Lau à ses plumes noires que la bise, se levant, agitait. Elle comprit à leurs gestes que les cavaliers disaient au seigneur que quelqu'un avait disparu, qui accompagnait l'orfèvre.

Malgré son chagrin, elle se glissa derrière un arbre. Tirant après eux les chevaux, elle vit les hommes d'armes, car elle ne pouvait les entendre assez, parler aux conducteurs et leur demander la direction qu'avait choisie la fugitive. Loyalement, ils indiquèrent le sens opposé. Après quoi, en guise de remerciement, ils reçurent chacun une lame d'épée au travers du corps et se couchèrent, la bouche emplie de sang, sur la neige qui devint pourpre.

En ayant fini avec ceux du chariot, les cavaliers se remirent en selle et, sans revenir en arrière, se lancèrent dans le sens qui leur avait été indiqué.

Ce que voyant, la pauvre Jeanne se précipita vers le chariot, courant de son mieux, trébuchant aux mottes de terre qui se cachaient sous la neige et, les pieds meurtris, les jambes molles, ses beaux yeux versant des larmes douloureuses, elle s'agenouilla devant le corps de son bon oncle, mort aussi bravement sous sa houppelande de bourgeois qu'un chevalier dans son armure. Elle l'accola longuement. Mais, ayant vu au loin les cavaliers se déployer sur les champs comme un vol de corbeaux et faire mine de revenir, elle se leva, prit une couverture qui gisait sur la route, y enveloppa le cadavre de son oncle et, sortant de sa mante un voile de dentelle, elle lui en recouvrit le visage. Elle fit ensuite dans l'air le signe de la croix et le refit sur lui, puis elle courut vers les arbres, bien assurée qu'elle y serait vite rejointe.

En effet, une clameur lointaine, que la bise lui apportait, lui prouva qu'elle avait été aperçue. Elle tourna la tête. Elle les vit qui forçaient leur allure et revenaient sur elle.

Ses doigts crispés saisirent le pli du roi qu'elle serra

contre son sein, et elle courut au plus épais des arbres de la forêt, dont la lisière, découpée capricieusement, s'avançait dans les champ comme le rivage de cette mer de neige. Pourrait-elle seulement y aborder? Elle allait, toute menue dans cette campagne vaste et glacée. Les pans de son manteau, soulevés par le vent, flottaient derrière elle comme des ailes, ce qui fait qu'elle avait l'air d'un oiseau traqué fuyant devant des chasseurs. Eux, sûrs de l'avoir, riaient, montrant leurs dents et criant : « Taïaut! taïaut! » L'un fit même le geste d'ajuster son arbalète; mais, d'un coup de sa masse d'armes, du Lau fit choir l'arme à terre en criant :

— Je la veux vivante!

Elle était sous les sapins. Ils s'offraient à elle, hauts et droits comme les colonnes d'une cathédrale. De lassitude elle eût volontiers glissé au pied de l'un d'eux et se fût couchée sur le sol. Ses vêtements étaient étoilés de givre, et de grosses larmes, que le froid rendait cuisantes, roulaient sur ses joues. Mais, les yeux fixes, les dents serrées, elle continuait à courir, allant d'arbre en arbre, avec la peur de choir pour ne plus se relever. Un instant elle pensa, comme le bruit des chevaux s'éloignait, que les cavaliers avaient perdu sa trace. Mais bientôt le bruit se rapprocha. Elle songeait, le cœur plein d'angoisse, que la mort de son pauvre oncle serait inutile. Elle songeait au banneret et au chagrin qui ne manquerait pas de le poindre, puis encore à son royal parrain, à dame Hesselin, sa bonne tante, qui ne pourrait longtemps survivre à son mari, à dame Puche, à tous ceux qu'elle aimait, n'oubliant qu'elle. Enfin, comme ceux dont la Mort s'approche, elle se mit à prier et n'eut plus de pensées que pour le ciel, vers qui elle leva les yeux avec ferveur, toute courante et trébuchante parmi les racines.

Soudain, abaissant ses regards devant elle, elle vit qu'elle était parvenue au bord d'une rivière gelée qui traversait le bois. Elle se lança en glissant sur la couche mince de glace qui craquait sous son pied et se fendillait. Elle l'avait à moitié franchie quand monseigneur du Lau et quelques-uns de ses hommes y arrivèrent à leur tour. Ils retinrent leurs chevaux. Ils sautèrent à terre et, confiant à l'un d'eux la garde de leurs montures, ils s'apprêtèrent à traverser pareillement la rivière.

Le premier, le comte félon s'y essaya, mais la glace se rompit aussitôt sous son poids et il enfonça dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ses hommes, devenus craintifs, restèrent au bord, tandis qu'il s'avançait toujours sans souci de l'eau qui maintenant l'atteignait aux épaules.

Jeanne se retourna alors et pensa qu'elle était sauve, qu'il ne pourrait passer. Ses yeux brillèrent et, malgré son épuisement, elle reprit sa marche périlleuse sur l'eau gelée.

A ce moment, elle s'arrêta net.

Au-devant d'elle, un loup, les oreilles couchées, s'avançait d'une allure rampante vers la rivière. Son poil était hérissé et ses yeux fixaient la jeune fille.

Bientôt une autre silhouette noire se dessina sur la neige à l'orée du bois, et très vite il y en eut toute une bande. Ils avançaient le long de la rive. Méfiants et sournois, ils marchaient avec prudence en s'aplatissant sur la neige; leurs yeux luisants et leurs babines retroussées laissaient voir leurs gueules sanglantes et leurs crocs redoutables.

Épouvantée, elle recula, puis se retourna pour revenir en arrière. Mais sur l'autre bord elle vit les visages ignobles de ceux qui la poursuivaient et principalement celui de messire du Lau, qui la regardait avec une haineuse et cruelle convoitise. Elle hésita un instant, puis elle ferma les yeux, se signa et alla vers les loups.

Les hommes, malgré leur férocité, ne purent retenir un cri d'effroi.

Jeanne atteignit la terre ferme et, tombant à genoux, les mains jointes, elle rouvrit les yeux qu'elle leva. Ses lèvres tremblantes murmurèrent :

— Notre-Dame qui êtes au ciel, ô très Sainte Marie qui m'avez toujours apporté grande faveur et amour maternel, sauvez notre bon sire le roi, et prenez en secourable pitié son royaume. Hélas! sans vos mains de lumière, je ne peux échapper à ces méchants ni à ces bêtes affamées, et avec moi périra le gage qui doit délivrer mon parrain. Aidez-moi : car je suis ici pareille à cette France que vous aimez, entre des loups féroces et des seigneurs plus cruels que ces loups.

Or voici qu'il lui parut apercevoir au tronc d'un arbre proche la vénérée statue de bois doré qui, là-bas, dans sa

chambre de Paris, veillait sur la maison entre deux flambeaux. Elle tenait de même son Jésus dans les bras et lui souriait de même. A ce moment, le vent se mit à faire chanter les aiguilles des sapins de façon très douce et très mélodieuse, et Jeanne pensa que les souffles du ciel apportaient à Notre-Dame, pour l'honorer, les accords de la harpe de la très sainte Dame Cécile et les échos harmonieux du chœur de messeigneurs les chérubins.

Presque aussitôt la neige recommença de tomber à flocons larges et lents, qui parfois tourbillonnaient sur place et parfois étaient emportés au loin, comme si des vols invisibles les traversaient. Et à cela elle connut que les anges accouraient pour adorer sa Vierge de bois doré, et que ces flocons magnifiques venaient d'eux, les messagers du Très Haut, qui effeuillaient des lys et des roses blanches.

Cependant la neige s'arrêta de tomber. Comme des pétales oubliés, quelques flocons flottèrent encore dans l'air. Le tronc de l'arbre redevint lisse, la Vierge en avait disparu. Le vent chantait toujours dans les sapins, mais il avait perdu sa douceur et ses rafales arrachaient aux branches de lourds paquets de neige.

Alors, Jeanne osa regarder les loups. Ils l'entouraient paisiblement en rôdant sans bruit dans la neige, sauf un qui, assis devant elle, la contemplait avec curiosité.

Elle pensa alors à celui du saint homme d'Assise, le bon frère François, à ce loup bénin plus qu'un chien, qui eut une vie si merveilleuse et que messire Giotto, peintre fort habile, avait représenté avec ses pinceaux de si vivante façon, qu'il ne lui manquait plus que la parole, au dire de ceux qui l'avaient pu admirer.

De l'autre côté de la rive, les cavaliers, pétrifiés, n'en pouvaient croire leurs yeux.

C'est à cet instant que le seigneur du Lau qui, tout trempé d'eau et de neige, et furibond, s'en était allé reconnaître un gué, s'en revint et les menaça de mort s'ils ne le suivaient à l'instant.

Ils s'éloignèrent à regret, et Jeanne, reprise de terreur, les vit traverser un peu plus loin et venir vers elle.

Toutefois, après avoir fait quelques pas, ils refusèrent d'avancer.

L'un d'eux tomba à genoux, criant :

— Miracle!

Ce cri rompit aussitôt l'enchantement. Les loups brusquement dressèrent les oreilles et se ramassèrent sur eux-mêmes, prêts à bondir, laissant là Jeanne paralysée par l'émotion. Un long hurlement déchira le silence et, tous ensemble, ils se jetèrent sur les hommes.

Trois loups accrochés à lui, le sire du Lau se débattait avec une ardeur farouche, tandis que le premier courrier de Liège, pris à la gorge, roulait à demi étouffé sur le sol. Ce dernier, tantôt sur les genoux, tantôt se roulant avec la bête dont les dents terribles s'enfonçaient dans sa chair, parvint jusqu'à la rive. L'homme et l'animal enlacés tombèrent alors sur la glace de la rivière, qui se rompit du coup, et ils disparurent sous l'eau. Certains des hommes, ayant réussi à saisir leur poignard, tuèrent quelques loups, mais les autres bêtes, excitées par l'odeur du sang, revenaient à la charge. L'air retentissait de hurlements et de cris et la neige devenait rouge par endroits.

Or, celui qui gardait les chevaux était accouru pour secourir ses compagnons. Jeanne s'était ressaisie. Mettant à profit la lutte qui retenait ses ennemis, elle avait hâtivement traversé à nouveau la rivière. Elle s'empara d'un des chevaux, le monta et, donnant du talon, le mit au galop dans la direction de Péronne.

Monseigneur du Lau la vit et, s'étant débarrassé d'un beau coup de dague du loup qui le tenait au ventre, il s'élança à son tour.

La neige s'était remise à tomber avec abondance et des rafales la chassaient comme une poussière blanche. Le seigneur, le visage en sang, les yeux hors de la tête, les cheveux au vent, les habits déchirés, luttait contre la tempête. Mais quand il eut passé la rivière, comme il était près d'atteindre les chevaux, ses forces le trahirent et il roula sur le sol.

Une heure plus tard, un courrier, venant à bride abattue, pénétrait dans la cour du château de Péronne, et criait :

— Par ordre du roi, on a assassiné l'évêque de Liége!

Une grande clameur lui répondit.

Monseigneur Charles de Bourgogne, le roi et le banneret

se mirent chacun à sa fenêtre, mais avec des sentiments divers.

Philippe de Commynes, qui avait obtenu de son maître la faveur de voir Louis, pour essayer d'en obtenir quelques éclaircissements, murmura :

— Sire, je tremble!

A quoi le roi répondit par un mâle sourire qui devint ensuite ambigu, puis dit à son tour :

— On assemble tous les mensonges et celui-ci est le pire. Mais, s'il m'arrive malheur, mon regret sera de n'avoir pu récompenser ceux qui m'ont assisté dans cette tourmente!

En disant ces paroles, il regardait dans les yeux messire de Commynes. Celui-ci s'inclina révérencieusement et prit congé pour rejoindre sur le champ son maître, afin de parer à ce nouveau coup.

Il rentra dans la salle au moment où monseigneur de Bourgogne venait, tant sa fureur était grande, de briser un siège contre la muraille. Mais, sur le palier, dans l'embrasure de la fenêtre qu'il occupait depuis le départ de son écuyer, Robert Cottereau, le visage creusé par la souffrance et l'angoisse, se leva soudain, les yeux brillants, rétabli comme par enchantement et transfiguré. C'est qu'il venait d'apercevoir Jeanne, montée sur un cheval d'armes qui pénétrait dans la cour. En sautant à terre, elle s'informa auprès du page du logis de monseigneur le Duc. Il le lui indiqua. Elle leva les yeux et vit Robert. Aussitôt elle sortit le pli de son corsage et l'agita. Puis, montant l'escalier le plus vite qu'elle put de ses jambes engourdies par la chevauchée, elle vint se blottir dans les bras du jeune homme, qui était allé à sa rencontre.

Ils restèrent ainsi un temps assez long. Tout à coup elle pensa au roi et, s'arrachant à l'étreinte du banneret, elle lui remit le pli, le suppliant de le porter sans retard à son maître.

Se soutenant avec peine, Robert poussa la porte. Jeanne pensait que l'émoi rendait sa marche hésitante, et ne soupçonnant point qu'il eût été blessé, n'en éprouva pas d'inquiétude.

Il entra dans la salle, si pâle qu'il avait l'air d'un fantôme, mais brandissant le pli et criant :

— Monseigneur, voici la preuve!

Ceci juste au moment où le duc, la dague au poing, fixait de ses yeux sombres la porte qui menait chez le roi.

Au cri de son chevalier, il se retourna tout d'une pièce et, de saisissement, laissa choir sa dague qu'il tenait haut levée et qui vint se planter droit dans le plancher de chêne.

Le banneret tomba sur les genoux. Charles de Visens, voyant que c'était de faiblesse plus encore que de respect, le soutint avec l'autre valet du duc, cependant que Commynes disait à mi-voix, voyant la dague piquée au parquet :

— Le roi est sauf!

Puis il prit le pli des mains de Robert et le tendit au duc.

Celui-ci fit sauter les sceaux, déplia le parchemin, le lut et, sombre et muet, demeura perdu dans ses réflexions.

Au bout d'un temps qui parut long aux témoins de cette scène, il donna ordre à messire Philippe de Commynes de prendre une écritoire, des plumes d'oie fraîchement taillées et des parchemins vierges qui se trouvaient sur une table. Ayant aussitôt fait appeler tous les dignitaires de sa cour, il entra chez le roi.

Celui-ci se tenait assis devant une petite table près de la fenêtre. A la vue de son ennemi et de tous les seigneurs qui l'entouraient, il n'eut pas le plus léger tressaillement. Il demeura tranquille et attendit.

Un peu déconcerté par cette contenance, le duc enjoignit à messire de Commynes de poser devant le roi tous les objets qu'il avait apportés, ce qui fut fait. Puis il demanda au roi avec un humble maintien du corps, mais une grande âpreté de gestes et de paroles, s'il était décidé à tenir le traité de paix qui avait été signé et s'il le jurait.

Le roi répondit :

— Oui.

Puis il se tut de nouveau et attendit,

— Il me faut, — reprit le duc, — les villes de la Somme.

... Je veux que Saint-Pol soit connétable... Je veux la Champagne pour monseigneur de Berri.

A chaque demande, le bon sire répondit : oui, car il eût été bien empêché de dire : non.

— Je veux, — continua le duc, — qu'avec mes soldats pour escorte, vous veniez avec moi châtier les rebelles de Liége.

Louis hésita un instant, puis il répondit :

— Je leur avais dit de ne se point révolter. Est-ce là tout?

Le duc ouvrit la bouche, mais n'ajouta rien, et fit de la tête signe que c'était bien tout. Alors ces choses furent écrites sur le parchemin et, d'une main ferme, le roi les signa. Ceci fait, il se leva avec un tel air de souveraineté que tous en furent saisis et sentirent leur plus haut suzerain. Il traversa la pièce où le duc avait fait menace de le tuer et avisa en passant la dague qui était toujours plantée dans le chêne. Il s'arrêta, se baissa, l'arracha, se mit à l'examiner en silence. Enfin il dit :

— Vous avez là une bien belle dague, mon beau cousin. La pointe en est émoussée, et j'en loue Dieu, mais le fil en est encore bon. Je l'emporte avec votre agrément, comme souvenir précieux de Péronne et de vous.

Il la passa paisiblement à sa ceinture et se trouva bientôt sur le palier.

Jeanne l'y attendait. Quand elle le vit, elle se jeta à genoux et lui baisa la main. Il la releva avec bonté et l'embrassa sur les deux joues. D'une voix sanglotante, elle lui apprit en deux mots la fin de maître Hesselin. Charles était derrière eux, et près de lui Cottereau, que soutenaient messire de Goux et de Commynes.

Le roi s'appuya au bras de sa filleule, répondit à peine au salut que lui faisait son cousin de Bourgogne, et commença de descendre les degrés entre une double haie de soldats. La jeune fille se retourna et regarda Robert. Le banneret fit un pas en avant, mais le duc lui posa la main sur le poignet. Laissant retomber son menton sur sa poitrine, le chevalier demeura.

Alors Jeanne le méprisa un peu de rester aussi obstinément l'esclave d'un maître qu'elle haïssait et jugeait blâmable. Derrière eux la garde du roi se forma et succéda à celle du duc. Cette fois, ce n'étaient plus, comme le soir du jeu d'Adam des hommes et des femmes du peuple qui se mettaient entre Robert Cottereau et Jeanne Fouquet, mais deux armées, deux pays, deux souverains.

Elle pressa davantage contre elle le bras du Roi. Dans

son abandon, il lui devenait plus cher, et elle l'aimait mieux aussi de ce qu'elle venait de mettre sa propre vie en péril pour protéger et sauver celle de son seigneur.

***

Après son oncle, Jeanne Fouquet eut la douleur de perdre son père vénéré, qui trépassa l'hiver suivant, emporté par une fièvre maligne, puis sa tante, dame Hesselin, qui fut tout heureuse d'aller rejoindre son bien-aimé mari dans le sein de Dieu.

Elle resta seule au monde et résolut alors, malgré les objurgations, prières et promesses du roi son parrain, de se retirer en notre bonne ville de Beauvais. Elle n'accepta rien non plus, car elle était pourvue d'orgueil, et le roi n'insista pas, car il n'était pas donnant, du moins envers ses amis, gardant avec soin ses écus pour ceux qu'il voulait rendre tels.

Vaillamment elle reprit le négoce de son père et le mena avec maîtrise et beaucoup de sens. Toutefois elle résolut d'enlever l'enseigne qui représentait la face épanouie du bon saint Bonaventure. Puis elle fit venir un peintre habile en son art, qui se mit à représenter avec une grande ingéniosité, sur un beau panneau fait exprès à cette intention, les différentes scènes de la rivière gelée et des animaux sauvages, inscrivant dessous en belles lettres : *Au miracle des Loups.*

En baptisant ainsi sa boutique, Jeanne voulait d'abord honorer la bonne Dame qui l'avait secourue et placer son négoce sous sa protection tendre et vigilante. Ensuite, elle montrait par le moyen de l'image la vertu magique des draps de Beauvais, de Rouen ou de Caen dont elle y paraissait vêtue et dont l'excellence ne s'était pas démentie en cette traverse, tandis que les hommes de Bourgogne, qui portaient des habits faits de drap d'Angleterre, y étaient figurés en lambeaux. Et à présent, ainsi que chacun peut s'en rendre compte, cela ébahit les passants, les allèche et les incite à pénétrer dans la boutique pour y faire leurs achats.

Jeanne a aussi un privilège royal qui lui donne le droit de vendre la soie, les laines de Florence fabriquées par le procédé *Kalimaca,* ainsi que les toiles ramagées et ornées de figures

que messire Grain vient de créer à Caen. De plus, le bruit du miracle a couru les routes de France, porté sur les ailes des chansons que les ménestrels chantent sur les places et aux veillées. Qu'aviez-vous donc dans les oreilles, clerc ribaud, pour n'en avoir encore rien ouï? Beauvais entretient avec soin cette histoire véridique, mais dont la légende s'est emparée et qu'elle a ornée de jolies inventions. Ce qui fait que les chalands ne cessent d'augmenter et que la maîtresse du *Miracle des Loups* est sans trêve à l'ouvrage, commandant, achetant et vendant.

Elle a conservé les comptoirs qu'avait son père aux pays d'Égypte, de Chypre et d'Anatolie, où elle expédie les belles étoffes des maîtres de fabrique, avec celles de Bruges, Tournay, Liége et Bruxelles. Les gros marchands la tiennent en singulière estime et, dans les assemblées de leur corporation jurée, ils s'accordent à louer son industrie, sa prudence et son haut degré de sagesse. Sous ses ordres, de nombreux commis accomplissent avec soin leur besogne. Dame Puche, qu'elle a emmenée, lui fait office d'intendante, tient sa maison, et moi je lui compose des romans et je chante le soir en m'accompagnant du rebec pour la divertir.

Souvent il lui arrive, au beau milieu d'un propos de marchandise ou pendant le travail monotone de l'inventaire, qui l'oblige à déplacer et compter les lourdes pièces de tissus, ou encore durant les repas et surtout quand je lui dis mes chants d'amour, de penser à son banneret. Mais ses yeux restent secs. Il y a maintenant trois années qu'elle ne l'a vu, elle commence à n'être plus jeune, ni lui, et plus le temps passe, plus il se transforme à ses yeux. Je le sais, car je suis le seul, depuis qu'elle m'a recueilli, à recevoir ses confidences. A force de le faire vivre en sa pensée, elle l'a rendu plus pensif. La figure joyeuse du damoiseau à la plume verte s'est peu à peu évanouie pour faire place au visage plus grave, mais non moins beau, d'un chevalier valeureux, blessé d'amour, fidèle et triste comme sa mie.

Elle l'en chérit davantage, d'une âme moins tendre, mais plus haute...

H. DUPUY-MAZUEL

(A suivre.)

ERNEST PSICHARI

Quand on allait voir Monsieur et Madame Jean Psichari, rue Chaptal, il y a une vingtaine d'années, les chambres des « garçons » étaient dans une petite annexe de la maison, au premier étage, à gauche sur la cour, au bout d'une longue allée étroite : d'un côté logeait Michel, de l'autre Ernest. Dans une assez grande pièce, encombrée de livres en désordre, de dessins, d'ébauches d'aquarelles, entre son violon, des poèmes inachevés et beaucoup de journaux, l'aîné des petits-fils de Renan faisait ses devoirs, à moins que ce ne fussent des vers, de la musique ou de la peinture. Svelte, des yeux bleu gris très doux, la physionomie mobile et rêveuse dans une longue figure un peu molle, les cheveux châtain clair portés assez longs, le geste vif, il donnait, tout d'abord, l'impression d'un garçon franc, fort à son aise, d'allure « artiste ». Il était alors dans toute l'exubérance de ses dix-huit ans et rarement jeunesse s'était épanouie en une plus magnifique floraison de talents, d'idées généreuses, et de vastes projets. De ses aïeux variés il tenait des tempéraments divers, qui, loin de se contrarier, s'équilibraient; l'ardeur expansive de l'Oriental, la gravité mélancolique du Breton, le sérieux et l'énergie du Flamand. Dans ce jeune Français rieur et enjoué revivaient une foule d'hommes, différents de sang, de mœurs, de religions, venus de Constantinople, de Paros, de

1. Un monument à la mémoire d'Ernest Psichari sera inauguré le 9 novembre à Rossignol (Luxembourg belge), où il a été tué en 1914.

Tréguier, de Dordrecht. Un autre aurait été écrasé sous de telles et de si complexes hérédités. Ernest Psichari les portait joyeusement, les assimilait, les réconciliait. Les bonnes fées avaient encore, à sa naissance, complété le legs des ancêtres par d'autres présents : à pleines mains elles lui avaient donné de la grâce, de la gaieté, de la fantaisie, de l'enthousiasme, de l'éloquence, de la sensibilité. Aussi à quoi n'excellait pas ce jeune garçon, qui, à quinze ans, avec une facilité et une précocité rares, lisait le grec, les poètes de tous les temps, jouait du violon, faisait de la peinture, des sonnets, des conférences? Mais son triomphe, c'était la parole : avec une verve incroyable, un luxe éblouissant d'arguments, de citations, d'images, jamais à court d'idées ni de souffle, il discourait des heures entières de littérature, de philosophie, de science, de socialisme, de la Grèce, de la Bretagne, de tout, et à tous. Dès son enfance, en effet, il avait pris l'habitude de converser sans timidité aucune avec les amis de la famille et d'aborder les plus graves sujets politiques avec Marcellin Berthelot, archéologiques avec Georges Perrot, linguistiques avec M. Louis Havet, littéraires avec Anatole France. Aucun orgueil, d'ailleurs, ni aucune fanfaronnade dans cette spontanéité juvénile et dans cette confiance, mais une bonne grâce familière et franche, naïve et charmante expansion. Ernest Psichari se plaisait aux mots sonores, aux larges développements, aux vastes idéologies et surtout aux paradoxes, qui jaillissaient chez lui étincelants, inépuisables. Émettait-on quelque banale vérité : « Erreur, mon ami! Erreur! » s'écriait-il, et il réfutait aussitôt le truisme le plus évident, imaginait une thèse fantastique et insoutenable, — qu'il soutenait cependant par mille raisons brillantes, sinon toujours très convaincantes, — se grisant de paroles, jouissant du choc des idées et du plaisir de se mystifier avec les autres.

Si Ernest Psichari goûtait la peinture et la musique, il était plus poète encore qu'artiste. Tout jeune il eut le don singulier de magnifier et de transfigurer la réalité : son imagination l'élargissait, l'ennoblissait, la camouflait sous de somptueuses couleurs. Aussi aimait-il à lire, réciter et composer des vers. Ses préférences allaient à Théocrite, Properce, Ovide, Leconte de Lisle, Baudelaire et surtout aux symbo-

listes, dont sont inspirés ses premiers poèmes, et vers qui l'entraînait un besoin profond d'imprécision et de mystère : Verlaine, Mallarmé, Jean Moréas principalement, le Moréas du *Pèlerin passionné* et des *Premières Poésies*. Le goût de l'étrange et de l'hallucinant lui faisait admirer encore les drames de M. Maeterlinck, les contes d'Edgar Poe, la peinture de Goya, se plaire aux sensations « posques » et « goyasques » comme il disait. Assez indifférent à la spéculation pure, il préférait la littérature à la philosophie, dont il égayait les arides problèmes par une fantaisie superbe. D'ailleurs, comme tous les jeunes gens de son milieu, ses préoccupations étaient avant tout orientées vers la politique, une politique idéaliste, de tendances socialistes et humanitaires, plus areligieuse qu'antireligieuse.

L'affaire Dreyfus venait de se terminer. Monsieur et Madame Psichari s'y étaient montrés parmi les dreyfusistes désintéressés de la première heure, qui avaient créé l'affaire sans l'exploiter, à l'inverse de tant d'autres qui l'exploitèrent sans la créer. A leur table se réunissaient dans l'intimité des rédacteurs de l'*Aurore* et des membres des *Droits de l'Homme* : Francis de Pressensé, Ernest Vaughan, le lieutenant-colonel Picquart, Louis Havet. Aux soirées du vendredi, l'assemblée était plus nombreuse : c'étaient des hommes politiques de gauche, comme Joseph Reinach, Clemenceau ; des savants comme Lippmann, Painlevé ; des philosophes comme Frédéric Rauh, Léon Brunschvicg, Georges Dumas ; des écrivains comme Zola, Anatole France, André Chevrillon.

Ce qui frappait alors chez Ernest Psichari, c'était surtout sa gaieté primesautière, gaieté des cœurs purs et des éternels enfants, la « vieille gaieté française », comme il disait-lui-même, en éclatant d'un rire sonore, communicatif, interminable, le plus beau rire qu'on pût entendre. Loin d'altérer cette joie, la vie militaire et chrétienne vint plus tard la développer, la justifier par tous les nouveaux et sérieux mobiles d'enthousiasme qu'elle suscita dans son âme. Pourtant ce joyeux compagnon, si sociable et si causeur, était aussi un grand solitaire, ami de la rêverie et des longs recueillements. Ce n'était pas, en effet, le moins singulier contraste de sa nature com-

plexe que tant d'exubérance s'alliât à tant de vie intérieure, une si abondante verve à une telle puissance de méditation, méditation grave, un peu mélancolique, sans raideur ni trop d'analyses abstraites, méditation de poète plutôt que de philosophe. Par là, le petit-fils de Renan demeurait profondément breton. « Le Celte était capable d'un détachement à l'endroit des choses de ce monde égal à celui d'un sage bouddhiste ! » a dit, à propos de Renan, madame James Darmesteter... « Homme de recueillement et de passion, de droiture et de fantaisie, le Breton se fait un idéal auquel il conforme sans trêve les forces vives de son cœur; et dans une nature robuste, surtout, et tenace, il cultive des sentiments d'une exquise délicatesse morale [1] ». Personne ne fut plus qu'Ernest Psichari homme de recueillement et de passion, de droiture et de fantaisie; personne ne cultiva des sentiments d'une délicatesse morale plus exquise. Le dévouement et la charité fleurissaient d'eux-mêmes dans son âme et, spontanément affectueux et secourable, il faisait le bien sans aucun effort revêche, par une sorte de nécessité de nature. Avec cela une indifférence absolue aux préoccupations matérielles, au bien-être, à l'ambition, de jolies prévenances à l'égard de tous, une intimité profonde d'intelligence et de cœur avec sa famille, surtout avec sa mère, sa grande confidente, dont la tendresse fut le constant réconfort de sa vie et dont le haut esprit sut, plus tard, éviter tout conflit de croyances dans ce plan supérieur d'idéal où les pensées semblent s'épurer et se concilier les antinomies.

L'éducation d'Ernest Psichari avait été ouverte à tous les souffles du dehors. Aucune contrainte ni aucun dogmatisme n'avaient entravé les élans impatients de sa curiosité : mille influences variées s'étaient offertes à lui, auxquelles il s'était tour à tour prêté, tâtant de tout, goûtant à tout et s'y délectant. Ce qu'il savait, il l'avait appris par lui-même, au petit bonheur, en causant avec les siens, ou en lisant à sa guise, le plus souvent en dehors des programmes scolaires, dans le cadre étroit desquels sa fantaisie se sentait mal à l'aise. Certes le contraste était singulier avec la régularité et le calme de son frère. Méticuleux et pondéré, Michel était, en effet,

1. Mary James Darmesteter, *la Vie d'Ernest Renan*, p. 2 et 4.

l'image même de la mesure; il travaillait sagement, tranquillement, préférait aux vastes rêves et aux enthousiasmes désordonnés les réalités précises et prisait surtout les qualités aimables, l'équilibre, la discrétion, les grâces un peu menues. Le *boulevard*, les salles de rédaction des journaux littéraires *bien parisiens*, les comédies d'Alfred Capus séduisaient sa jeune imagination. « C'est bien français! » aimait-il à répéter. De fait, il demeura, plus tard, au *Gil Blas*, à l'*Illustration*, fidèle aux meilleures traditions du journalisme français et ce fut avec une simplicité et une élégance d'héroïsme bien françaises encore qu'il se fit tuer, en avril 1917, devant Auberive, au cours de l'offensive de Champagne.

Quant aux idées d'Ernest, encore confuses et contradictoires, elles se ressentaient du caprice de ses études. Sans doute ne vit-on pas impunément, très jeune, dans une intense surchauffe de l'intelligence et de la sensibilité, au carrefour de toutes les idées de son siècle, abandonné à d'innombrables suggestions. Sans doute aussi, à vingt ans, faudrait-il une volonté singulièrement résistante et tenace pour triompher de l'éparpillement, administrer avec sagesse ses enthousiasmes, choisir ses convictions dans le chaos des hypothèses proposées, construire ses digues. Par son hérédité, son caractère et son éducation, Ernest Psichari était prédisposé à souffrir particulièrement de ce vertige mental et de cette anarchie intérieure, qu'une crise de surmenage intense, puis une grave maladie, enfin une amère déception de cœur, transformèrent bientôt en la plus douloureuse détresse. Pendant plus d'un an, de l'été de 1902 à l'automne de 1903, épuisé par le tourbillon de ses idées, inquiet, nerveux, profondément découragé, plus instable que j mais, il connut d'innombrables tourments d'esprit, exaspérés encore par la souffrance d'un corps affaibli. Un long séjour à Montpellier n'améliora guère son état physique et moral : ni les distractions, ni la littérature compliquée et esthète, auxquelles il s'adonnait tour à tour, ne parvenaient à l'arracher à lui-même et sa personnalité s'effritait de plus en plus. Quand il eut passé sa licence ès lettres, le choix d'une carrière ne fit qu'ajouter à cette indécision une nouvelle perplexité. Aussi bien, le mauvais état de sa santé et sa grande fatigue cérébrale lui inter-

disaient tout effort intellectuel. C'est alors que, pleinement conscient du naufrage où il allait sombrer, il décida, par un effort de volonté clairvoyante, de s'évader à tout prix, hors de l'abîme. La « classe » dont faisait partie Ernest Psichari ne devait être appelée sous les drapeaux que l'année suivante et il était peu vraisemblable que le jeune conscrit, de santé encore fragile, fût incorporé. Avec un complet mépris des fatigues qui pouvaient l'attendre, avide, avant tout, de règle et de discipline, il résolut de devancer l'appel et s'engagea, dans l'automne de 1903, au 51e régiment d'infanterie, à Beauvais. Plus tard, avec le recul des années, certains de ses biographes, pour illustrer leurs propres théories, soutinrent qu'il fut alors poussé vers la carrière des armes par horreur de son éducation athée, des idées de Renan, des maîtres de la Sorbonne, et du dreyfusisme, et de la politique des gauches, — que sais-je encore? — comme si des considérations purement intellectuelles déterminaient avec une telle rigueur notre conduite! Le futur théoricien du *militarisme intégral* alla d'abord à la caserne pour affermir sa propre santé physique et morale, et ce n'est certes pas rabaisser sa vocation que de la montrer dictée par les exigences mêmes de son équilibre intérieur.

Tout de suite, il se sentit admirablement adapté à son nouveau milieu et à son nouveau métier, soldat discipliné, exact, consciencieux, scrupuleux de tous les détails du service, jamais rebuté par les rudesses de la chambrée ou la rigueur des exercices. Au bout de quelques mois il se sentit si apaisé par cette existence saine et ordonnée qu'il signa un rengagement de cinq ans et demanda à passer dans l'artillerie coloniale, ce corps plus fermé de soldats de métier lui paraissant de traditions plus strictement militaires que l'armée métropolitaine. Après une année passée à Lorient, il obtint, devenu maréchal des logis, la faveur d'accompagner le commandant Lenfant dans sa mission d'exploration du Haut-Logone, c'est-à-dire de la région de l'Afrique Centrale comprise entre le Chari, tributaire du lac Tchad, et la Sangha, affluent du Congo. Partie de Brazzaville, le 18 septembre 1906, la mission, remontant le Congo, puis la Sangha jusqu'à Carnot, traverse le pays des Bayas cannibales, atteint au commencement de 1907 Yadé

et bientôt après Laï, terme septentrional de l'expédition; après un séjour d'un mois à Laï, le commandant Lenfant, allant explorer lui-même d'autres régions, confie à Psichari le soin de reconnaître et d'étudier le cours de la Penndé, affluent du Logone, puis, à l'est de la Sangha, les pays Yanghéré et le cours de la M'Baéré.

Revenu en France au début de 1908, Psichari raconte bientôt sa surprise et son long émerveillement au premier contact de l'Afrique dans un livre pittoresque, frémissant de mille sensations, *Terres de soleil et de sommeil*, où se fait sentir l'influence de Loti et de Barrès. D'abord, devant un monde si nouveau, c'est un chaos inouï d'impressions contradictoires, violentes ou délicates, langoureuses ou exaltantes, qui se heurtent, s'enchevêtrent, débordent, rebelles à l'analyse. Puis, tandis que l'artiste s'essaie à fixer en de rapides croquis ou en de vastes tableaux les lignes et les couleurs des innombrables paysages traversés, l'observateur de mœurs note les gestes, les idées, les croyances des peuplades, et tâche de deviner l'âme mystérieure du sauvage. Le ton général du livre est celui du dilettantisme : c'est un amateur de sites rares et de caractères inédits qui se promène dans l'Afrique équatoriale et cherche de précieuses images pour divertir sa sensibilité aiguë et assez voluptueuse. Pourtant, derrière ce talent d'observation extérieure, commence déjà à se révéler, de loin en loin, un don de méditation ardente et grave : aux rives de la Penndé ou sur les crêtes des monts Yadé, ce que cherche cet intellectuel de Paris, c'est un remède au désarroi de ses idées et la plus haute utilisation de ses enthousiasmes. Le désert, d'ailleurs, ne lui inspire alors aucun sentiment religieux.

Avant de quitter Carnot, dernier point où les lettres parviennent encore, écrit-il, j'ai reçu une carte d'un ami, chrétien fervent et mystique. Il me disait : *J'espère que de ces solitudes tu nous reviendras croyant en Dieu!* Hélas! non, cette Afrique n'est pas la patrie de Dieu. Églises, doutes, croyances, fantômes lointains de la ville, comment vous aimer, quand on a connu cette clarté, quand on a pénétré dans ces portiques de clarté[1]?

Las pourtant des vieilles rêveries d'autrefois, des incer-

1. *Terres de Soleil et de Sommeil*, p. 62.

titudes et des paradoxes, Psichari a soif d'un principe stable où accrocher sa pensée vagabonde et d'une discipline étroite où enserrer son activité errante. Or sur la brûlante terre d'Afrique il a connu une incomparable ardeur de vivre et l'ivresse des conquérants :

L'Afrique, dit-il, est un des derniers refuges de l'énergie nationale, un des derniers endroits où nos meilleurs sentiments peuvent encore s'affirmer, où les dernières consciences fortes ont l'espoir de trouver un champ à leur activité tendue [1]... Sur cette terre jeune, nous avons pendant deux ans emmagasiné de la jeunesse pour toute une vie; nous avons bu à cette fontaine de Jouvence qui redonne l'énergie aux cœurs amollis et qui tend les êtres à leur plus haut diapason, au-dessus des petitesses de la vie et des humilités quotidiennes [2].

Dès lors Ernest Psichari a fixé sa destinée : il demeurera soldat, et colonial.

Vous m'avez appris à aimer cette terre de héros que vous parcourez sans trêve depuis près de quinze ans, déclare-t-il au commandant Lenfant. Je vous dois d'avoir donné à ma vie sa raison et son but [3].

A Paris Ernest Psichari allait subir une influence aussi forte que celle du commandant Lenfant : celle de Charles Péguy. Ce petit homme maigre, âpre et impérieux exerçait sur les jeunes, et même sur leurs aînés, une autorité singulière, faite d'un besoin inné de commandement, d'un bon sens rude, d'un mépris absolu des puissances temporelles et d'une réputation soigneusement cultivée de pauvreté. De son modeste bureau de la rue de la Sorbonne, il regardait le monde, un monde un peu limité sans doute, et à quelques centaines de professeurs, d'écrivains, de parlementaires il envoyait par ses *Cahiers*, tous les quinze jours, bourru bienfaisant, avec une verve terrible et dans une langue directe sinon rapide, une poignée de vérités rafraîchissantes, d'avertissements, de réprimandes. Il avait gardé de son passage dans les écoles le goût de faire la leçon, de régenter, et bien peu de ses amis ou de ses anciens maîtres n'ont pas eu à essuyer les admonestations rigoureuses de ce strict surveillant géné-

1. *Terres de Soleil et de Sommeil*, p. 226.
2. *Ibidem*, p. 243.
3. *Ibidem*, dédicace, p. IV.

ral de la moralité publique et des bonnes mœurs intellectuelles. Quand, entre le Luxembourg et la rue Saint-Jacques, les frontières de son terroir, on rencontrait cet universitaire paysan avec son feutre mou, son collet, ses allures volontairement plébéiennes et sa gaucherie très étudiée, on éprouvait une salubre impression d'énergie rugueuse et de probité. Descendant d'humbles vignerons de l'Orléanais, Péguy avait écouté la voix de ses ancêtres et personne n'a senti d'un cœur plus fier ni plus tendre la noblesse de la vie rurale, la grave poésie des travaux et des jours. Aussi loin d'être, comme chez tels autres, un thème abstrait à élégants développements académiques, la tradition française résumait, au contraire, pour lui, une foule d'images concrètes, de souvenirs précis, d'émotions héréditaires et usuelles : c'était le souci de l'honnêteté, du labeur persévérant, de la besogne bien faite; le culte de la famille et de la vieille religion indiscutée; le respect encore de la belle langue nationale, des grands écrivains, de l'histoire, de l'armée. Mais ce patrimoine spirituel, Péguy percevait de plus en plus clairement qu'il faudrait un jour, bientôt peut-être, le défendre les armes à la main. De là son énergie — qui allait jusqu'au sarcasme et à l'invective — pour réfuter tous les sophismes, dénoncer toutes les défaillances capables d'amoindrir le sentiment national. De là son effort pour mettre en garde la jeunesse contre tout affaiblissement de l'idée de patrie et lui rendre confiance en notre force militaire.

Dans l'étroite librairie des *Cahiers* le maréchal des logis Psichari venait fortifier ses convictions, alimenter ses enthousiasmes. Il apprenait à mépriser les ennemis de l'ancien idéal religieux ou guerrier, à railler l'esprit dit de progrès, l'évolutionnisme humanitaire, à détester tout pédantisme et toute rhétorique, sauf peut-être la rhétorique même des ennemis de la rhétorique et le pédantisme des anti-pédants. Il apprenait encore à afficher une certaine intransigeance, une sorte de crânerie, qui faisait aussi partie de l'attitude « vieille France », à se montrer, dans ses idées, son style et ses actes, entier et tout d'une pièce. Une crainte louable et parfois naïve du dilettantisme poussait, en effet, ce groupe de jeunes gens à ne pas s'arrêter à mi-chemin et à s'affirmer comme des esprits absolus. La grande affaire pour eux, ce n'était pas de peser

prudemment le pour et le contre et de trouver, au fond de leur creuset, après vingt dosages minutieux, l'incolore et insipide vérité des savants. C'était, au contraire, d'aller jusqu'au bout de leur pensée et de la proclamer carrément, brutalement, en bannissant les nuances qui la tempèrent, les doutes qui l'énervent, les subtilités qui la dispersent. Réaction nécessaire, a-t-on dit, contre le scepticisme de Renan; comme si cette philosophie audacieuse et mesurée, qui sait exactement où elle veut aller, — et où s'arrêter, — ne comportait pas, avec ses réticences et ses limites voulues, plus de courage intellectuel que bien des intempérances d'affirmation et des outrances verbales.

Pour comprendre l'évolution de Charles Péguy, d'Ernest Psichari et de leurs amis, il faut penser à tous les lieux communs, parfois d'une niaiserie accablante, débités à cette époque dans certains milieux politiques et universitaires. Vraiment, quand nous songeons aux déclamations d'alors sur la Justice, la Vérité, la Science, la Solidarité ou l'Évolution, à tant de déraisonnables appels à la Raison et à tant de si peu lumineux discours sur le progrès des Lumières, nous comprenons la nausée de ces quelques Français et nous leur savons gré d'avoir su nous rappeler, au bon moment, que le temps n'était plus d'aller, le sourire aux lèvres, rêver à de généreuses utopies dans les Universités Populaires et organiser la paix universelle dans de fraternels meetings internationaux. On pourrait se demander toutefois si l'horreur de ces incontestables patriotes pour les lieux communs « avancés » n'a pas fini par tourner elle-même au plus vain des lieux communs et si la littérature traditionaliste de 1910 fut beaucoup plus féconde que la littérature humanitaire de 1900.

La grande supériorité d'Ernest Psichari, dans ce groupe de patriotes, fut de vivre ses théories avant de les proclamer, d'agir au lieu de disserter sur l'action et d'aller, au désert, risquer sa vie pour la France, quand d'autres glorifiaient le sacrifice dans leur cabinet. Après avoir suivi les cours de l'École d'application de Versailles et avoir été nommé sous-lieutenant au 2e d'artillerie coloniale, il abrégea son séjour au dépôt du régiment, à Cherbourg, et obtint de repartir pour l'Afrique. Chargé, sous les ordres du colonel Patey, d'organiser et de

pacifier la région de l'Adrar, récemment conquise par le colonel Gouraud, Ernest Psichari, chef d'un détachement de méharistes, passa trois ans à « nomadiser », réprimer les pillards, assurer l'ordre, recruter des partisans et percevoir des impôts, le plus souvent sous forme de chameaux. Arrivé à Saint-Louis en décembre 1909, il remonte le Sénégal, traverse le Tagant, séjourne à Moudjéria de juin 1910 à février 1911; avance au nord dans l'Adrar, pousse jusqu'à Chingueti, la ville religieuse, et jusqu'à Ouadan, la ville militaire. Alors, rebroussant chemin, le détachement de méharistes traverse à nouveau le Tagant; mais bientôt, le 16 janvier 1912, le poste de Tichitt ayant été occupé par nos troupes et le sultan fait prisonnier, Psichari poursuit et capture une bande de rebelles, opération habile bientôt récompensée par une élogieuse citation à l'ordre de l'armée de l'Afrique Occidentale. Envoyé ensuite, au nord-ouest, dans le Tiris et l'Adrar Souttouf, il séjourne deux mois à Zoug, exécute dans des conditions particulièrement rigoureuses une reconnaissance en plein désert, à Tagnedest, pour protéger un convoi de vivres, puis reprend les pâturages jusqu'à son départ pour la France, en novembre 1912.

Le sous-lieutenant rapportait de son long exil le manuscrit d'un roman, *l'Appel des Armes*, commencé jadis à Cherbourg, ainsi qu'un carnet d'impressions de route et de réflexions personnelles, qui fut publié après sa mort, en 1920, sous le titre *les Voix qui crient dans le désert*[1]. On connaît le sujet de l'*Appel des Armes*, tout ensemble roman d'idées et confession : un jeune homme, Maurice Vincent, fils d'un instituteur anticlérical et antimilitariste, subit l'influence d'un officier de haut caractère et fier de son métier, le capitaine Timothée Nangès, s'engage dans son régiment colonial, va faire avec lui campagne en Mauritanie et en revient bientôt avec une blessure qui le rend infirme pour la vie. Sous les traits du canonnier Vincent, Ernest Psichari décrit la naissance et le développement de sa propre vocation militaire et, sous ceux du capitaine Nangès, il célèbre la beauté de la guerre.

1. L'*Appel des Armes* a paru dans l'*Opinion* en 1913, les *Voix qui crient dans le désert* ont paru dans le *Correspondant* du 2 novembre 1919 au 25 janvier 1920.

Son livre, animé d'une éloquence enflammée, donnait, en cette année 1913, c'est-à-dire en pleine veillée des armes, une forme à bien des rêves et à bien des espoirs, en exprimant avec une énergique clarté le vieil idéal traditionnel français auquel beaucoup étaient encore sensibles, mais que peu osaient affirmer. Mais c'était mieux qu'un livre d'actualité. Par tout ce qu'il y palpite de jeune ardeur, de tendresse et de mélancolie, l'*Appel des Armes* est une de ces œuvres sincères et nobles qu'on aime pour elles-mêmes; car on les sent inspirées par les plus généreux élans.

L'idée qui domine le r man, c'est, selon le mot de l'auteur lui-même, le *militarisme intégral*. « Les canons, dit-il, sont les réalités les plus réelles qui soient, les seules réalités du monde moderne. » Déjà, dans *Terres de Soleil et de Sommeil*, il avait signalé qu'un Français fait la guerre pour le plaisir de la faire. « Dans ma patrie, on aime la guerre et secrètement on la désire. Nous avons toujours fait la guerre. Non pour conquérir une province, non pour exterminer une nation, non pour régler un conflit d'intérêts... En vérité, nous faisons la guerre pour faire la guerre, sans nulle autre idée[1]. » Dans l'*Appel des Armes* la même pensée est développée par un officier au cours d'une discussion sur le rôle du soldat dans la nation :

J'estime nécessaire qu'il y ait dans le monde un certain nombre d'hommes qui s'appellent soldats et qui mettent leur idéal dans le fait de se battre, qui aient le goût de la bataille, non de la victoire, mais de la lutte, comme les chasseurs ont le goût de la chasse, non du gibier!... Notre rôle à nous, ou alors nous perdons notre raison et nous n'avons plus de sens, c'est de maintenir un idéal militaire, non pas, notez-le bien, nationalement militaire, mais, si je puis dire, militairement militaire...[2]

Aussi est-ce avec une verve indignée qu'Ernest Psichari s'élève contre les théories pacifistes de l'époque :

Il faut rappeler que l'on était au temps du plus grand triomphe des pacifistes. On réprouvait tout emploi de la violence, toute action de la force. Il fallait... rabaisser l'armée tout entière, et surtout quand elle fait œuvre d'armée, aux colonies. Il fallait détester les fusils, et surtout quand ils servent à tirer. C'était là en quelque sorte le thème de l'époque, le motif principal, et comme une de ses néces-

1. *Terres de Soleil et de Sommeil*, p. 233.
2. *L'Appel des Armes*, p. 200.

sités sociales. Il y avait des variantes. Les uns maudissaient les soldats et leur drapeau. Les autres rêvaient d'une sorte d'armée qui fût comme un prolongement de l'école laïque, obligatoire et primaire, une œuvre post-scolaire, selon le mot en faveur; enfin, par une contradiction singulière, dans le peuple comme dans la bourgeoisie, on s'accordait à trouver désuètes, indignes de notre temps, les vieilles vertus conquérantes de la race et à désirer un repos qui était celui des consciences honnêtes et apeurées [1].

L'armée, d'après Psichari, ne continuera à être puissante qu'en répudiant toute alliance avec l'esprit moderne. Par essence, c'est une force du passé, force de tradition et force de résistance, qui, comme l'Église, ne peut durer que si elle reste réfractaire au progrès, hors du siècle.

La nation, affirme l'un des interlocuteurs du capitaine Nangès, ne nous ressemble pas : elle roule dans le progrès. Nous, notre rôle c'est de conserver un certain fonds moral, tel que nous l'avons reçu [2].

Fière théorie que les événements allaient pourtant bientôt démentir. La guerre de 1914, en effet, n'a-t-elle pas démontré que, dans les immenses luttes actuelles où est engagé l'ensemble des forces d'une nation, le succès n'est assuré que par le contact permanent du pays avec son armée, la collaboration de toutes les connaissances et de toutes les techniques, même extra-militaires, l'utilisation aussi de tous les élans et de toutes les espérances? N'a-t-elle pas prouvé encore que la foi en tels principes humanitaires de liberté, de justice, de civilisation, loin d'ébranler l'héroïsme militaire, a pu, au contraire, devenir souvent un puissant mobile de lutte et de sacrifice?

Ernest Psichari avait longuement médité *Servitude et Grandeur militaires*, qui, en Mauritanie, avait sa place dans sa cantine. Comme Alfred de Vigny, il avait mesuré la longue souffrance et toute la puissance de renoncement inhérentes à la vie du soldat et il partageait avec le grand solitaire la pitié la plus virile, le goût du recueillement, l'impeccable sincérité des sentiments, un certain idéal grave et sobre de beauté morale, la volonté de maintenir l'âme à un état très élevé de tension. Pourtant quelle différence de destinée entre le hautain et mélancolique capitaine aux gardes, prome-

1. *L'Appel des Armes*, p. 16.
2. *Ibidem.*, p. 38.

nant devant le donjon de Vincennes son amertume de gentilhomme, sa déception d'officier inemployé, et le jeune et ardent lieutenant d'artillerie coloniale, étanchant aux oasis africaines sa soif d'action et d'imprévu! Tandis qu'Alfred de Vigny déplore la misère de la vie de garnison et s'indigne de tant de servitudes, d'humiliations, d'inutiles cruautés, Ernest Psichari est tout enthousiasme : il admire jusqu'aux mesquineries ou aux ridicules du métier.

Servitude et Grandeur, a dit M. Paul Bourget, décèle les froissements dont a souffert l'auteur d'*Eloa* sous l'uniforme. Du régiment, il a haï les rudesses. Il n'en a aimé que le stoïcisme. Nangès, lui, en aime tout. C'est un héros, et c'est un troupier. Les duretés, les âpretés de la caserne, il les accepte; il s'y complaît, parce qu'elles font partie intégrante de la condition militaire, et de cette condition il veut posséder la plénitude [1].

La guerre elle-même prendra, comme la caserne, un aspect bien différent selon qu'elle nous apparaîtra dans l'*Appel des Armes* et dans *Servitude et Grandeur militaires*.

La guerre est divine, s'écrie le capitaine Nangès. Et il s'apercevait que, vraiment, de toutes les choses divines qui nous restent, celle-là est la plus divine, la plus marquée du sceau divin. Et elle est la plus inaccessible dans son essence, et aussi elle est la plus voisine des puissances cachées qui nous mènent [2].

Vigny écrivait, au contraire :

Il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit *divine*; il n'est point vrai que la *terre soit avide de sang*. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées [3]... On ne peut trop hâter l'époque où les armées seront identifiées avec la nation, si elle doit acheminer au temps où les armées ne seront plus et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales, événement qui depuis longtemps devrait être accompli [4]... L'existence du soldat est (après la peine de mort) la trace la plus douloureuse de barbarie qui subsiste parmi les hommes [5].

L'auteur de *Servitude et Grandeur militaires* n'était pas davantage dupe du prestige des conquérants : fasciné par la

1. Paul Bourget, *Ernest Psichari* (*Écho de Paris*, 19 novembre 1914).
2. *L'Appel des Armes*, p. 314.
3. *Servitude et Grandeur militaires*, p. 109.
4. *Ibidem*, p. 6.
5. *Ibidem*, p. 27.

légende, le capitaine Nangès peut s'exalter, à Cherbourg, devant la statue de Napoléon, mais le capitaine Renaud, un siècle plus tôt, face à face avec l'homme lui-même, n'y trouvait qu'orgueil, cruauté, vain besoin de parade.

Si l'*Appel des Armes* rend un tout autre son que *Servitude et Grandeur militaires*, la date où parut chacun des deux ouvrages — 1835, 1913 — explique leur différence. L'un, écrit quelques années après une longue et violente débauche guerrière, par le descendant d'une vieille dynastie de soldats, nourri, dès le berceau, de récits belliqueux et de tout récents souvenirs de combats, respire la lassitude de la guerre; l'autre, composé, à la veille du plus formidable conflit, par un jeune intellectuel, en exprime le désir impatient. Entre les deux générations, c'est tout l'abîme qui sépare l'appétit de la satiété et l'illusion du désenchantement. L'enthousiasme d'Ernest Psichari provient de ce qu'il ignore la guerre et l'attend, l'amertume d'Alfred de Vigny provient de ce qu'il la connaît trop — sinon personnellement du moins par ses proches — et en est dégrisé. Mais, à travers les deux œuvres, éclate une opposition plus profonde encore, l'opposition de deux tempéraments, celui du stoïcien et celui du religieux. Alors que le premier, tendu et concentré, accepte le joug de l'univers, avec une douloureuse résignation, où se crispe une volonté orgueilleuse, le second s'abandonne joyeusement à la loi et atteint dans l'ivresse d'une émotion ce que l'autre recherche âprement dans un effort pénible. Or la capacité d'émotion spirituelle de Psichari était abondante et le mysticisme pouvait fleurir sur ce riche terrain. Aussi, outre *Servitude et Grandeur militaires*, le lieutenant avait-il emporté au désert les *Pensées* de Pascal et les *Sermons* de Bossuet. De la méditation de ces deux auteurs et d'une lente, sincère, impitoyable réflexion personnelle sont nées les *Voix qui crient dans le désert*. Sur ce carnet de route, rédigé en Maûritanie de 1910 à 1912, le voyageur a noté au jour le jour les étapes de son exploration à travers le désert d'Afrique, comme les étapes de cette autre exploration à travers les solitudes de son cœur; car, tandis qu'il organisait dans l'Adrar la conquête française, il se conquérait aussi lui-même : et quelle domination n'exerça-t-il pas sur les éléments rebelles de son imagination et les régions enfin pacifiées de son âme!

Dès qu'il arrive en Afrique, le petit-fils de Renan tient à affirmer son horreur de tout dilettantisme :

Nous ne sommes pas de ceux qui veulent tout concilier, tout aimer. Que les délicats s'en aillent donc! Que ceux qu'effraient les sentiments un peu rudes, que ceux que froisse une trop grande simplicité du cœur, quittent à tout jamais la terre de la force et de la vertu! Que tous ceux qui hésitent, tous ceux qui trembleraient devant une vérité trop forte, ne viennent pas prendre la rude nourriture de l'Afrique! Il faut ici un regard ferme sur la vie, un regard pur allant droit devant soi, un regard jeune, de toute franchise, de toute clarté [1].

Bientôt, devant les fortes croyances des Musulmans, Psichari sent que son pays, sous peine d'une déchéance irrémédiable, doit affirmer, lui aussi, une grande foi religieuse; mais de fréquentes conversations avec les Musulmans lui permettent de mesurer néanmoins toute la supériorité de la conception chrétienne de Dieu et de la souffrance sur la conception islamique :

Les Musulmans adorent Dieu, mais ne lui demandent rien. Or, d'où vient le bonheur des chrétiens? De demander, de demander beaucoup, et de recevoir davantage encore; de demander tout et de recevoir plus encore que tout. Mais comment seraient-ils comblés, eux qui ne demandent rien et qui pensent que le Ciel est fermé à leurs prières [2]?... *L'encre des savants est plus agréable à Dieu que le sang des martyrs.* Malheureuse race qui n'a pas compris ce que valait la goutte de sang d'un martyr, et combien elle pesait plus que tous les livres du monde, et que l'encre s'effacera, mais que la goutte de sang ne s'effacera pas! Malheureuse race qui n'a pas reconnu le prix du Sacrifice, celui d'un frère pour ses frères, celui d'un homme pour les hommes, celui d'un Dieu pour les hommes! Voilà ce qu'il en coûte de n'avoir point un Dieu qui ait connu la souffrance et qui soit mort sur une croix de bois [3].

Déjà Psichari a bien dépassé le point de vue de l'héroïsme purement militaire. Il lui faut désormais d'autres richesses spirituelles. « Celui qui est assoiffé d'héroïsme devient vite assoiffé de divin, » note-t-il avant de partir pour l'expédition de Tichitt. Quelques jours plus tard, un peu après Noël 1911, il tombe à genoux. Dès lors, à chaque nouvelle étape, il a une conscience plus claire de son immense besoin d'aimer et

1. *Les voix qui crient dans le désert*, p. 10.
2. *Ibidem*, p. 105.
3. *Ibidem*, p. 213.

de croire, et les épreuves de la route lui permettent de développer les plus belles vertus religieuses. Dans des pages admirables, il se félicite d'avoir connu au désert le silence et la pauvreté, conditions nécessaires de toute vraie vie chrétienne :

Rien ne nous avance dans la vie spirituelle comme de vivre d'une poignée de riz par jour et d'un peu d'eau salée... Rien ne prépare une âme à recevoir son Dieu que de la vider de tout plaisir sensible. Tout naturellement, la pensée de l'éternel naît d'un cœur d'où tout l'éphémère de la vie a été chassé, qui n'a plus de désir que de la croix de son Dieu.... *Esurientes implevit bonis.* C'est la devise du Sahara. Il n'est pas douteux que les Maures eux-mêmes ne soient aidés, dans leur désir de Dieu, par leur extrême dénuement, et l'ascétisme est encore aujourd'hui une des plus belles fleurs spirituelles du désert. Dieu nous donne la pauvreté. A nous de savoir la prendre, et que nos heures de jeûne ne nous soient point à perte [1].

Au cours de la reconnaissance sur Tagnedest, les privations se font plus rudes encore : la chaleur, au début d'août, est accablante, la région du Tiris infestée d'ennemis, la colonne privée de toute nouvelle : pendant trois semaines, les méharistes recherchent la piste d'un convoi de vivres et sont bientôt menacés de mourir de faim.

Arrivé en ce point, que pouvais-je faire, sinon bénir de toutes les forces de mon être, Celui qui avait daigné m'envoyer de tels avertissements? Non seulement je le bénissais, mais je bénissais aussi ma misère, puisque c'est au milieu d'elle que j'avais découvert les trésors infinis que recèlent les Évangiles... Mon Dieu, me voici donc : je suis nu, je suis sur un fumier horrible et déjà comme Lazare avant que Vous ne le touchiez, j'exhale une odeur fétide. O Dieu de miséricorde, voici pourtant mon âme, que je Vous donne, afin que je n'aie plus rien, pas même elle [2].

A son départ de l'Adrar, Psichari avait l'âme d'un chrétien, mais il ne possédait pas encore la foi.

Je n'ai pas la foi, écrivait-il. Je suis, si je puis dire, un catholique sans la foi... Nullement semblable à l'aveugle qui ne veut pas sa guérison, j'appelle à grands cris le Dieu qui ne veut pas venir [3].

Le 3 décembre 1912, le lieutenant revient en France, l'âme troublée. Joie du retour auprès des siens? Influence nouvelle

1. *Les voix qui crient dans le désert*, p. 243 à 246.
2. *Ibidem.*, p. 301.
3. Lettre à M. Jacques Maritain, Zoug (Mauritanie), 15 juin 1912.

reprise par son ancien milieu? Distractions de la vie de Paris? Le désir même de la conversion semble abandonner au début le voyageur, heureux de se retrouver au foyer familial, et ne demandant rien au delà. C'est alors que, parmi les affections fidèles qu'il retrouve en France, celle de son « ami chrétien » va lui fournir le soutien nécessaire pour lever les derniers scrupules et donner vers l'Église le coup de barre décisif. Lié à Ernest Psichari par une amitié fraternelle et de précieux souvenirs de jeunesse, M. Jacques Maritain, récemment converti au catholicisme, apportait au service de la foi des qualités rares et diverses : une impitoyable rigueur de démonstration, une agilité infinie à argumenter, la puissance intellectuelle d'un métaphysicien de race. Dans un récent article sur *la Science moderne et la Raison*, il avait marqué sa rupture définitive avec la philosophie universitaire, dressé, contre ce qu'il estimait les prétentions et les erreurs de la science humaine, un réquisitoire éloquent et catégorique, opposé les principes objectifs de la scolastique aux fragiles constructions de l'individualisme contemporain. Au fond de la Mauritanie le lieutenant de méharistes avait lu et longuement médité cette forte étude; la réflexion qu'avait éveillée dans le lointain Adrar la dialectique du philosophe allait s'épanouir à Paris en un grand mouvement de mysticisme et de foi sous l'influence directe de l'ami, un ami vigilant, adroit et affectueusement impérieux.

Le 26 janvier 1913, M. Maritain emmène à la messe son ami, qui prie avec ferveur, et, le 3 février, il le confie à la direction du père Clérissac, des Frères Prêcheurs [1]. Le 4, le petit-fils de Renan se confesse chez M. Maritain, à Versailles, devant la statue de Notre-Dame-de-la-Salette; le 9, il fait sa première communion, puis se rend à Chartres, en pèlerinage d'action de grâces, et il dit, au retour, au Père Clérissac : « Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera. »

Dès lors, illuminé de joie, Ernest Psichari connaît le bonheur le plus complet, le plus uni, que puisse donner une vie intérieure parfaitement riche et harmonieuse. Revenu, après un

1. Les étapes de la conversion d'Ernest Psichari ont été notées fidèlement dans le journal de Madame Jacques Maritain. Cf. Henri Massis, *Vie d'Ernest Psichari* (*Revue hebdomadaire*, 1er janvier 1916).

congé de six mois, au dépôt de son régiment, à Cherbourg, sa piété, sa charité efficace, sa modestie frappent tous ceux qui l'approchent. Il faut lire, dans la biographie très complète et très exacte de Mademoiselle Goichon [1], l'émouvant chapitre qu'elle consacre à sa vie de Cherbourg, vie de travail, de méditation, de prières et d'aumônes, sans aucune préoccupation profane comme aussi sans fausse candeur, car la simplicité absolue du jeune officier lui faisait haïr l'affectation même de la simplicité. Mais il estimait que, parmi tous les devoirs du chrétien, celui de l'apostolat lui était particulièrement réservé de par sa situation sociale et son éducation. Aussi, en se servant des *Voix qui crient dans le désert*, entreprit-il de composer une grande œuvre à la gloire de l'Église catholique : le *Voyage du Centurion*, écrit à Cherbourg en 1913 et 1914 [2], raconte la conversion d'un soldat français opérée dans le silence de l'Afrique. Quittant sa patrie qu'il hait pour n'en avoir connu que les désordres et la misère, Maxence, « humble lieutenant des armées de la République », part pour la Mauritanie, où il va explorer et combattre. Là, il est frappé des grandes vertus des Musulmans; il admire l'intensité de leurs élans religieux et, devant l'ardeur de leur foi, il a honte de son incrédulité. « Nous croyons », se laisse-t-il aller à affirmer aux Maures, malgré lui et comme par anticipation. Mais bientôt, réfléchissant sur sa condition, il se demande pourquoi, ayant choisi la voie de la fidélité, qui est celle du soldat, il s'arrête à l'obéissance humaine et ne se soumet pas aussi à l'autorité de Dieu. La loyauté envers la patrie n'entraîne-t-elle pas la loyauté envers l'Église? Par là, Maxence, véritable centurion antique dans les armées modernes, se trouve ressembler fort « à ces humbles officiers des cohortes romaines qui apparaissent de loin en loin dans l'Évangile, afin que la préférence de Dieu soit manifeste ». Bientôt, le lieutenant tombe à genoux, et doucement d'abord, puis d'une voix de plus en plus forte et pressante, il récite sa première prière. Et Psichari de conclure :

Qu'elle est belle la première prière! Qu'elle est bénie et précieuse au

1. A. M. Goichon, *Ernest Psichari d'après des documents inédits* (Editions de la *Revue des Jeunes*).

2. *Le voyage du centurion* a été publié, après la mort de l'auteur, dans l'*Illustration* (numéro de Noël 1915).

Seigneur! Que les Anges du Ciel l'écoutent avec joie! Allons! pauvre homme, relève-toi! Voici que Jésus n'est pas loin et qu'il va venir et qu'il ne peut tarder! Déjà tu regardes avec tranquillité la terre de la réconciliation et le soir de ta consolation. Reprends ta route. Espère dans la plénitude de ton cœur et dans la force de ton âge nouveau, et le reste te sera donné par surcroît. Mais quoi! Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer? [1]

Le voyage du Centurion est l'une des œuvres les plus pathétiques et les plus sincères de la littérature mystique contemporaine. Depuis longtemps l'angoisse, le colloque intérieur, puis la certitude et la joie d'une âme assoiffée de Dieu et enfin satisfaite, ne s'étaient exprimés par des accents plus spontanés ni plus émouvants. Sans doute pourra-t-on penser que l'assimilation est un peu arbitraire entre la discipline militaire et la discipline catholique et que la loyauté envers la patrie n'a pas pour conséquence nécessaire la loyauté envers l'Église romaine. Le catholicisme, dira-t-on encore, s'il est un trait essentiel de la figure de la France, ne constitue pas la France entière et, lorsqu'elle apparaît aux peuples avec toutes ses traditions diverses et son multiple idéal, elle incarne bien des formes variées de noblesse, de dignité humaine, de civilisation, dont certaines, pour être fort élevées, n'en sont pas moins dépourvues de tout caractère religieux. De même qu'il ne faut pas trop confondre la soumission au gradé avec l'obéissance à Dieu ni le courage militaire avec l'abnégation chrétienne, ce serait bien méconnaître la France d'aujourd'hui — et peut-être celle d'autrefois — que de la trop identifier avec son Église. Mais l'œuvre de Psichari n'est pas une philosophie de l'histoire : elle est une prière passionnée, une longue et magnifique oraison, dans laquelle la littérature ne sert que d'instrument à l'apostolat, sans cesser d'ailleurs d'être presque toujours de la très bonne littérature. Le récit, en effet, est aisé et animé, la description rapide, précise, évocatrice. Les paysages, d'un pittoresque bien ordonné, baignent dans la lumière :

Voici à peu près ce qu'un étranger aurait pu voir du camp des méharistes : un désordre de petits abris en paille, de tentes basses, bariolées et rapiécées, où semble grouiller une vie confuse;

1. *Le voyage du Centurion* (texte de l'*Illustration*), p. 14.

la tente du chef ni plus haute, ni plus luxueuse que celle des soldats; ici, une femme bleue allaitant un bébé nu, là, des petits enfants jouant sur des nattes en paille de palmier; des hommes de toutes races venus des quatre coins de l'Afrique; le grouillement d'une banlieue; tout l'espace habité, resserré sur le faîte d'une petite colline surplombant à peine l'immense mer des dunes comme une barque basse sur le clapotis de l'eau illuminée... Un seul personnage compte, et c'est le ciel. Immense, fait d'une belle matière d'azur profond, occupant toute la place, il apparaît comme la plus certaine des choses créées. Parfois, un flocon effilé le traverse de part en part, sur le plus grand diamètre, mais bien en vain, car nulle pluie ne surviendra de toute l'année. La terre, elle, visiblement, ne sert que de support à ce ciel, et, par ce rôle d'esclave qu'elle assume, elle conduit aussi à la dilatation du cœur, et à la contemplation silencieuse [1].

Catholique, l'auteur du *Centurion* est resté soldat et poète, esthète même parfois; mais la religion a ordonné, clarifié ses idées disparates et un peu confuses; une volonté réfléchie tient en bride la sensibilité de l'artiste comme l'ardeur du dialecticien, et elle les tient ferme; l'amour du Christ enfin, la charité et l'apostolat ont donné à ses enthousiasmes bouillonnants et à son activité fiévreuse direction et unité.

Dans sa foi Psichari resta aussi un intellectuel; jamais il ne tomba dans ces effusions sentimentales sous lesquelles tant de croyants attendris cachent leur impuissance à penser, ni dans ce vague *intuitivisme*, par où tant de néo-chrétiens s'efforcent puérilement de détruire la science humaine, en déformant avec effort la pensée de M. Bergson. « Quoi que nous fassions, a déclaré un jour fièrement le petit-fils de Renan, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux. Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise [2]. » Ne pense-t-on pas entendre là comme un lointain écho de l'*Avenir de la Science* ou des *Feuilles détachées?*

La conversion d'Ernest Psichari fut considérée par beaucoup comme une revanche et plusieurs écrivains trouvèrent dans ce revirement un thème à développements fort éloquents. Psichari renouant la tradition religieuse interrompue par son

1. *Le voyage du Centurion* (texte de l'*Illustration*), p. 12.
2. Lettre à M. Henri Massis, citée dans les *Jeunes gens d'aujourd'hui.*

grand-père — et tout le drame de pensée qui en résulte — quel puissant excitant pour l'imagination d'un Barrès! Et quel triomphe aussi pour M. Bourget, M. Maritain, M. Massis d'opposer les « chemins sans issue », la « nuisance humaine », l' « atroce destinée » du vieux philosophe à la « foi des communs aïeux », à la « charité », au « fier redressement » du jeune catéchumène! Mais Psichari, l'homme le plus étranger qui fût à toute vanité, savait combien il est rare de ne pas être admiré contre quelqu'un.

Tandis que les catholiques menaient grand tumulte autour de leur nouvelle recrue, des érudits, dégagés, au contraire, de tout dogme, comme M. Loisy, pesant les motifs de l'abjuration de Renan et ceux de la conversion de Psichari, refusaient de mettre en balance les solides et démonstratifs arguments d'exégèse, d'histoire, de philologie accumulés par l'un avec les pauvres mobiles de sentiment et la foi toute nue apportée par l'autre.

> Un malaise intérieur, le besoin vivement senti d'une règle et d'une assistance morale, d'une communion spirituelle, pousse Psichari vers l'Église, et son imagination surexcitée trouve encore dans le mysticisme catholique l'aliment qui lui convient. Sa conversion finale résulte d'une série d'impressions convergentes, non d'observations attentives ni d'expériences proprement dites... Ernest Psichari et ses pareils ont expérimenté le siècle en impressionnistes et par le sentiment, y souffrant moralement, ils se sont tournés vers l'Église, où ils se trouvent mieux, sans l'avoir expérimentée autrement que par cette satisfaction intime[1].

Certainement l'expérience de Renan et celle de Psichari sont loin d'être aussi concluantes, les raisons pour lesquelles l'un a quitté la religion étant autrement réfléchies, « objectives », que celles pour lesquelles l'autre y est revenu. Aussi est-ce pour M. Loisy un jeu facile d'écraser le jeune lieutenant sous la masse de pensée et de science de son aïeul. Il est possible que, du fond de l'Adrar, l'officier de méharistes ait négligé d'étudier les méthodes de la philologie hébraïque ou les sources de l'apologétique, qu'il n'ait pas songé à se convertir « selon la formule », qu'il ait accepté « tout le bagage

1. Alfred Loisy, *Mors et Vita*, Entretiens des Non-Combattants durant la guerre (novembre 1916).

de la tradition catholique sans l'inventorier », qu'il n'ait pas « éprouvé ce qui différencie l'Église romaine des autres communautés chrétiennes », ni « examiné les rouages de sa constitution », ni « approfondi l'histoire de son développement ». Mais, pas plus qu'une philosophie de l'histoire, le *Voyage du Centurion* n'est un livre de critique ou d'exégèse. C'est, comme l'a fort bien dit M. Maritain, « un long combat de trois ans où Dieu lutte comme un homme avec un homme »[1]; le Christ de Psichari incarne son propre idéal humain : c'est l'épanouissement de toutes les puissances d'amour et de sainteté du cœur le plus généreux.

En réalité, l'auteur de la *Vie de Jésus* n'exerça jamais aucune influence ni sur les idées ni sur le style de l'auteur du *Centurion*. Le petit Ernest avait neuf ans lorsque mourut son grand-père et il demeura toujours étranger à la pensée renanienne; le grand écrivain était surtout pour lui l'aïeul vénéré, dont l'ombre plane sans cesse sur le foyer, mais dont les opinions ne s'imposent pas. On se rappelle comment Barrès s'excusait un jour de sa brochure, *Huit jours chez M. Renan*.

> Que pour les gens de l'Institut, des salons et de sa famille, M. Renan fût un homme en chair et en os, c'est possible, c'est indéniable, et par la suite moi-même je le vis sourire, parler, manger; mais pour moi, dans ma petite chambre d'étudiant ignoré, il était trente chefs-d'œuvre sans plus, que mon âme seule animait. Vivant, le vieux M. Renan pour le jeune M. Barrès? Quelle folie[2]!

Pour Ernest Psichari, tout au contraire, les trente chefs-d'œuvre de l'écrivain étaient un peu lointains, mais le grand-père avait réellement été un vieillard en chair et en os, qui souriait, parlait et mangeait. De là vient que le fils de l'esprit de Renan, à l'époque même où il subissait avec le plus de volupté les prestiges de son génie si proche, se permettait parfois contre l'homme si éloigné quelques petites impertinences, mais que le fils de son sang, étranger à tout renanisme et déjà ardemment catholique, gardait toute son admiration à la mémoire de l'aïeul. Mademoiselle Goichon rapporte que Psichari, ayant entendu dire à un interlocuteur malavisé que son grand-père devait être damné, fut tout d'abord

1. Jacques Maritain, *Ernest Psichari* (Anti-moderne, p. 241).
2. Maurice Barrès, Préface à la nouvelle édition de *Huit jours chez M. Renan*.

indigné de ce propos. « Et puis, est-ce que cela les regarde? ajoutait-il, est-ce qu'on peut savoir? »

On a soutenu que cette affection même du jeune converti pour son grand-père lui suggéra la pensée de vouloir reprendre dans les Ordres la place abandonnée. Sans doute est-il difficile de déterminer si l'idée d'une telle « réparation » hanta réellement le petit-fils de Renan. Mais ce qui est certain, c'est qu'au mois d'octobre 1913 il fit au couvent de Rijckholt, en Hollande, une retraite, au terme de laquelle il se fit recevoir dans le Tiers-Ordre des Dominicains. L'année suivante, il semblait pencher davantage vers le clergé séculier et paraissait décidé à devenir un simple curé de campagne. Enfin, au mois de juin 1914, il venait de se décider, après de longues hésitations, à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, lorsque éclata la guerre. Le 30 juillet, se trouvant en manœuvres à Fougères avec son régiment, le lieutenant reçoit l'ordre de regagner Cherbourg. Le lendemain, la mobilisation est proclamée. Comme tous ses camarades, Psichari donne libre cours à sa joie et à ses espoirs. Dès 1913, il avait écrit à Agathon à propos des *Jeunes gens d'aujourd'hui*; c'est de notre génération « que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Il me semble que les jeunes gens sentent obscurément qu'ils verront de grandes choses; que de grandes choses se feront par eux... » Et, après avoir lu le livre, il avait conclu : « Il me semble que tous les traits que vous notez doivent nous mener un jour à de la gloire guerrière et, pour tout dire, à une revanche dont nous ne devons jamais détourner nos regards. »

Le jeune officier chrétien avait, depuis tant d'années, porté si haut les vertus d'endurance, de courage et de renoncement, qu'il était prêt à tous les héroïsmes et au total sacrifice. Il s'était, de longue date, accoutumé à vivre dans cette atmosphère, la seule qu'il respirât à l'aise, et ce fut avec allégresse qu'il salua l'occasion de l'holocauste suprême. Le 6 août, le 2e régiment d'artillerie coloniale quitte Cherbourg. Le 20, il entre en Belgique; le 22, au matin, il prend position entre Breuvanne et Rossignol, près de Virton, pour appuyer la 3e division d'infanterie coloniale. Entre 5 et 6 heures du soir, comme sa batterie s'avançait pour secourir les débris des 1er

et 2e régiments d'infanterie coloniale, qui se repliaient au sud de Rossignol, après un effroyable massacre, Ernest Psichari revenait du poste de secours, où il avait conduit son capitaine mortellement blessé, et il s'avançait au pas gymnastique vers sa pièce. Déjà les Allemands n'étaient plus qu'à trente mètres, lorsque une balle atteignit Psichari à la tempe gauche et le tua net, au milieu du village, devant son canon.

Un des très rares officiers survivants et faits prisonniers adressa à son commandant ce rapport sur la journée du 22 août :

Engagés ce jour-là avec les 1er et 2e marsouins dans un pays boisé et insuffisamment exploré par la cavalerie, lancés beaucoup trop en avant pour compter sur aucun secours, cernés dès les premières heures de la journée par un ennemi très supérieur en nombre, nous n'avons pu que vendre chèrement notre vie et c'est ce que nous avons fait. Des marsouins, quelques-uns ont pu s'échapper; de l'artillerie, personne. A 7 heures du soir, après être restés douze heures sous un feu épouvantable, il ne restait plus qu'un charnier de notre belle artillerie divisionnaire; les canons étaient hors de service après avoir consommé toutes les munitions; les chevaux étaient éventrés, la moitié du personnel était hors de combat. Les survivants, à la nuit, étaient faits prisonniers par les Allemands... Ce que je tenais à vous faire savoir, c'est la fin glorieuse du 2e régiment de l'arme : les hommes ont été d'une bravoure sans égale, pas un n'a bronché alors qu'ils étaient sûrs d'y passer tous, pas un n'a flanché, ils ont servi leurs pièces comme à la manœuvre. Combien y sont restés? Je ne saurais vous le dire [1].

Trois jours plus tard les soldats français prisonniers allèrent reconnaître leurs morts : le lieutenant Psichari portait au cou une médaille et une croix, retenues par une chaîne d'or; autour de ses mains était enroulé un chapelet; les traits de son visage exprimaient un calme profond.

JEAN DIETZ

1. Lettre du capitaine Charpentier à son commandant, Mayence, 9 octobre 1914 (citée par mademoiselle Goichon).

LES ESCLAVES DE MÉQUINEZ

V

Les Pères disposèrent le cortège. Parmi les esclaves qui furent instruits de la nouvelle et qui purent accourir à la maison du juif, on choisit douze des plus valides qui se chargèrent des présents. Ensuite marchaient les Trinitaires, les capuchons rabattus sur leur crâne contre le soleil qui brûlait déjà. Le reste des esclaves échappés des travaux suivait en ordre et sans tumulte. L'espérance effaçait sur les faces les marques de l'avilissement, et les jelbies de laine qui leur furent données blanches, comme une livrée de l'Empereur, au feu du ciel perdaient leurs souillures, laissant voir des chairs brûlées et rouges que le soleil magnifiait.

M. Périllé, le Consul, ne s'était pas joint aux religieux de qui la mission ne devait comporter aucun caractère politique. On traversa d'abord la juiverie. Elle était faite de rues assez larges bordées de boutiques ouvertes, garnies de marchandises, et d'où sortaient des enfants aux yeux clignotants pleins d'une curiosité forcenée. Des femmes blanches et malades erraient. Les hommes noirs ne se dérangeaient guère. Ce n'est pas d'eux que viendraient le péril, les cris ni les injures.

Franchissant la porte de ce quartier qui ouvre vers Salé la route impériale, les religieux suivirent le mur du cimetière que dépassaient par place des arbustes feuillus, des

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

grenades, des fleurs. Germain Cavelier les avait avertis qu'ils trouveraient l'Empereur dans les jardins. Ils négligèrent la grande Porte des Champs, mais elle retint leur pensée avec ses deux bastions fleurdelysés. L'emblème de la France leur porta un vague réconfort; ils admirèrent que les esclaves eussent voulu la représenter d'une figure durable parmi ces barbares qui l'ignoraient.

Les gens commençaient d'affluer autour d'eux. Les mendiants surtout tiraient la robe aux Pères leur demandant l'aumône au nom de tous les saints.

Après le cimetière commençait, hors des murs, Medinat el Riad, le quartier des fonctionnaires et des bourgeois. Malgré leur richesse, aucun n'osait bâtir la belle demeure qui en eût été un dangereux indice : ils ont déjà fait l'épreuve que l'Empereur trouve vite un prétexte à les déposséder. Pas de huées populacières autour des infidèles, ainsi qu'au soir qu'ils arrivèrent. Les citadins vêtus de blanc, que leur burnous noir redrapait d'un pli monacal, s'approchaient lentement, avec de l'estime pour ces hommes qui ne leur étaient pas dissemblables et qui parleraient au Chérif. Ils restaient dans l'indifférence à l'idée que quelques-uns de leurs coreligionnaires pourraient être, par leur canal, tirés aussi de l'esclavage. Les corsaires qu'on tient au bagne de Marseille sont gens de mer, de Salé, Tahadar, Tetouan ou Azemor : ceux-ci ne les connaissaient guère, vendant l'huile de leurs olives, mangeant les fruits de leur jardin.

Des femmes, la bouche cachée dans de lourds manteaux crème, tournaient toutes vers les étrangers leurs yeux noirs qui détaillaient le costume et la sandale, la forme des ballots que portaient les esclaves; et les enfants curieux, amusés, bien rieurs, échangeaient de grands cris, lançaient des injures comme ils eussent fait de joujoux et quittaient tout pour suivre sans timidité.

Le cortège déboucha sur une place immense, circonscrite de trois côtés par des murs bas; il les longea, serrant de près leur ombre violette, et dépassa la petite porte Sidi Labdine dont l'arche encadre la campagne. Un chantier considérable couvrait un des côtés de cet espace attenant aux jardins de l'Alcassave, qui partout empiètent sur la

ville. C'étaient des blocs de pierre qu'on coltinait, des briques chaudes en piles régulières; et la silhouette de Bab Mançour esquissait un soutènement colossal. Les esclaves peinaient au dernier caprice de l'Empereur, une porte magnifique qui ne devait être achevée que par Moulay Abdallah, un de ses fils et son héritier. Les carreaux bleu turquin, incrustés d'ornements verts et d'inscriptions nouvelles où Aben Mohammed Djezouli, le jurisconsulte, relatait la gloire de la dynastie impériale, tassés dans la poussière, renvoyaient le feu du ciel; plus tard, ils seraient cimentés à l'argile pour épanouir dans les airs leurs reflets froids.

Des captifs anglais, espagnols, français, hollandais, s'agitaient au soleil. Les uns poussaient ensemble les blocs taillés pour les linteaux. D'autres battaient avec des massues de bois le pisé fait de sable rouge et de chaux mêlée d'un peu d'eau, ils l'assemblaient entre des planches écartées à la mesure des piliers et qu'ils nomment tabia. D'autres amenaient l'eau dans des outres de cuir encore garnies de poil, sous lesquelles ils pliaient les reins; et les plus malheureux élevaient sur leurs épaules la terre, la chaux et l'eau par des échelles qui coupaient leurs pieds nus. Ils n'osaient pas discontinuer, même pour manger un peu de pain. Cessaient-ils un moment de frapper leurs gros pilons, les surveillants maures qui ont l'oreille subtile les obligeaient à coup de pierres à ce mouvement perpétuel. C'est que si l'Empereur paraissait inopinément, selon sa coutume, et qu'il en massacrât quelqu'un dont le travail ne le satisfît pas, il en faisait payer le prix au comite, et le prix fort. Son prétexte était que si le manœuvre avait été mieux surveillé, il eût travaillé davantage.

Les Pères ralentirent leur marche pour considérer ce travail. De leur chantier, les Français esclaves qui n'avaient pas pu s'échapper contemplaient, de loin, leur passage, dans le poudroiement d'or du jour. A ne pouvoir baiser le bas de leur robe, effleurer leurs mains bienfaisantes, ils souffrirent une captivité plus profonde. Quelques-uns cependant, lâchant la truelle ou la masse, marchèrent vers eux comme attirés, et l'on entendit dans des piétinements confus le bruit du bâton sur des crânes. Les religieux baissèrent la

tête, le Père Liebe tressaillit et les esclaves qui suivaient rirent en pressant le pas.

Ils s'engagèrent dans une voie tortueuse que des roseaux entrecroisés protégeaient du soleil. De chaque côté, en d'étroits ateliers dont le mur du fond montrait une main rouge aux doigts écartés, on travaillait le fer sur des forges minuscules. Des hommes penchés sur l'ouvrage qu'ils ciselaient de rêves, levèrent des yeux obscurs au passage des chrétiens. Le feu de la forge éclairait le réduit, les haillons, les membres confondus et l'œuvre, une lanterne de fer découpée jusqu'au filigrane, en recevait une lueur qui l'achevait doucement. Parfois un ouvrier, posé au bord de la boutique sur ses jambes pliées, laissait sa pipe de kif dont la fumée bleue montait se perdre au bleu du ciel que découvrait une déchirure au toit, et, surpris, rompant son loisir, il s'étonnait de voir les religieux marchant fermement, tête haute, dans la lumière filtrée du souk.

Quittant les Sekkannine, les Rédempteurs concentraient leur pensée; ils ne voulaient plus voir, ils ne voulaient plus regarder. Le Père Diego, supérieur des Franciscains, joignit le cortège qui suivit, tour à tour étouffé de poussière, enfoncé dans la boue, des rues après des rues qui ne sont point pavées. La monotonie des murs délabrés les écrasait, les maisons n'ayant aucune fenêtre et se terminant presque toutes en terrasses. L'Empereur sans cesse fait démolir; et met les habitants dans l'impossibilité de rebâtir et même de réparer : il s'est saisi depuis quelques années de tous les fours à chaux. De temps en temps on voyait appuyé contre un de ces murs des vendeurs de légumes qui offraient les navets, les choux, les raves, les citrouilles et le concombre, le persil, le cerfeuil, le tabac, le pourpier. Le chemin s'écartait par un long détour de l'enceinte du palais pour la rejoindre non loin de la porte que Germain Cavelier désigna aux religieux.

Donc, ils approchaient de l'Empereur ! Au moment d'aborder le maître tout-puissant, ils se demandaient avec angoisse quel détour atteindrait sa pitié.

Ils côtoyaient Bou Anania. Leurs yeux ne perçaient pas le mur secret. Leurs regards ne pouvaient flotter sur l'enfilade des colonnes, ni se perdre au vertige des arabesques,

ni s'apaiser au miroitement du bassin où, avant de prier, les prosternés lavent leur tête et leurs bras. La mosquée Mérinide, ses portes de bronze, ses galeries ouvragées avec son logis pour les étudiants et ses écoles, ses fleurs de stuc, ses fleurs de marbre, ses fleurs de cèdre, étendent un long rectangle parmi des souks d'étoffes et de fruits, grouillants de peuple.

Des espèces de faubourgs marquent les limites de la ville et dans peu la surpasseront. Quoique l'Empereur, depuis le commencement de son règne, ait toujours refusé d'y entrer pour n'être pas obligé de les exempter d'impôts, les gens ruinés par lui s'y réfugient. La Koubba blanche d'un petit tombeau s'arrondissait sous une palme balancée, près de Bab Filalia, la porte vouée à sa dynastie par Moulay ech Cheik ech Cherif, le fondateur.

La route serpentait maintenant comme un sentier de campagne. D'un côté, au-dessus d'établis informes, d'éventaires mystérieux, des cerisiers encore chargés de fruits, des pêchers, des abricotiers versaient leur ombre. On apercevait dans l'écart mouvant de leurs branches la filée grise d'une olivette au versant de la côte ou des troncs tortus de pommiers qui s'espaçaient sur l'herbe et demandaient un ciel plus léger.

Les bons Pères malgré eux s'épanouissaient à cette verdure fraternelle, cependant que le père Diego, qui devait être leur interprète et haranguer l'Empereur en espagnol, leur donnait ses ultimes conseils de patience et de respect. Il adjurait surtout les Trinitaires d'éviter toute controverse théologique comme celle que l'Empereur fit subir au frère Jésus de José Maria, Trinitaire deschaux de Madrid, lui disant : « Je te donnerai toute liberté de parler, et si tu triomphes, je t'en estimerai beaucoup ! » Mieux valait user de l'audience à tenir ferme et droit sur la question du rachat sans s'étonner que le Chérif affectât de n'en pas même admettre le principe et se dît lié à cet égard par un grand serment solennel.

Le cortège pénétrait dans le quartier Sebbaghine, attenant au palais, ancienne juiverie dont Moulay Ismaïl chassa les habitants dès 1675. C'est là que plus tard les esclaves de

toutes nations devaient élever une belle église ornée de zeliges et de stuc au centre de leur cannot qu'ils dénomment ainsi du mot hanouut, boutique, par lesquels les Maures désignent leurs baraques. Accoté à la muraille du palais, le couvent des Franciscains se cache dans ce quartier qu'on nomme aussi Kaouarda pour les roses qui escaladent les murs, les roses trémières fleuries entre les ruines.

Tout s'espaçait dans un air de désolation. Ces lieux traversés en courant au matin de leur messe, par l'aube grise, l'impression de leur amplitude sollicitait mieux la mémoire des Rédempteurs que les structures dévastées des courettes et des maisons. Ils retrouvèrent la mosquée Berdaïne et le marché au bois où, comme alors, ils enjambèrent les madriers de chêne, de cèdre et de thuya. Mais l'heure crépusculaire donnait aux formes un vague qui répondait au trouble de cet instant évanoui, à la ferveur, à l'espérance. Ils rejoignirent le mur de l'Alcassave à l'un de ses méandres inattendus. Au pied de ce mur menaçant dressé dans la lumière, seul debout, seul solide, dont les créneaux violentaient l'azur du ciel, ils n'eurent plus de regard pour la mosquée Zitoune, non plus que pour la porte Tizzimi, au seuil de laquelle on voit l'oued, un vieux pont et des moulins. Ce mur, ce dernier mur de la troisième enceinte occupait seul leurs yeux aveuglés par la sueur, leur esprit averti et leur cœur oppressé. Ce mur rouge qui buvait le soleil, ils le voyaient comme une image du roi barbare qu'ils voulaient subjuguer. Sa ligne conduisait à cette âme inconnue qui trouve ses jeux quotidiens dans les cris et le sang.

Bab el Medina le troue sans apparat d'une ogive trapue et du même coup ferme la ville au nord. Les enfants curieux s'éparpillèrent comme des oiseaux en maraude, et des gardes de l'Empereur, indolemment assis dans l'épaisseur de l'arche et qui berçaient leurs mélancolies noires au pincement de leur enchambie regardèrent passer les religieux et les esclaves, avertis peut-être ou peut-être indifférents. L'oued coulait au pied de la muraille. Une fontaine où l'eau est bonne murmurait, demi-cachée au cœur d'un cercle sonore de femmes en voiles bleus, trempées par le ruissellement de leurs amphores vernissées.

Dans l'enceinte, c'était le désert. Personne dans les couloirs qui courent entre les murs. La seule majesté du silence régnait dans ces chemins de ronde. Si les Pères eussent fait leur entrée par Bab el Hajar, la Porte de Pierre, qui ouvre le mechouar, vaste espace réservé aux rassemblements militaires, les colonnes de marbre qui l'étayent, les bas-reliefs de marbre couverts de chiffres et de lettres ornées où les poètes de l'Empereur célèbrent ses faits d'armes, les minarets pointus et les tuiles vertes des deux mosquées étincelant au delà, tout aurait concouru à l'admiration qui ouvre les cœurs. Mais ces froids couloirs enchevêtrés sans fin, où l'ombre double des murs semblait faire flotter un air de sépulcre, tandis qu'entre leurs faîtes se creusait un azur violet, les disposaient mal. Ils se taisaient et les esclaves courbaient la tête sous leurs fardeaux. Enfin le père Diego poussa une simple porte de chêne, et ils furent dans les jardins.

Une ville nouvelle s'étendait devant eux, aussi vaste que celle qu'ils avaient traversée. Les toits carrés des quarante-cinq pavillons perçaient sans ordre à travers les feuillages. Les minarets montaient au ciel. Quelques petits cyprès rompaient de leur fuseau noir les monotones ondulations de l'olivier.

Le père Diego aurait voulu montrer aux Trinitaires l'étrange monument qui logea un temps les esclaves après les silos, et qui fut détruit par l'Empereur en 1692. Il n'y avait même pas vestige de ruine. La fantaisie du maître de ces lieux les rend semblables à des décors de théâtre; après dix ans, on ne les reconnaît plus, tant ce prince y apporte chaque jour de changement pour dompter par la fatigue l'inquiétude de ses sujets, et, quoiqu'il travaille avec ses chrétiens comme le dernier d'entre eux, pour exercer leur patience, les faire souvenir qu'ils sont esclaves.

Depuis que le palais est achevé, ils n'ont pas davantage de repos. Les écuries qu'ils élevèrent aux côtés de l'étrange aqueduc sont extraordinaires, et par la conception, et du fait que l'Empereur ne passe pas de semaine sans y tuer quelqu'un.

On en apercevait les murs blancs qui fuyaient entre les

branches. Indécis, le père Diego demeurait immobile, les esclaves en proie à la terreur ne soufflaient mot; Germain Cavelier vers qui les Pères se tournèrent n'en savait pas plus que ce qu'il avait dit d'abord. Deux petits garçons débouchèrent d'une allée où le soleil faisait danser des taches. C'étaient deux des cent dix-huit fils de l'Empereur qui les laisse libres et sans maître jusqu'à l'âge de quinze ans où ils reçoivent une lance et un cheval. Ils reconnurent le père Diego, leur face naïve s'éclaira d'un joyeux sourire comme ils s'en approchaient. Le Franciscain sortit de sa poche deux morceaux de pain dont ils s'emparèrent avidement. Il leur donna à chacun encore quatre blanquilles et dans leur joie les princes, repoussant d'un signe leurs valets, enfants noirs esclaves fils des esclaves du sérail, saisirent sa robe et le menèrent dans les écuries, sachant bien qu'ils s'acquittaient par ce spectacle rare et curieux.

Elles étaient faites de deux rangs d'arcades ou galeries parallèles, d'une longueur de trois quarts de lieue et distantes entre elles de trente à quarante pas. Les stalles étaient de marbre; le carreau, les murs de faïence. La litière des bêtes était de sciure de bois. C'étaient six cents chevaux d'élite que l'Empereur visitait tous les jours. Il y avait là des chevaux saints qui avaient été à la Mecque et que le Chérif même ne montait pas. Ils ne se vidaient pas à terre, mais dans un vaisseau. Comme les morabites, ces chevaux étaient protecteurs de qui se réfugiait près d'eux.

Dans plusieurs stalles, on entravait des mules et des ânes sauvages d'une grandeur extraordinaire, venus de Guinée, qui, indomptables et furieux, couraient sus aux esclaves qui en prenaient soin.

Telles étaient les écuries, perles du palais de Méquinez.

Le Père Busnot ressentait maintenant le grand calme qui précède l'action; non sans intérêt, il jetait les yeux autour de lui. Les Pères Liebe et Toery s'abandonnaient à Dieu en cet instant qui, depuis tant de jours, formait le terme de leurs pensées et ils se reprochaient d'avoir l'esprit occupé à ces visions matérielles. Le Franciscain passait la main sur le crâne ras des enfants. Ils se dérobaient avec des ruades de chevreaux. Tout à coup, ils poussèrent un cri perçant

et détalèrent à toutes jambes, par deux côtés, montrant l'envers rose de leurs petits pieds noirs.

Au détour d'une arcade l'Empereur, dont c'était le plus grand plaisir de voir manger et d'observer ses chevaux, était assis par terre. Il portait une veste jaune, signe d'humeur sanguinaire. On lui avait amené deux dromadaires nouveau-nés blancs comme neige, qu'on savonnait de deux jours l'un, et il demandait depuis combien de jours ils avaient les yeux ouverts, voulant connaître aussi combien de lieues, adultes, ils courraient en un jour.

VI

Les femmes, assises sur les dalles du patio, faisaient une collation qui durait tout le jour. Elles tenaient d'une main une poterie grossière, pleine de petit lait, et de l'autre elles attaquaient toutes ensemble un monceau de dattes du Tafilet dressées sur un plat de faïence à dessins bleus. Les caftans de velours écrasaient leurs épaules où serpentaient les cheveux entrelacés de flocons de laine noire. Les figures plates que grandissaient le hantouz, de Fez, entortillé d'un mouchoir exhalaient le sommeil.

Des petits enfants de tout âge couraient et jouaient dans la cour où s'ouvraient les appartements des cinquante concubines principales, parmi lesquelles les musulmanes favorites dont on laissait vivre les filles. Quelques-unes tenaient contre elles un nourrisson qui tétait. Des esclaves noires en portaient d'autres criant de faim ou de maladie à leur mère qui, mollement, ouvrait les bras.

Mais elles s'animèrent et s'éveillèrent toutes pour se lever quand Lalla Aïcha parut et s'appuya de l'épaule à l'une des arcades qui soutenait la galerie. Le petit noir qui portait toujours le sabre devant elle s'arrêta immobile; elle lui fit un signe rapide, il disparut. Les quatre épouses permises au Sultan par la loi occupant le plus beau, mais le plus reculé des pavillons du nouveau Sérail, la Zidane, avec un gémissement de chaleur, se laissa tomber sur un coussin de cuir travaillé au couteau qu'une femme glissa sous elle. D'une grandeur et d'une grosseur énormes, depuis des mois elle

ne s'était donné autant de mouvement que pour cette Rédemption des Trinitaires. Elle se fâchait que l'affaire semblât conclue parce qu'elle estimait que les Pères lui eussent donné d'autres preuves du prix qu'ils attachaient à son intercession, s'ils avaient réussi moins vite. Quelques foulards de soie violette ou bleue, une ceinture d'argent, des colliers de corail, pauvretés qu'ils lui firent tenir par Maïmoran après l'audience, montraient assez qu'ils étaient satisfaits et qu'ils se croyaient quittes. Elle se remémorait la générosité, en pareille occurrence, déployée par le cardinal Boccanegra Porto-Carrero, chef du Conseil d'État d'Espagne; amèrement elle couvrait d'injures au dedans le maître de qui elle est maîtresse pour l'avoir ici trahie en lui ôtant le bénéfice de l'indécision et du temps.

Une promenade d'inspection tromperait son ennui. Les arifas, qui sont des surintendantes noires, montraient-elles bien la sévérité qu'il faut? La maîtresse cherchait à déployer sa colère : l'Anglaise, venait-elle pas de la trahir aussi! Elle l'appela près d'elle, voulant entendre encore le récit d'un entretien que celle-ci avait eu avec M. Pillet, secrètement amené par Maïmoran derrière la portière d'une salle détournée. La renégate devait persuader à l'envoyé des Rédempteurs que le maître réfléchissait, que rien n'était moins certain que son consentement définitif au rachat des captifs dans les conditions fixées, dérisoires au regard de celles qu'on imposa aux Franciscains pour le rachat des Espagnols, mais que les femmes s'en affligeaient, qu'elles désiraient au-dessus de tout que les pauvres esclaves fussent rendus à leur famille, qu'elles étaient tout acquises à la cause des Pères, qu'elles travaillaient pour le bien... Pillet avait répondu que les religieux croyaient en la parole donnée, mais qu'au quitter de Méquinez avec les esclaves, ils sauraient se souvenir des bonnes intentions de la Sultane. Et c'est tout.

— C'est tout ce que tu me dis, fille de chienne! — s'écria la Zidane en se tournant vers la pauvre fille qui restait debout derrière elle. — Qui m'assure que devant le chrétien tu as parlé fidèlement? O diamant, que ne devaient lâcher ces prêtres mercantiles que pour le passer à mon doigt, je

te perds peut-être par la fausseté de cette sotte, et les chrétiens sont bien tranquilles et maintenant se rient de moi.

Elle suait à flot. Une odeur de santal et de graisse sortit de son aisselle noire quand, d'un coup de poing dans la poitrine, elle envoya l'Anglaise rouler sur le carreau.

Le soir même de l'audience qu'il avait consentie aux religieux devant les écuries, Moulay Ismaïl confia à sa grande bien-aimée, qu'il rendrait les cent trente Français pour trois cents piastres et trois Maures par tête; prix trop élevé sans doute, mais il voulait laisser du jeu à ses ministres. Et deux jours plus tard la noire souveraine sut que tout était arrêté en principe à trois cents piastres et deux Maures. On aima mieux rabattre sur les hommes que sur l'argent. L'amiral et le juif reçurent incontinent les vingt écus par tête qui leur avaient été promis pour engager les pourparlers et, de plus, à l'occasion du débat, douze étuis damasquinés d'argent et de vermeil dont six étaient garnis de ciseaux et six de couteaux, une pièce de drap écarlate qu'ils partagèrent entre eux, de même qu'une caisse de confiture fraîche destinée à l'Empereur, parce qu'à leur dire ce présent ne lui aurait pas plu.

La Zidane s'allongea sur de meilleurs coussins que des femmes aux dents brisées — elle les faisait punir ainsi d'avoir cueilli des oranges dans les jardins — lui placèrent en tremblant sous les coudes et sous les cuisses. Sa pensée s'agaça parmi les pierreries que son époux s'était borné à lui décrire. Les présents consistaient en trois colliers de perles dont le plus beau valait bien six cents piastres, un beau diamant, une émeraude et une topaze, des pendules d'Angleterre à sonnerie. Le tout d'une valeur de deux mille deux cents piastres environ. Enchanté d'une pièce de drap vert qui lui plut par sa beauté et sa couleur, le Chérif avait donné ordre d'en faire aussitôt une veste à son usage et pour les étuis damasquinés d'or desquels il dit : « Cela est beau, mais haram à cause des figures », elle eut charge de les distribuer à ses propres favorites.

La sultane songeait avec une forte ironie à la Turque endormie dans son appartement clos par des haïtis de soie, gardée par trois eunuques et trois servantes. Celle-là se parerait des bagues et des colliers!

— O jeunesse!

Elle revit le temps glorieux où elle mit au monde Zidan, le fils de Moulay Ismaïl empereur. Quand le sultan Moulay Archy, son premier époux, se fracassa la tête à un tronc d'olivier, un soir d'ivresse, quelle épouvante, quelles ardentes espérances! Elle devint la sultane. Alors elle était jeune, elle était encore belle... L'orgueil souleva ses seins appesantis : elle se souvint du verdict qu'elle devait prononcer. Elle cria les noms des femmes — Zahra, Barka, Khdija — qui, dans la semaine ayant atteint trente ans, iraient au vieux Sérail, à Tafilet, avec leurs filles. Les sanglots des appelées lui répondirent.

Elle, elle demeure. Par ses caresses mystérieuses, par ses conseils judicieux, elle demeure la souveraine. Ainsi la Zidane oublie le fugace épisode des Rédempteurs dans sa vie magnifique.

Des esclaves affairées passaient, posant avec agilité leurs pieds nus entre les coussins. Elles portaient sur leurs bras polis les ferragiat de mousseline, les caftans de velours, les ceintures que demandaient au travers des cloisons d'étoffe, par des cris aigres, leur maîtresse, du fond des chambres moites, du fond des lits à estrade où, sur des tapis de laine, elles pincent quelquefois le rebec et dorment, au cœur du jour.

L'heure du soir approchait. Toutes, elles iraient prier à la mosquée qui leur est réservée au centre de l'Alcassave. Après viendrait la nuit, et les cœurs s'exaltaient. La menthe qui bordait les plates-bandes du patio exaspérait sa vivace senteur au contraste du jasmin.

Les petits enfants drôles, dans leur robe de drap vert ou amarante, jouaient indifféremment avec les femmes et avec leur mère et se nichaient dans les girons avec des gestes délicats. Quelque part, les râles d'une femme qui accouchait rythmaient les minutes lourdes.

Zidane se fit apporter un coffret de cèdre incrusté d'ivoire où reposaient ses prestiges, sa puissance. Dans des flacons courbes, les sept parfums dormaient leur magique sommeil, la rue, le thym, la graine de cerfeuil, la camomille, le géranium, l'encens mâle et le santal rouge. Au cliquettement de ses

anneaux d'argent niellé, la noire les déboucha et les flaira l'un après l'autre. Un frémissement ferma ses paupières, ensuite une grande langueur allongea ses membres, anéantit sa chair épaisse.

Alors l'Anglaise osa s'approcher. Pâle encore, elle mordait ses lèvres de ses dents hautes, et sa peau d'où le sang s'était retiré gardait sur les joues et autour des yeux un réseau de veinules rouges et violettes. Ses cheveux blonds s'épandaient sur ses épaules et elle n'avait plus de beauté.

— J'ai dit exactement aux religieux ce que vous m'avez ordonné de leur dire et si j'hésitais, yal alla, c'est que j'ai oublié leur langage qu'au temps de mon enfance un maître, payé par mes parents, m'apprit. Ils m'ont confié que l'affaire de la Rédemption se terminerait dans une dernière et solennelle audience que Sidna (notre maître) leur a promise, et pour bientôt. Vous pouvez agir encore.

La Zidane descendit des envolées du rêve, pansée de la blessure dont le dédain des Pères déchirait surtout son orgueil. Qu'importent les joyaux à celle qui détient la domination! Le sommeil des vieilles femmes à la fin de leur journée la gagna. Elle s'endormit, serrant dans sa main la clef du coffret.

L'Anglaise renégate revécut toutes ses douleurs. La voici qui trahit encore les ouvriers du Christ et la cause de ses frères! Mais elle s'épouvante de ne plus souffrir de son crime comme lorsque les longues nuits de sanglots soulageaient ses remords. Elle s'exaspère des retours d'une ardeur importune, elle rumine encore un goût de volupté mêlée avec de la terreur. Le temps est son ennemi, et, regardant ses pieds cicatrisés, elle songe que la plaie de son âme guérit aussi, et elle regrette l'heure des tourments.

VII

Le jour où devait se résoudre définitivement le sort des captifs français, l'Empereur se rendit au Vitte neuf où il voulait donner aux Religieux la dernière de ses audiences. Quoique sa politique fût de les multiplier pour multiplier les présents, il voulait en finir.

Ses ministres le rejoignirent et marchèrent à trente pas derrière lui, pieds nus et tête nue. Un peloton de vingt à trente masagarins armés de sabres l'escortait comme à l'ordinaire. Il longea le mur du Nouveau Sérail à une porte duquel on voyait un cheval attelé à une chaise aux rideaux rouges, et un peu plus loin plusieurs chevaux de selle. Traversant un angle des écuries pour ressortir par une porte cachée de la deuxième enceinte, qui donnait dans la grande cour, il passa sous un berceau de la longueur de cette cour, couvert de belles vignes, ce qui faisait un ombrage charmant. Cependant deux petits noirs marchaient derrière lui, dont l'un tenait le parasol.

La plupart des esclaves français étaient groupés devant le Vitte. Le Chérif prit séance sur un coussin de cuir, appuyé contre la troisième muraille au-dessus de laquelle régnait un parapet qui le mettait à l'abri du soleil. Son juif et son chirurgien, Laureano dit l'Andalou, qui gagna ses bonnes grâces par quelque remède donné à propos, avaient été chercher chez eux les Rédempteurs avec Benache. Ils se rangèrent auprès des alcayds debout derrière le Chérif.

Les Pères, dans leurs habits de religion, seuls chaussés et capuchon bas, firent trois profondes révérences en avançant toujours jusqu'à dix pas de lui. Mais le Chérif voulut qu'ils s'approchassent afin que l'ombre de la muraille les garantît du soleil qui déclinait. Son visage olivâtre n'était pas caché par le haïque : ils virent à découvert sa barbe fourchue et toute blanche. Ses yeux étaient pleins de feu, sa stature médiocre et déliée. Il ne portait pas d'habits magnifiques car sa qualité de Chérif le lui défendait. Vêtu à la mode du pays son turban seul le distinguait de ses sujets. Il avait la guebra — ainsi nomme-t-on la burnous des sultans — et des bottes pour cacher ses jambes fort menues.

Parce qu'il voulait donner à cette audience plus de solennité, l'Empereur prononça une courte allocution religieuse. Son talbe était en face de lui assis sur ses talons avec un livre sous le bras. Le sultan fit aux Pères l'éloge de son grand prophète et de sa loi qu'il leur conseillait, sans le leur commander, d'embrasser, concluant ainsi :

— J'en ai assez dit pour l'homme qui fait usage de sa

raison. Si vous êtes des opiniâtres, tant pis pour vous. Nous sommes tous enfants d'Adam, par conséquent frères. C'est donc en qualité de frère et en obéissance aux commandements de ma loi que je vous avertis charitablement que la vraie religion est celle de Mahomet, que c'est la seule où l'on puisse faire son salut. Je vous donne cet avis pour n'en pas répondre devant Dieu, à la décharge de ma conscience, et pour être en droit de vous accuser au jour du jugement.

Et puis il se dédit des promesses qu'il avait faites à la précédente audience.

— Vous, Français, vous prétendriez en une fois enlever tous nos esclaves. Le Père Diego qui est mon vassal m'apporte de temps en temps de riches présents pour lesquels il reçoit parfois des esclaves, parfois rien. J'ai promis au Père Diego de ne rendre aucun esclave sans la médiation du cardinal Porto-Carrero. Je veux tenir ma parole et qu'on sache par là que je suis son ami, et l'estime que j'ai pour lui.

Et froidement, en défaite :

— Vous auriez bien fait de venir avec le Père Diego.

Il portait les trois bagues et les trois colliers. De temps à autres il baisait les bagues et maniait les perles avec des souplesses de phalanges, comme pour des caresses. M. Pillet, que les Pères s'étaient avisés malheureusement de prendre cette fois pour interprète, répondit que l'ordre des Trinitaires ne dépendait pas des Déchaussés de Madrid ni des Franciscains, que le Père Diego parlait pour les Espagnols et ceux-ci pour les Français, s'employant au rachat des pauvres captifs en obéissance aussi à la volonté de Dieu. L'Empereur demanda si les dix mille écus avaient été donnés par le roi de France ou recueillis en aumônes. Ils pouvaient être reçus s'ils venaient du roi, mais la modicité de la somme ferait baisser l'estime où l'on tenait Sa Majesté qui passait pour le plus riche monarque de l'Europe. Cependant le Chérif ne pouvait pas croire qu'un si grand roi eût donné si peu de chose vu le grand nombre des captifs qu'il avait autrefois délivrés d'Alger. Pillet répliqua que le roi ne donnait point d'argent pour retirer les esclaves, que lorsqu'il le faisait ce n'était qu'avec ses canons et que l'argent provenait des aumônes publiques.

— Et d'abord, je sais bien que vous avez été instruits par des renégats, que vous détenez des rôles où vous avez les noms de tous ceux dont vous apportez les rançons. Peut-être n'êtes-vous point de vrais Rédempteurs, mais des marchands déguisés qui venez m'enlever les meilleurs et les plus riches de mes esclaves. Mais il n'en sera pas comme vous croyez.

Répétant que les Pères étaient d'authentiques religieux et qu'ils venaient racheter les plus pauvres de leurs provinces, Pillet leur demanda et produisit un arrêté du Conseil du Roi par lequel les Religieux de la Très Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs ont licence de racheter les esclaves des provinces de Bretagne, d'Ile-de-France et de Flandre pour employer les aumônes qu'ils y reçoivent comme ayant droit eux seuls d'y faire des quêtes (suivant les arrêts du Conseil du Roi).

La vue du sceau fit méditer le Chérif.

— Avec vos dix mille écus, vous êtes loin des trente-neuf mille piastres que je demande pour les racheter tous.

Les Pères firent représenter que l'un d'eux demeurerait à Méquinez, si le chérif y consentait, tandis que les autres tâcheraient à compléter la somme par de nouvelles quêtes ou même auprès des familles de quelques-uns des esclaves. Pillet, désespéré de ce revirement qu'il avait prévu, alla jusqu'à dire que lui-même, bien connu de l'empereur qui l'employait souvent — récemment il avait conclu un rachat au compte de la République génoise — se porterait garant de la somme défaillante.

Les Révérends lui dictèrent d'autres bonnes raisons, disant notamment qu'ils seraient réprimandés par leurs supérieurs et par leurs évêques. Ils firent appel à la pitié, ils sommèrent Pillet de supplier pour eux.

Mais l'Empereur, auprès de qui la Zidane n'avait pas perdu son temps, dans une indifférence profonde, avec un air lointain, se leva et, faisant étinceler dans l'ombre le diamant de son doigt, dit que, pour leurs présents, il leur faisait don de douze esclaves, à son choix. En même temps, il envoya un de ses gardes par les chantiers pour assembler tous les Français. Quand ils arrivèrent, ceux qui étaient déjà rangés devant le mur du Vitte se poussèrent et leur firent place.

Dans cet instant il parut environ cent masagarins qui avaient chacun un fusil de six pieds de haut garni d'argent, mais ils ne demeurèrent pas. Moulay Ismaïl se leva et devisant avec son chirurgien, passa sur le front des esclaves alignés sur plusieurs rangs. Il les regardait avec nonchalance pour procéder à son choix. Puis il commença de pointer du doigt sur ceux que Dieu lui inspirait de désigner. Son dessein était de donner les plus pauvres et les moins robustes. Mais Benache en écarta plusieurs qu'il lui dit être capitaines ou marchands et susceptibles d'une rançon. Le talbe demandait les noms et les inscrivait. Quand le Chérif fut à Harostegui, il le trouva encore assez fort et ne lui dit pas de se joindre à ceux qu'il libérait. Le Basque entendit clairement qu'il s'étonnait du peu de diligence des captifs à lui demander la liberté. Il fendit la presse et, se résignant à la volonté de Dieu, mit les genoux en terre, baisa plusieurs fois le sol devant l'Empereur en se traînant à ses pieds. Il lui donna à entendre qu'il y avait vingt ans qu'il était captif, qu'il était pauvre et dénué de tout secours humain, qu'il n'attendait la liberté que de Dieu et de lui. Le maître entendit ses raisons et ne s'y rendit point. Il commanda à ses gardes de retirer le malheureux de devant lui, ce qu'ils firent aussitôt. L'esclave ne perdit pas courage et l'Empereur le voyant derechef à ses pieds appela le gardien et lui demanda quel travail il faisait. Celui-ci répondit qu'il était employé tantôt à broyer les couleurs, tantôt à servir les sculpteurs en plâtre.

— Quoi! depuis vingt ans il n'a pas appris d'autre métier! C'est une bête. Marche! Va-t'en en liberté.

Harostegui baisa la terre et se retira quand François de la Croix d'Honfleur, Jean Ladiré de Saint-Valéry en Caux et Jean Verere de Dunkerque étaient déjà passés. Germain Cavelier, persuadé que sa force et son industrie trop connues de l'Empereur l'enlevaient du nombre des heureux, s'efforça du moins de sauver quelqu'un de son pays. Nicolas Hérault du Havre, qui s'était présenté plusieurs fois et avait été autant de fois rebuté, vit que les esclaves désignés par Benache n'étaient pas enregistrés. Cavelier alla auprès du gardien et lui offrit dix ducats s'il le secondait : il avait préparé en esprit

la ruse par laquelle serait sauvé le compagnon qui reverrait le ciel pluvieux et la mer grise.

Un moment après l'Empereur revint vers Harostegui et commanda aux gardes de lui ôter de la tête un mouchoir qu'il s'était mis pour se protéger du soleil. Ensuite, l'ayant considéré des pieds à la tête, il donna ordre de le ramener avec ceux qui restaient. L'esclave fut plus diligent à embrasser ses genoux qu'on ne le fut à le prendre : il réitéra ses prières, l'Empereur le laissa aller.

A demi caché dans l'angle du mur, Chave et les siens regardaient. La Vivans avait appelé ses cinq fils auprès d'elle sachant trop qu'ils étaient beaux et forts. La vieille mère assise à terre serrait dans sa main la main de Marie. Persuadé que son service agréable, que son espèce de privilège mieux qu'une chaîne le liait à l'esclavage, le jardinier n'avait même pas osé se placer dans le rang.

Marie attachait sur le capitaine des yeux emplis d'alarme. Elle l'avait vu fort peu et toujours rapidement quand il venait à la cabane boire avec son père une tasse d'eau-de-vie et parler du pays. Aux alternatives de sa libération, quand elle le vit prosterné sur la terre, qu'il fut désespéré et qu'il fut bienheureux, un flot de sang venait à son front pâle, elle pressait dans ses mains sa poitrine où son cœur éclatait. Enfin quand il passa, quelques pas trébuchants la poussèrent en avant et ses bras se tendirent. C'est dans leur refuge frêle et chaud qu'Harostegui vécut l'instant qu'il espérait depuis vingt ans. Des palpitations ineffables l'emportèrent, il se pencha sur ce visage fraternel et devant tous ils échangèrent un long baiser d'amour.

On avait amené le cheval du Chérif. Droit sur sa selle, il fit flotter sur eux son regard. Il désigna encore Pierre Beloni et le Lièvre. L'un à cause de sa vieillesse extrême quoiqu'il ne laissât pas d'être en peine de le relâcher, l'autre parce qu'il savait bien que la faiblesse de sa tête le rendait vraiment inapte au travail. S'arrêtant devant Bernard Beausset d'Aubagne, un provençal de vingt-cinq ans, gardien des habits et des armes des pages noirs, il le sollicita de rester avec lui et lui assura qu'il ferait sa fortune. Cet esclave, coupable un jour d'on ne sait quelle faute, le corps tout noir de

coups, avait été jeté dans le parc aux lions où, nouveau Daniel, il loua Dieu au milieu des bêtes domptées, de quatre heures à neuf heures du soir. Le miracle fut attesté dans un écrit que les esclaves firent contresigner par les Pères. Le Chérif, eût voulu s'en attacher le héros tant son esprit curieux s'intéressait aux diverses formes que prend la volonté de Dieu. Mais le jeune homme lui fit un grand merci et passa du côté des libérés.

Le douzième des rédimés fut choisi parce qu'il était juif. De plus — le Comite surprit et publia la chose — il se laissait longuement catéchiser par Bernard Beausset en vue du baptême. Les coups glissaient sur lui, on n'en pouvait rien faire, l'Empereur riait fort de cette conversion. Il désigna l'esclave dans le but d'offrir par lui aux Rédempteurs un présent double : un homme, une âme prête à leur salut.

Les élus firent plusieurs tours d'un mur à l'autre, sous les yeux de leur tyran et de leurs sauveurs. Une clameur s'éleva parce qu'on en reconnut un qui servait sous la bannière d'Angleterre. Le gardien le retira et Germain Cavelier alors poussa Nicolas Hérault en sa place. Crainte que Benache et l'Andalou ne trafiquassent d'échanges, on ferma les portes sur ordre de l'Empereur. Lui-même appela encore les douze l'un après l'autre. A chaque nom, le gardien disait : *anama Sidi*[1]. Le talbe les écrivit sur sa tablette. Le sceau fut posé. C'était fini.

VIII

Libre!

Harostegui allait connaître des jours de liberté dans cette ville qu'interrogèrent ses yeux d'esclave.

Entassés au logis des Pères, les douze dormirent une nuit coupée de cauchemars fiévreux. Ils sursautaient avec des cris, croyant revivre l'instant du choix, voyant le doigt pointu qui marquait le destin les dépasser, les laisser en arrière à jamais, et rêvant que sur l'interminable route qui les menait

1. Oui, Seigneur.

à la mer libératrice, quelque chose d'obscur faisait qu'ils fussent abandonnés... Harostegui, lucide, ne dormit pas, les nerfs brisés par les alternatives de sa délivrance.

Les Pères n'osaient fixer la date de leur départ. Cachant leur proie dans la maison du juif, ils voulaient demeurer à Méquinez et consoler encore les misérables qui s'échappaient sans cesse pour répandre auprès d'eux leurs larmes et leurs gémissements; enfin, ils espéraient encore, ils attendaient l'inattendu.

Au matin du 21 juin, le lendemain même de l'audience, le père Liebe prit la route de Salé; il s'agissait de rencontrer à temps dans ce port une cetie dont M. le Consul connaissait le patron et qui conduirait promptement le Révérend Père à Marseille où l'on embarquerait les douze galériens maures à échanger.

Harostegui quitta le logement du Mellah ce même jour à midi. Il porta ses pas vers l'ancienne juiverie qui confine au quartier des jardins où se cachait la cabane de Marie. Alors il sut qu'il ne pensait qu'à elle. Il était plein de timidité à l'idée de la revoir, dans une confusion où il se réfugiait, épouvanté de la joie qui, par ondes, soulevait tout son être. Retourner dans ses bras amis, y pleurer à son aise, les quitter pour toujours... Une rêverie sombre et illuminée le mena jusqu'au cimetière des chrétiens, non loin du couvent franciscain. Des croix de bois perçaient la terre. Errant parmi la lentisque et l'armoise, il entendit monter vers lui une traînée de voix perdues, long soupir exténué flottant au ras des tombes. Les morts l'appelaient, lui faisaient reproche de les laisser là. Il se vit étranger parce qu'il était heureux, il courut pour les fuir; il eût voulu rire de sa faiblesse. L'avant-goût du chagrin qui l'attendait entre les bras auxquels il serait arraché le rassurait comme une rançon de son bonheur. Il l'enivrait un peu aussi, et il ressentait comme une gloire de souffrir les souffrances des hommes qui ne sont pas des esclaves.

Un parti de captifs français travaillait à la démolition d'un mur du cimetière en bordure de l'Alcassave. Ils l'abattaient rapidement. Harostegui courut encore pour ne pas renouveler par sa vue les sursauts de leur colère. Sa grande

pitié des morts faisait place à la peur et, à travers elle, à la haine.

La cabane des Chave n'était plus éloignée. Les oliviers se clairsemaient et de grands chênes au pied desquels Jacques avait cultivé des roses, disposaient un réduit qui tout à coup souffla dans l'âme d'Harostegui l'air vif de son pays qu'il avait oublié, dressa devant ses yeux les verts mouillés, la nacre des berges de la Nive et fit flotter l'odeur des herbes quand il pleut. Comme par un mouvement favorable, le ciel s'était couvert de nuages furtifs, l'air fraîchissait. Tout s'apprêtait pour le bonheur qui des fonds du passé choisissait les images. Dans la nouala obscure, des binettes et des bêches garnissaient les coins. Des sacs de graines que l'Empereur commandait à ses hollandais de Salé pendaient au toit de palmes sèches. Le fleuriste faisait venir la tulipe et la rose, le poids de senteur et le réséda serrés sans artifice en des carrés d'étendue médiocre et de forme peu régulière...

Jacques ni Marie n'étaient là. Harostegui dit son mot à la vieille et ressortit. Au détour de la hutte, l'amoureuse apparut, qui penchait sa tête blonde sur la quenouille que ses mains rouges faisaient virer. Alors tout le malheur se précipita dans le cœur du pauvre homme. Il la vit délicieuse et faible et déjà perdue. La fleur que la captivité réservait à ses quarante ans, il ne pouvait pas la cueillir! En un de ces éclairs qui résument tout, qui vident les instants avant qu'ils soient vécus, le Basque sut qu'il n'aurait pas l'enfant pâle, il crut qu'il ne la quitterait pas non plus. Ses désirs faisaient sa voix rauque, il laissa les mots déployer leur comédie comme en des conventions qui déjà, auraient été démenties par le destin.

— Ma bien-aimée, je ne partirai pas sans vous. Je vous épouserai en France. Dès Marseille, au bureau de la Rédemption, les bons Pères nous marieront. Je vous enlève.

Il affirmait qu'il obtiendrait l'assentiment des Pères. On la déguiserait en enfant maure vendeur de légumes, elle sortirait des murs avec lui dès ce soir. Cachés en la maison du juif, ils attendraient ensemble que les Pères eussent quitté Méquinez ou bien ils partiraient tout seuls... Bientôt, bientôt, ils fuiraient tous les deux la cité de servitude.

Les mots enivrent. Quoiqu'il sût bien qu'ils ne reflétaient pas les agencements du réel, ni les remous secrets de sa volonté, Harostegui s'enchantait à leur musique.

Marie n'avait pas posé son escabelle dans l'ombre d'un grand chêne. Un frêle tobacco étendait au-dessus d'elle ses rameaux espacés. Les clochettes jaunes des fleurs s'agitaient un peu au vent, faisaient jouer sur sa figure de petites ombres qui ressemblaient aux grimaces du chagrin et parfois au pli d'un sourire.

Dans un mouvement de gentillesse enfantine, elle se leva et vint nouer ses bras au cou de l'homme par qui elle connaissait son premier émoi d'amour.

Et dans un murmure :

— Il faut demander à Jacques. Jacques est au parc à autruches. Il leur donne à manger. Il a bien du mal avec ces méchantes bestioles (Marie parlait encore comme on parlait en son pays normand, comme elle avait entendu dire à sa mère et à ses sœurs).

En effet, le fleuriste avait aussi la charge de prendre soin du couple d'autruches dont une caravane de Guinée avait fait hommage à l'empereur qui les voulait faire prospérer. Pour Chave, c'était le seul vrai tourment de la vie.

— Allons voir Jacques, — fit Harostegui dans l'extase.

Il n'osait plus de baiser. L'haleine fraîche de la fille allumait trop de flammes en son corps. Il se craignait lui-même parce qu'il la voulait pure comme une épouse, plus tard, à Bayonne, au pays, une épouse de capitaine!

Ils se levèrent et s'enfoncèrent dans la chênaie. Ils perdirent de vue les murs quoiqu'ils fussent toujours dans l'enceinte. Devant eux s'étalait une large prairie ondulante avec des bluets et des coquelicots, une prairie d'herbes naturelles jamais fauchées, où la folle avoine posait des taches blanches, auprès des lychnis roses, de l'éthuse et de la fléole. Un grand noir tout nu la traversait à longs pas et y enfonçait jusqu'aux cuisses, poussant des cris en levant les bras pour rabattre les autruchons vers Jacques qui, là-bas, leur apprêtait la pâture.

Ce grand ciel, ces herbes et ces arbres, et les rages vécues et les larmes coulées, les voix des morts et le sang des vivants,

au-dessus de tout, la figure du Chérif dominateur, Harostegui sentit que ces choses tissaient une chaîne immense, la chaîne de vingt ans. Au profond de son âme il souhaita ne pas partir et demeurer ici avec la triste fiancée. Mais il se gourmandait de ces désirs absurdes qu'il ne laissait pas s'épanouir. Dans une folie grandissante, se contrarièrent en lui les instants de la délivrance, les suppliques, la joie et l'angoisse de sentir cette petite main chaude qui tirait la sienne, de la sentir encore, de la perdre. Il prit entre ses bras l'enfant soumise et se plongea dans le vertige du baiser.

IX

Harostegui n'eut pas de décision à prendre.

Ce 21 juin les ministres Benache et Maïmoran se présentèrent au logis des Rédempteurs vers la fin du jour. Les douze se blottirent dans la courette. Quelques-uns des captifs qui ne devaient pas partir emplissaient le réduit du bruit de leur douleur. Les ministres signifièrent aux Religieux de la part de l'Empereur l'ordre de quitter Méquinez sur l'heure. Les libérés retourneraient aux travaux. Benache déclara que Maïmoran paierait les présents selon l'intention du maître, mais il n'en fut rien. Il ne consentit aucun éclaircissement. L'ordre était formel, et si les Pères y désobéissaient il ne répondait pas de leur vie.

Au soir, sous la pluie qui tombait, ayant à peine achevé d'entasser leurs hardes dans des besaces, les deux Religieux traversèrent la juiverie pour gagner la route de Salé, montés sur des mules. Des gardes noirs se tenaient à leurs côtés, en surveillants plutôt qu'en protecteurs, M. Pillet les accompagnait. Leur sortie fit beaucoup de bruit à Méquinez. Quelques Maures accourus par curiosité prononçaient maintenant des malédictions devant la dureté inflexible et la perfidie de leur sultan quand ils surent la rupture définitive. Les captifs présents et tous les Français que rien ne retint aux travaux où la nouvelle se répandit en traînée de poudre, suivirent, fondant en larmes, le chemin mêlés aux mendiants inlassables, aux lépreux, aux borgnes et aux manchots.

M. Pillet résolut d'accompagner les Religieux jusqu'au

douar de l'Orma ou au moins jusqu'à dar Sultana au bord de la rivière. Ils y passèrent la nuit dans une mauvaise chambre. Après minuit, M. le Consul leur fit porter par ses gens deux sacs de provision de bouche pour la route. Ils partirent au petit jour pour la longue étape de la Mahmore, non sans que M. Pillet leur eût donné sa parole de voir l'Empereur, de lui parler fortement, de faire enfin tout ce qui serait en son pouvoir pour arranger les choses. Il fut convenu que les deux Pères demeureraient à Salé jusqu'à ce qu'ils aient de lui quelque nouvelle, qu'ils laisseraient le Père Liebe accomplir sa mission en Provence, quitte, au pire, à réembarquer pour Marseille, si l'échange n'avait pas lieu, les douze corsaires galériens.

Le silence des douze Français, quand ils durent s'aligner sous le bâton du comite, l'égarement de leurs yeux au moment où s'ébranla leur colonne, l'épouvante stupide dont s'imprégnait leur désespoir, répandaient dans les cœurs une ombre presque insupportable.

M. Pillet, le lendemain, contait rapidement les faits à Jacques Chave effondré et à la vieille mère dans leur hutte de latis. Des mobiles assez divers le poussaient chez ces pauvres gens avec lesquels il n'avait nulle affaire.

Mais il avait vu le baiser d'Harostegui et de Marie, à l'heure du choix des douze. Il tomba dans un étonnement profond. Que parmi ce bétail fourbu, cette foule anonyme qui représentait pour lui matière à négoce, mue par un seul ressort, le désir de liberté, l'on ressentît l'amour pur et qu'on l'osât montrer... Le négociant ne détestait pas cette révélation par l'image qui la suscitait. Il la rappelait cette image, il la creusait et la quittait et la reprenait encore avec une brûlure, avec du plaisir et comme une chaude bouffée de jalousie et de jeunesse. En vérité, il n'était venu que pour faire connaître à l'enfant pâle que son amant ne quittait pas Méquinez.

Pillet étonné considérait la vieille croulée dans l'ombre sur sa paillasse de doum, la tête entre ses mains. Ses cheveux blancs lui pendaient sur les yeux, ses grosses épaules étaient secouées par les sanglots, un vieux caftan de drap en loques, fendu sur la poitrine, laissait voir une de ses mamelles fortes et blanches. Jacques Chave sombre et silencieux, grattait d'un

doigt, les cales de sa main. Pillet fouilla des yeux. Marie n'était pas là.

— Mais qu'y a-t-il, mes pauvres amis?

— Ah! Monsieur, Marie, Marie, enlevée par l'Empereur!

— Quand?

Tout son sang à son cœur, le négociant chancela.

— Hier soir. Je creusais les conduites qui vont du grand bassin à mes parterres, vous savez bien?

— Oui, oui.

— La mère était seule ici. Deux gardes noirs du palais sont entrés. Le Chérif voulait une servante pour l'Anglaise et il envoyait chercher Marie. La mère s'est levée, paraît-il. Vous voyez bien cette marque rouge qui va de son oreille à sa lèvre. Marie n'eut que le temps de poser son ouvrage et de chausser ses sandales.

— Je comprends, je comprends fort bien!

La vieille éleva la voix pour des lamentations et ses cris couvrirent la parole des hommes.

— Hélas, les bons papas nous laissent...

— Non, vous n'êtes pas abandonnés, bonnes gens. Seul, moi tout seul, je parlerai au Chérif. Rien n'est perdu.

Une résolution énergique germait dans l'esprit du négociant. Quelques images d'une violence particulière se levèrent à côté de celle qui l'occupait et s'y mêlèrent. Ces hommes en haillons, la brûlante vapeur de leurs souffrances doublées par la déception qui, hier, enflamma de colère son cœur humilié de Français se dissipa sous un afflux de sang à son cœur d'homme. Les larmes des esclaves retombés à leur enfer après l'éblouissement de la délivrance ne pesèrent plus guère devant les larmes d'une femme et les quelques soupirs qu'elle pourrait exhaler.

— Ne pleurez pas. Je verrai l'Empereur et je suis indigné de sa duplicité. Ah! il renvoie les Pères avec ignominie après avoir échangé avec eux des promesses. Il prend les petites filles qui vivent tranquilles chez leurs parents. Ne pleurez pas, je vous sauverai tous. Pourquoi continue-t-on à discuter avec ce prince de foire, ce gonin qui joue à l'Empereur! Quelques boulets ramés des frégates royales, sans plus, le mettraient à la raison.

Confus de son impatience, il feignait tout haut de se perdre dans les grandes idées.

— Et dites-moi! A-t-on dit que vous reverriez Marie? L'enferme-t-on dans le Sérail? Ismaïl imagine-t-il que nous sommes flattés, comme ses sujets imbéciles, de voir « chérifier » nos filles?...

— Las, monsieur, je ne sais pas, je ne sais rien.

La vieille se précipita et mouilla de ses lèvres la main blanche du marchand, tandis que remontait l'indomptable espérance.

Pillet s'éloignait, piétinant les allées d'un pas rude. Profondément blessé que l'Empereur se fût joué des Pères, il s'encolérait d'éprouver quand même une espèce d'admiration. Il y avait de la superbe dans cette désinvolture. Le Chérif cependant avait vu de ses yeux la lettre de créance de la Mission. Pensait-il témoigner de sa puissance par cette félonie que saurait forcément le Grand Roi duquel il convoitait l'estime?

Une fille passait, rasant le mur. On n'apercevait qu'un peu de noir du front et de l'entre-sourcil au-dessus du voile blanc. Elle avait les bras encombrés d'étoffes qui ondoyaient un peu au vent de sa démarche et l'un après l'autre ses talons rougis se levaient du sol avec un petit bruit.

Pillet courut à elle et la saisit à l'épaule avant qu'elle disparût au tournant d'une porte cachée dans un retrait du mur.

— Dis, Aïla, tu connais la nouvelle servante française, l'esclave, la sœur du jardinier?

— Oui...

— Prends cette piastre, ya Aïla, fais lui savoir qu'elle sorte un moment. Je l'attends là, non loin, sous le couvert de l'olivette, là.

L'esclave lui glissa des mains et fit claquer la porte de chêne cloutée de fer. L'heure approchait du moghreb pieux, le soleil embrasait d'un feu rouge et flottant le ciel qu'envahissaient les voiles soufrés du soir. L'homme ruminait sa folie. S'il était vu, si quelqu'un rapportait aux oreilles de l'Empereur qu'il avait osé s'approcher du lieu défendu, du Harem, du même coup qu'il perdait Marie, il ruinait sa propre auto-

rité, s'il ne payait pas son audace, quelque jour, de sa vie! Mais il se reposait dans la tranquillité qui suit les gestes émanés d'un inconnu de soi-même : il ne s'était jamais soucié de cette fille et voilà qu'il tremblait à l'idée de sa venue. Il se laissa tomber sur la souche d'un olivier mort.

La lumière indécise épousait son frémissement. Un murmure d'étoffes se mêla à l'essence de sa faiblesse.

— C'est moi, monsieur.

— Marie!

Pillet la prit aux poignets et la mit tout debout devant lui.

— Ah! Marie.

— Oui, je me suis sauvée. Les femmes ne m'ont pas vue. L'arifa était au réchaud et j'ai suivi la noire par des galeries que je ne connaissais pas. Monsieur, vous qui pouvez tout, vous qui êtes riche, faites-moi sortir d'ici et retrouver Jacques et ma mère. D'ailleurs, n'allons-nous pas, quelque jour, être tous libérés grâce aux bons Pères. Demeurerai-je seule ici?

— Ma pauvre enfant, hélas! Les Trinitaires sont chassés. L'Empereur vous garde. Mais vous souffrez, Marie?

Elle baissait la tête et commençait de pleurer. On l'avait habillée d'un caftan de gros drap amaranthe qui rendait sa peau blanche plus transparente encore. Sur sa tempe, des veines violettes se croisaient. Les traits blafards, le cou trop mince s'engonçaient d'une ferragia de mousseline. Pour l'ouvrage, ses manches se relevaient par deux cordons noirs croisés qui lui bridaient la poitrine et ses bras nus jusqu'à l'épaule apparaissaient d'une délicatesse à faire soupirer d'émoi. Quelque femme oisive et rieuse s'était joué à lui serrer le front dans un beau mouchoir de soie violette lamée d'or. Ses yeux baignaient dans une eau violette et plus pâle. Des tresses d'un blond d'argent pendaient devant ses tempes et comme on lui avait percé l'oreille droite, des gouttelettes de sang coagulé allongeaient le lobe rose et encroûtaient le grand anneau d'argent qui lui touchait l'épaule.

L'œil de Pillet s'attacha à ce petit morceau de chair blessée et dès cet instant la pitié qui gonflait son cœur fit place à une ironie, une gaîté enivrante.

Il prit l'enfant effarouchée et la coucha sur ses genoux.

La frêle gorge palpita sous ses lèvres. Le sang gonflait son front et aveuglait ses yeux qu'emplissait au dedans l'image double et grandissante.

— As-tu vu l'Empereur?

Il haletait, avec des mains hardies.

— Non, non, monsieur. Laissez-moi, je vous prie. Je n'ai pas vu le maître ni ne le verrai. Ah! vous me faites mal. Laissez-moi, je vous prie.

Le tourbillon d'une pensée héroïque soulevait la raison de M. Pillet.

— Alors, je la sauverai, je les sauverai tous!

Un grand cri emplit le silence. C'était l'heure de la prière et le crépuscule commençait. Des deux gemmes de l'alcassave s'élança lentement le cri du moueddin. Des toits de tuiles vertes, l'onde invisible filait vers le ciel vert. Les mosquées de la ville répondirent tout de suite. Le haute-contre de la mosquée des Fleurs dominait les sons mélangés et ce fut tout à coup la floraison d'un bouquet rauque dans l'harmonie du ciel.

D'une poussée de sa main, Marie éloigna le marchand que l'appel coutumier venait de dégriser. En chancelant, en pleurant de tristesse, elle courut le long du mur du Sérail jusqu'à la porte secrète, comme vers un refuge.

NANCY GEORGE

(A suivre.)

LE ROMAN DE LA DUCHESSE DE BERRY

LA PRINCESSE CAPTIVE[1]

Tandis que Bugeaud se remet avec peine de sa grande fureur et s'épanche en de longues épîtres à d'Argout où il conte sa mésaventure, la duchesse songe à la politique; transitoirement sa pensée est dirigée vers les choses sérieuses. Parmi les lettres que lui a remises Choulot il y en a une de Chateaubriand; celui-ci, depuis le 22 février, a hésité à se faire de nouveau le héraut de la duchesse, car c'est une cause compromise. Mais, ainsi qu'il le dit lui-même, « misérable serf attaché à la glèbe, il ne peut s'affranchir de ce dogme de légitimité qu'il a tant préconisé », et comme autrefois il offre ses services. Aussitôt Marie-Caroline écrit à Bugeaud qu'elle fera des propositions au gouvernement, si on la laisse se concerter avec Chateaubriand et l'avocat Hennequin qui lui est tout dévoué et qu'elle préfère à Berryer trop absolutiste à son goût. Il est bien entendu qu'elle verra ces Messieurs sans témoins.

Échaudé comme il vient de l'être, Bugeaud est peu disposé à entrer dans cette voie, puis il réfléchit : des carlistes raisonnables et dont la parole tombe de haut ne seraient peut-être pas inutiles. Tout compte fait, il verrait volontiers que l'on mît la duchesse en liberté. Ce n'est point pour sa commodité à lui, assurément non! Il est fort bien à Blaye, du moins il le dit au Ministre : il a avec lui sa femme et ses deux filles, il est bien nourri, bien couché, bien obéi, bien servi — il

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre

pourrait ajouter : bien payé[1]; — bref il n'a rien à réclamer; mais pour le roi, pour le pays il désire la fin du drame. A son avis, la duchesse acceptera toutes les conditions qu'on lui dictera, et si elle demande des conseillers, c'est pour se couvrir vis-à-vis de son parti. Que d'Argout y pense : la publication de la grossesse par Chateaubriand, cela ne ferait pas mauvais effet! L'auteur de *René* trouverait là matière à quelques belles pages romantiques.

Ménière est du même sentiment; et comme il a de nouveau l'oreille du Ministre, il fait valoir que la prisonnière est mal entourée, que ses deux compagnons n'entendent rien aux affaires : cette femme seule et chargée de si grands intérêts a besoin d'être dirigée. Mais à Paris on ne voit point les choses sous cet angle : traiter de puissance à puissance avec une prisonnière d'État, puis encore avec des exaltés comme Chateaubriand et Hennequin, y songe-t-on? Laisser bénévolement des hommes, qui outragent la monarchie de Juillet, conspirer avec une femme qui a cherché à provoquer la guerre civile, ce serait folie! La demande doit être rejetée « sur l'étiquette du sac »; la majorité de la Chambre exige une constatation en bonne et due forme.

C'est Bugeaud qui reçoit la bordée ce jour-là. La duchesse s'est levée, trépigne, gesticule; il y a encore des cris, des portes fermées avec violence; et tout penaud le général quitte le pavillon. Vilain métier! Mais bientôt il prend sa revanche. Dans une lettre de madame de Brissac à son mari interceptée par la censure, il est dit que Madame feint d'être grosse pour obtenir sa liberté. La lettre en poche, Bugeaud arrive dans le salon, et comme la duchesse récrimine contre le ministère qui lui envoie des médecins quand elle a besoin de jurisconsultes, il se tourne vers Brissac : « C'est vous et votre parti qui êtes les véritables ennemis de Madame; par votre mauvaise foi, vos dénégations machiavéliques, vous rendez sa mise en liberté impossible. » Et, brandissant la lettre : « Donc jamais vous n'avez dit à votre femme que Madame est grosse! Avec des gens qui ont pris le parti de tout nier, il faut se résoudre à attendre la dernière et la plus forte des preuves. — Vous ne me convaincrez pas, dit madame de Hautefort agressive. — Je ne

1. 36 000 francs de solde. Chousserie n'en avait que 24 000.

cherche pas à vous convaincre. Le gouvernement a un gage qui convaincra les plus incrédules : il leur présentera un enfant. — Non, général, observe la duchesse avec embarras, vous ne convaincrez personne; ils mettraient le nez dessus, ils me verraient moi et mon enfant qu'ils nieraient encore! » Alors Brissac s'écrie : « S'il arrive quelque chose à Madame, votre gouvernement est perdu. — Nous ne laisserons pas tomber notre trône comme celui de Charles X, réplique Bugeaud. Nous saurons combattre et ne ferons pas comme vous à Rambouillet. » Le dialogue s'envenime et la duchesse intervient presque timidement : « Si l'on m'avait accordé les conseillers que je demandais, je leur aurais donné l'ordre de publier ma grossesse... » Sur un geste de Brissac elle s'arrête, mais la phrase a porté. Bugeaud insiste de nouveau auprès du ministère pour qu'on envoie Chateaubriand et Hennequin; il prend même sur lui de proposer à la duchesse que ses conseillers et cinq médecins fassent la déclaration publique qu'exige le gouvernement, moyennant quoi elle sera libre. Marie-Caroline répond de façon évasive; il est clair que Brissac lui a fait la leçon. Alors Bugeaud furieux déclare que désormais toute discussion est inutile : « L'acte ne sera pas dérobé et je remplirai l'appartement de témoins. »

La diplomatie ayant échoué, le médecin reparaît sous les espèces d'Orfila et d'Autivy. Mais la résolution de la princesse est bien prise : le sort en est jeté, elle ne recevra personne. Et, ayant acquis sans rien voir la certitude de la grossesse, les médecins repartent pour Paris. Dubois reste, par ordre; il y a entre Deneux et lui une incompatibilité d'humeur qui grandit chaque jour : Deneux voit quotidiennement la duchesse, Dubois est toujours exclu et ne peut supporter plus longtemps la situation qui lui est faite; il se décide à demander officiellement son admission auprès de la prisonnière; elle refuse poliment. « La duchesse a une arrière-pensée, s'écrie-t-il. Elle espère cacher son accouchement. Il y a là-dessous quelque supercherie! » L'œil de Deneux s'anime : qu'on touche à sa royale cliente, il ne le souffrira pas; et ces deux vieillards qui tremblent sur leurs jambes échangent de grands mots; les anciens griefs, les inimitiés professionnelles ressortent; on se jette des diagnostics à la tête; finalement Deneux, plus

jeune et moins armé, quitte la place en déclarant qu'il rompt tout rapport avec Dubois.

Puis le calme revient; un calme étrange. Plus de colères, plus de récriminations. C'est à ces moments de repos qu'il est possible d'observer Marie-Caroline; cette manière d'enfant qu'elle est garde quelque tranquillité devant l'objectif. Elle lit beaucoup, non point les petits livres verts de « la Bibliothèque de la Fidélité » dont la prose due à MM. Mennechet, de Conny et autres légitimistes, est trop plate pour lui plaire, mais les purs romantiques. Qu'on ne lui parle pas de Télémaque, du jeune Anacharsis : ces voyageurs sages et moralistes sont restés le cauchemar de son enfance. Chateaubriand, Walter Scott, Nodier, Hugo, voire Corbière, l'auteur du *Négrier*, voilà ses hommes! Elle s'enthousiasme pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, pour *Notre-Dame de Paris* que détestait Mesnard et contre quoi Bugeaud déclame bien qu'il ne puisse s'en détacher, car c'est le premier roman qu'il lit. Vigny n'est point son fait, elle trouve *Stello* prétentieux; ce qu'il lui faut, c'est du naturel un peu échevelé, son naturel en somme. Elle adore Barbier, Lamartine et Musset qui, à son sens, est « un mauvais sujet de bonne compagnie ». Un jour Ménière reçoit une lettre de Balzac. « Le forçat du grand bagne de Paris » envie le docteur de pouvoir « être utile dans une des situations les plus délicates où puisse arriver une femme ». Il parle de son impénitence finale en fait d'opinions légitimistes, de ce Blaye qui est le sacre de Sainte-Hélène. La duchesse est ravie; elle aime tant les romans de M. de Balzac. Quel homme est-ce? Comment est-il? Et Ménière esquisse la biographie de l'auteur de *Louis Lambert*[1].

Le temps semble passer sans lui peser. Elle devient sentimentale, pleure en communiant, dit qu'elle voudrait nourrir son enfant, ce qu'elle n'a pas fait pour le duc de Bordeaux.

1. Lorsque Balzac écrivit cette lettre à Ménière, il se trouvait à Angoulême chez le commandant Carraud, directeur de la Poudrerie. Madame Carraud, ardente républicaine, dont M. Bouteron a récemment publié la correspondance, réprouvait d'ailleurs les sentiments royalistes de son ami. — Les bonnes relations de Balzac avec Ménière nous sont encore attestées par une liste de personnes auxquelles Balzac envoyait régulièrement ses œuvres, liste où figure le nom du docteur parmi ceux de ses plus intimes amis. Cf. Ménière, I, 328-33, *l'Émeraude*, p. 2 sqq.

« C'est un devoir sacré », et très sérieusement elle commente Rousseau sans s'en douter. Bugeaud ne croit pas à ce beau projet; il a arrêté deux nourrices, de jeunes et belles paysannes, et ce ne sera pas Deneux qui goûtera leur lait : le gouverneur doit vérifier tout ce qui entre dans la citadelle. — « Ah! général, vous avez l'air d'un égrillard, je le dirai à votre femme! » Et de rire. Le soir, on fait de la musique. Madame de Hautefort chante la cavatine de la *Gazza Ladra* ou la romance du saule d'*Othello*; de sa voix faible mais juste la duchesse reprend :

Deh calma ô ciel nel sonno
Per poco le mie pene...

Puis, pour varier le thème, le beau Saint-Arnaud, s'accompagnant de sa guitare, entonne la chanson qui est le grand succès de Blaye et qu'affectionne le général :

Tu veux devenir ma compagne,
Jeune Albanaise aux pieds légers...

A voir la prisonnière lorsqu'elle se lève si pâle, la bouche fanée, se tenant à peine sur « ses pauvres quilles décharnées », on serait tenté de la plaindre. Elle ne se plaint pas; il semble même qu'elle soit heureuse, qu'elle ne désire plus quitter sa prison, que toute politique lui soit devenue indifférente. Elle s'amuse d'un rien, d'une escapade de Bewis, d'une naïveté de Deneux, les compare l'un à l'autre dans leur commune dévotion à sa personne; ou bien elle raconte ses souvenirs, car elle a connu tôt la vie d'aventure, et, à trente-quatre ans, a plus vu que quiconque dans la citadelle. Les conversations se prolongent indéfiniment sans heurts, sans mots amers, sans une exclamation contre d'Argout ou les d'Orléans. Ménière n'est plus le seul favori et s'en afflige; chacun maintenant trouve grâce devant elle, même Bugeaud « qui sait allier les égards dus à l'infortune avec les devoirs qui lui sont imposés ». Aurait-elle donc pris son parti? Tout se passera-t-il comme le veut le gouvernement, dans l'ordre et sans tricherie? Ou bien, comme le dit Ménière désorienté : « Sommes-nous joués [1]? ».

1. A. N. F⁷ 12173.

VII

ANNE-MARIE-ROSALIE

A Paris, dans les salons orléanistes, le petit « jeu du père » est à la mode. Ce mortel fortuné est-il Guibourg, le jeune avocat nantais qui a partagé la réclusion de la duchesse dans la maison Duguiny? Est-ce le charmant Rosambo qui a été l'intime durant l'exode vers Cherbourg et l'insurrection de Vendée? est-ce Charette? Bourmont? Toutes les notabilités du carlisme sont admises à cet honneur et passées en revue; malgré son âge « qui devrait le mettre à l'abri des bavardages du monde », Mesnard n'est pas oublié. Après son acquittement à Montbrison, il est revenu à Paris; et madame de Colbert, personne fort légitimiste, le voyant passer en cabriolet, s'écrie : « Ah! l'infâme, le scélérat! Je voudrais l'étrangler de mes propres mains. Le misérable, c'est lui qui l'a fait, ce malheureux enfant! » D'autres qui ont entendu Thiers parler de la passion contrariée de Deutz, attribuent la paternité à celui-ci, et cette solution bien noire satisfait les esprits romanesques [1].

Chez les légitimistes tièdes, « les conspirateurs de crème fouettée », comme les appelait M. de Rochecotte, l'indulgence ne fleurit pas plus. « La duchesse n'en est pas à sa première faiblesse. Vous souvenez-vous de ses retraites subites autrefois, à Rosny, à Bath? Cela donnait déjà à penser. Après l'enfant d'Angleterre, l'enfant de Vendée. En vérité cette Napolitaine compte la chasteté pour rien. » On invente les histoires les plus étranges : la duchesse serait tombée amoureuse d'un jeune et bel Italien et, pour se dédommager de ses chagrins, se serait abandonnée... Les femmes se scandalisent, celles surtout dont la réputation est fort ternie. Une servante d'auberge, à laquelle pareille chose arrive, se noie dans un puits plutôt que de la voir divulguée. Comment la duchesse n'a-t-elle pas préféré la mort au déshonneur, comment ne s'est-elle pas jetée du haut des remparts de Blaye? Ses idées religieuses ne s'y opposaient pas et on lui reconnaît un courage peu ordinaire. Quant à Chateaubriand, il est catégorique : lorsqu'on lui demande qui est le

1. Bugeaud, bien que fort étranger à la littérature, « tenait » pour Deutz. Cf. lettre du commandant de l'*Actéon*, ap. Boigne, IV, 216.

père, il répond : « Comment voulez-vous qu'on le dise? Elle-même ne le sait pas. »

A Blaye, même conversation. Cet inconnu riche des faveurs royales intrigue fort Ménière, Bugeaud et ses officiers. Cela donne un aliment à leur oisiveté : car, il faut l'avouer, on commence à s'ennuyer dans la forteresse; l'événement qui doit terminer le drame semble ne devoir jamais arriver. Sans doute la table est excellente : « un ordinaire de cardinal »; la solde est plus que convenable, mais on se lasse de tourner dans le même cercle : dîners chez le gouverneur, parties d'échecs, revues, manœuvres, et « autres niaiseries du métier [1] », le tout encadré par le coup de canon de 6 heures du matin et celui de 6 heures du soir. Ce qui se passe à Blaye sera de l'histoire, on sera fier d'y avoir participé, mais pour le moment respirer un autre air serait bien agréable. Le soir, chez la duchesse, la conversation languit; Marie-Caroline s'amuse à compter les bâillements de ses familiers en enfonçant dans une bougie de petites épingles noires, et madame Hansler n'apporte jamais assez d'épingles. Peu à peu les humeurs s'aigrissent. Ménière ne peut s'habituer à sa nouvelle situation de visiteur en sous-ordre, à l'indifférence de la princesse. « J'en suis presque arrivé au point de regretter l'espèce de zèle qui m'a porté à lui être utile », écrit-il à d'Argout.

Candide Ménière! Il ne se rend pas compte que son temps est fini, que ses attentions sont dépensées en pure perte. La duchesse a d'autres soucis que d'échanger des propos plaisants avec son médecin ordinaire. Lorsqu'il pouvait lui servir à conquérir sa liberté, qu'avec pitié il rédigeait des rapports bien alarmants, cela se comprenait. Mais maintenant il faut repartir sur de nouveaux frais. Quitter Blaye! Elle ne le désire plus. Et où irait-elle? Le caractère inflexible de Charles X, l'austérité de la duchesse d'Angoulême lui sont trop connus pour qu'elle se flatte d'être accueillie d'emblée par eux; à défaut d'autres symptômes, le ton des journaux carlistes suffirait à l'éclairer sur ce point. Elle doit donc faire pressentir sa famille, rendre impossible une invitation à se fixer ailleurs qu'à Prague. Mais, en admettant qu'elle y soit reçue, quelle sera sa situation? Blacas ne manquera pas de lui opposer son mariage qui

1. C'est ainsi que s'exprime le futur maréchal Saint-Arnaud. Lettres, I, 48.

la prive de ses droits; or, elle entend conserver son nom, son titre, ne subir aucune diminution. Chateaubriand s'est proposé comme ambassadeur : il partira pour Prague, expliquera que la duchesse comptait ne révéler son mariage qu'à la majorité de son fils, que des tortures morales poussées au dernier degré ont seules pu la décider à devancer ce jour. Il plaidera pour elle et s'il réussit, peut-être sera-t-il nommé gouverneur du duc de Bordeaux. Tout cela exige du temps, des négociations. Où serait-elle mieux qu'à Blaye pour attendre? Elle y fait figure d'opprimée et l'attitude du gouvernement qui la retient sous les verrous apparaît chaque jour plus odieuse. Que l'on n'espère plus d'elle aucune déclaration : elle est résolue à se taire, à jouer jusqu'au bout la résignation : « Mon rôle politique est fini. Le duc de Bordeaux est un grand personnage qui me dépasse de toute la hauteur d'une couronne. Je ne suis plus qu'une mère de famille, comme tant d'autres, qui demande à vivre dans le calme et la paix, en allaitant son enfant. » Et doucement, à pas feutrés, elle préparera sa rentrée sur la scène du monde.

Cette diplomatie ne prend pas Bugeaud au dépourvu; il sait maintenant avec qui il doit compter, affectionne quand il s'agit des intrigues carlistes le mot machiavélique qui désigne pour lui une vague Italie où se conjuguent les poignards et les poisons. Sa défiance paysanne est sans cesse en éveil et il veut sortir vainqueur de cette lutte qui dure depuis trois mois. Son idée fixe est que la duchesse a pris ses mesures pour que l'événement ait lieu sans qu'on s'en aperçoive. Il commence par convoquer les témoins dont la présence est exigée par le ministère : le commandant Delord, Dufresne, le sous-préfet, le maire, le procureur du roi... Ces messieurs déclarent que les précautions semblent bien prises; l'un d'eux seulement, dans son zèle orléaniste, désirerait qu'au-dessus des grilles on établît un réseau de fil de fer. Il est entendu que trois coups de canon avertiront ceux qui n'habitent pas la citadelle.

La question des témoins réglée, reste celle du médecin; ce n'est pas la plus simple. Dubois est le représentant médical de la monarchie et son attestation est indispensable. En vain Ménière a tenté de faire revenir la duchesse sur ses préventions. « Toute la judiciaire de M. Guizot, tout l'esprit de

M. Thiers y échoueraient. » Alors l'exaspération de Dubois ne connaît plus de bornes; impossible de discuter avec lui; il s'emporte à chaque mot, crie qu'une simple visite suffit, qu'il n'est pas besoin de tant d'affaires : Deneux, Ménière et lui verront la prisonnière et tout sera dit. « Ce serait une dérision pour la France entière », réplique Bugeaud. Un égoïste, ce Dubois, plus du tout un accommodant vieillard. Quel moyen de le garder? Bugeaud va aux enquêtes, apprend que la gouvernante du maître s'ennuie et veut retourner à Paris. C'est le mot de l'énigme! Le jour même, un jeune et beau soldat va, en service commandé, parler d'amour à la triste gouvernante; d'Argout télégraphie à Dubois pour l'encourager, l'assure qu'il touche au terme de cette espèce de captivité : le maître reste.

Rassuré du côté des témoins et des médecins, Bugeaud va pouvoir attaquer. Le 1er mai, le projet de procès-verbal est remis à la duchesse; elle semble l'accepter, bien qu'il soit « de la dernière inconvenance ». Mais le lendemain, tout est changé. Bugeaud s'étonne : « Je n'y avais pas bien réfléchi, s'écrie-t-elle, je le trouve atroce d'un bout à l'autre. » Et elle se répand en imprécations désordonnées. La vue de cette femme, le visage convulsé, les lèvres violettes, la gorge contractée, étouffant de colère, ces sursauts d'une âme forte qui se roidit contre la violence, tout cela impressionne le général. Pour garder une attitude, il se retourne contre les mauvais conseillers de la prisonnière, dit une fois de plus leur fait à « ces deux pauvres têtes »; mais au fond il est ébranlé. Ménière aurait-il raison? Est-il nécessaire d'infliger à un être épuisé et malade cette procédure vexatoire, en passant « par-dessus les considérations de l'humanité, des dangers et même de la décence »? Un simple acte de l'état civil protégé par la loi ne permettrait-il pas d'atteindre le même résultat sans s'exposer aux mêmes périls? Deneux a promis de poursuivre ceux qui mettraient en doute sa signature : une déclaration de naissance faite par lui est le parti le plus sûr, le plus simple, le plus honorable. Ainsi le général se fait juriste pour défendre sa prisonnière, celle qu'il appelait autrefois par dérision la nouvelle Jeanne d'Arc, la Marie-Thérèse; puis un doute lui vient : a-t-il qualité pour parler ainsi? Et il termine sa dépêche par ces mots : « Je ne suis pas tenu à connaître les lois civiles.

Vous êtes au centre des lumières, vous en possédez beaucoup : c'est à vous, Messieurs les Ministres, de me diriger. »

Mais le gouvernement ne veut pas se contenter d'un simple acte de naissance, il lui faut son procès-verbal. Les négociations continuent, cette fois en paix, avec Marie-Caroline. « On constatationne » sans colère. La duchesse est redevenue bucolique, s'amuse à dessiner le plan d'une maison champêtre qu'elle veut faire construire à Palerme. Parfois elle lit Byron, « applique à sa propre situation de belles stances sur la fragilité des grandeurs humaines », ou bien elle disserte sur les enfants de l'amour qui, à son avis, ne valent jamais les autres. Bugeaud profite de l'accalmie, et le 7 mai télégraphie à Paris qu'il s'est mis d'accord avec la prisonnière sur les points suivants : si les ministres s'obligent par écrit à la mettre en liberté aussitôt qu'elle sera rétablie, elle s'obligera sur sa parole d'honneur à prévenir dès l'apparition des premières douleurs. « Je désire, ajoute Bugeaud, que vous puissiez consentir. Vous remarquerez que votre engagement reste entre mes mains et que si la duchesse n'exécute pas exactement les conventions, votre promesse devient nulle. » A quoi d'Argout répond que le gouvernement n'a aucun engagement à prendre vis-à-vis de la prisonnière, qu'en revanche Bugeaud peut donner à celle-ci l'assurance que, si elle tient parole, elle sera libérée dès qu'elle sera de force à supporter le voyage. Le général lui montrera cette partie de la dépêche, mais sans s'en dessaisir pour chose du monde, car il ne faut jamais se fier à la sincérité de Madame. En outre, au moment critique, l'appartement devra rester ouvert, non pour que les témoins puissent voir, mais cette mesure indiquera qu'ils ont été à portée de voir. La réponse pourrait être pire. Bugeaud l'empoche; il a maintenant une monnaie d'échange : la promesse de liberté.

Dans la journée du 9 mai, il fait au pavillon sa visite quotidienne; malgré le temps orageux et la chaleur accablante, la duchesse, bien qu'un peu incommodée par un trop copieux déjeuner, est parfaitement calme. Le soir, devant les médecins, elle raconte des anecdotes sur ses enfants, notamment sur le duc de Bordeaux qu'elle dépeint comme un gros garçon sans souci, paresseux et fort sale; Deneux la divertit par quelques récits scandaleux qu'il débite avec son art ordinaire, et à

10 heures on se sépare. Les médecins vont se coucher dans le salon; et, avant de s'endormir, Deneux tout à sa dévotion murmure comme dans une prière : « C'est un ange! »

Vers 2 heures et demie du matin, le lieutenant de gendarmerie Solabel qui veille au rez-de-chaussée entend du bruit dans la garde-robe près de la chambre de la duchesse; il grimpe l'escalier, frappe à la porte de Bugeaud. En même temps, madame Hansler à peine vêtue ouvre la porte du salon et crie : « Dépêchez-vous, Messieurs! Monsieur Deneux, Madame va accoucher. Madame demande que monsieur Dubois n'entre pas de force dans la chambre. » En chemise, Ménière court réveiller le général qui vient d'être prévenu; Deneux tout éberlué se débat avec son pantalon qu'il ne parvient pas à enfiler; il fait son entrée dans la chambre à coucher sans avoir réussi à serrer sa ceinture, le pantalon tombant sur les jarrets : « J'en demande bien pardon à Madame », bredouille-t-il. A ce moment les trois coups de canon qui doivent avertir les témoins retentissent; la duchesse s'effraie : « Calmez-vous, lui dit Ménière; d'ailleurs vous devez y être habituée; l'enfant d'une Altesse royale ne peut naître sans que l'on tire le canon en son honneur. » Un à un les témoins arrivent, Dubois le premier; on l'installe derrière un paravent qui masque en partie la porte de communication entre la chambre et le salon; de là il peut voir sans être vu. Le bruit que l'on fait à côté inquiète Marie-Caroline; à voix basse elle dit : « Priez le général de ne pas faire entrer monsieur Dubois; tout ira bien, nous n'aurons pas besoin de lui... »

Bugeaud est sur le pas de la porte; il entend un vagissement, puis la duchesse qui dit : « Oh! mon Dieu! il crie bien fort, serait-ce un garçon?... » Dix minutes après, Ménière vient lui annoncer que tout s'est bien passé, mais de loin la princesse a aperçu le pan d'un habit brodé : « C'est monsieur Bugeaud que je viens de voir; dites-lui d'entrer si cela peut lui être agréable. » Bugeaud s'approche du lit; d'un geste franc elle lui tend la main : « Vous le voyez, j'ai appelé aussitôt. » Il tire de sa poche la dépêche des ministres, en lit une partie. « Général, je tiendrai tout ce que j'ai promis », puis, comme il se retire, elle le rappelle, et avec un abandon charmant : « Vous aviez deux filles, en voici une troisième. » Lorsqu'il est sorti, elle se

tourne vers Ménière et, le visage radieux : « C'est une fille, dit-elle. *Il* sera bien content, lui qui désirait tant une fille! »

Tous les témoins sont réunis; il ne manque que le maire et le juge de paix partis à la campagne. Assez gênés, ils chuchotent. Madame de Hautefort paraît et de sa voix impérieuse : « Mais, Messieurs, Madame vous attend! » Les autorités du coin, comme les appelait Chateaubriand, ne se le font pas dire deux fois. Dans cette chambre où vient de naître une altesse déchue, une sorte de protocole a déjà reparu. Madame de Hautefort, solennelle, est assise dans un fauteuil au pied du lit; l'enfant bien emmaillotée repose sur un grand oreiller à côté de sa mère; au chevet, madame Hansler, qui a complété sa toilette; près de la duchesse, Ménière et Deneux. Alors le président du tribunal de Blaye, M. Daniel-Théotime Pastoureau, s'avance : « Est-ce à madame la duchesse de Berry que j'ai l'honneur de parler? — Oui. — Vous êtes bien madame la duchesse de Berry? — Oui, Monsieur. — L'enfant nouveau-né qui est auprès de vous est-il le vôtre? — Oui, Monsieur, cet enfant est à moi. — De quel sexe est-il? — Il est du sexe féminin. J'ai d'ailleurs chargé monsieur Deneux d'en faire la déclaration. » Les témoins, Pastoureau en tête, se retirent dans le salon; tout s'est passé avec la plus grande convenance, et ces messieurs semblent fort satisfaits.

Quelques instants après, la duchesse appelle Deneux. « Quand on fera la déclaration de naissance, vous nommerez le père de mon enfant. » Et elle lui remet un papier plié qu'elle vient de prendre sous son traversin. Deneux lit, agite la tête, les bras; madame de Hautefort qui lit à son tour ne cache pas sa surprise et son émotion; quant à Ménière, il va chercher Bugeaud. « Tout marche à merveille », dit celui-ci, et suivi de la troupe des autorités, il rentre dans la chambre. Il est à peine 4 heures du matin. Alors, la taille droite, la voix claire, épanoui et pontifiant, Deneux dit « : Je viens d'accoucher madame la duchesse de Berry ici présente, épouse en légitime mariage du comte Hector Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Franco, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié à Palerme. Les prénoms de l'enfant sont Anne-Marie-Rosalie. » Un silence; les assistants n'osent se regarder l'un l'autre; mais Bugeaud a vite repris la direction des affaires.

Séance tenante, le procès-verbal de constatation est signé par les témoins, y compris Dubois et le curé; seuls madame de Hautefort et Brissac se récusent : « Nous sommes ici pour donner nos soins à la princesse, non pour signer un acte quelconque. » Rouge de colère, Bugeaud a bien de la peine à ne pas rudoyer Brissac; pourtant il se contient : « Il ne vous reste plus qu'à aller protester, lui dit-il rageusement, et je n'en serais pas étonné, car un honnête homme ne craint pas d'attester une vérité. »

... Dans la chambre de la duchesse, le calme est revenu, troublé seulement par un marmot qui piaille; madame Hansler natte les cheveux de sa maîtresse; lorsqu'elle a fini, Marie-Caroline remet la tête sur l'oreiller, dit en souriant : « Bonsoir la compagnie », et s'endort.

A partir de ce jour, dans les salons parisiens, on n'entend plus qu'un nom : Lucchesi-Palli. Qu'est-ce que ce Lucchesi-Palli? Un noble de bonne race, disent les généalogistes bien pensants; sa famille descend de ces fameux barons normands qui conquirent la Sicile au XIe siècle. Fort bien, observe un diplomate, mais il me revient qu'il est mal dans ses affaires; il a été ministre de Naples à Madrid, a su plaire à la reine d'Espagne et excessivement, car le roi Ferdinand l'a fait rappeler; depuis on l'a envoyé à la Haye d'où il n'a point bougé depuis dix-huit mois; il y mène petite vie, malgré son nom. Peu à peu, les renseignements abondent; chacun dit ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas, et de ces pièces disparates se construit le roman du mariage de la duchesse.

Après la déclaration du 22 février, il était de toute nécessité de trouver un mari. Les carlistes se mettent à l'œuvre; en tête madame du Cayla, l'ancienne favorite de Louis XVIII, qui, avec des restes de beauté, possède un véritable génie d'intrigue. A la Haye, où elle habite, elle pressent d'abord M. de Ruffo, ambassadeur de Naples, qui se trouve là de passage; mais quand celui-ci comprend de quoi il s'agit, il prend peur et s'enfuit. Alors elle se retourne vers le comte Hector Lucchesi qui à son tour fait mine de ne point entendre. Rochechouart, légitimiste incorrigible, joint ses efforts à ceux de la dame, engage Lucchesi à « épouser la duchesse pour sauver son hon-

neur »; il ne répond pas à ses ouvertures. Cependant le temps passe; la prisonnière ne peut attendre indéfiniment qu'on lui découvre un mari. Alors le financier Ouvrard paraît avec des arguments sans réplique. Lucchesi reçut-il 100 000 écus, 1 million? On l'ignore; mais il consent à endosser l'honneur de la paternité; et sans tarder on fait fabriquer dans un petit village d'Italie un certificat de mariage qu'on date de juillet 1831. Comment madame du Cayla et ses auxiliaires, mesdames de Craon et de Saint-Priest, messieurs Drudon et Bourmont, firent-ils connaître à la duchesse le nom de ce mari postiche? C'est encore un mystère auquel le curé de Blaye n'est point étranger sans doute. En tout cas, elle est prévenue à temps et tient tout prêt le papier que lira Deneux[1].

Tel est le roman du monde orléaniste. Dans l'opposition, chez les républicains, on semble y ajouter foi, mais la duchesse n'est plus en somme pour les journalistes qu'un moyen de stigmatiser Louis-Philippe. Un beau caractère, en vérité, que ce roi constitutionnel! Imprimer au front d'une femme, fille, sœur, nièce et mère de roi un ignoble écriteau; livrer à la malignité publique les faiblesses de son sang pour en retirer un grossier profit! Croit-on par des procédés semblables affermir le respect de la monarchie? Des particuliers reculeraient devant cette honte : laisser sa propre enfant en proie aux sarcasmes de la foule, à la risée des laquais. Louis-Philippe, lui, n'a pas reculé, mais qu'il se souvienne de ceci : on ne fonde pas une dynastie en enseignant au peuple du haut d'un trône le mépris des races royales.

Les carlistes sont aussi éloquents, mais il n'y a pas chez eux unanimité d'opinion. Les uns admettent le mariage : ils font remarquer que la duchesse a connu Lucchesi dans son enfance, qu'à cette époque elle l'aimait peut-être déjà; elle l'a revu ensuite à Massa, à Nantes où il lui a apporté une dépêche du prince d'Orange; puis, pour prouver plus encore, on soutient que la duchesse a été elle-même retrouver son mari en Hollande; déguisée en servante elle a traversé la France, a même été reconnue à Montmédy par un officier qui a eu la généro-

1. Cuvillier-Fleury, II, 79; Boigne, IV, 199 sqq.; Rochechouart, 527; Castellane, III, 78.

sité de ne pas la dénoncer [1]. Quant au mariage, il a eu lieu secrètement à Rome devant un seul témoin, mariage parfaitement légal d'ailleurs puisqu'en Italie il ne consiste qu'en une cérémonie religieuse [2]. Dès lors que trouve-t-on à critiquer dans la conduite de la duchesse? Une mésalliance peut-être, mais qui ne lui enlève ni son titre ni ses droits; elle reste duchesse de Berry comme Marie-Louise est restée impératrice après son mariage avec Neipperg. Sa position politique n'est nullement modifiée [3].

Cet échafaudage ne satisfait pas les carlistes avancés. Ceux-ci ont nié la grossesse; ils nient l'accouchement, et, le 16 mai, déposent une plainte « pour présomption légale de supposition d'enfant ». Le procès-verbal et l'acte de naissance, disent-ils, n'ont aucune valeur : il leur manque la signature de la duchesse, celles de madame de Hautefort et de M. de Brissac, seuls témoins recevables comme amis et parties intéressées, celle enfin du prétendu mari qu'il était si facile de faire venir, non seulement pour apposer son paraphe mais encore pour prendre sa prétendue femme. Cette plainte est insérée dans la *Guyenne* qui ajoute que le procès-verbal contient des assertions fausses, que jamais madame de Hautefort n'a invité les témoins à entrer dans la chambre de la duchesse. Naturellement Bugeaud s'emporte; il soupçonne la dame d'honneur d'être l'inspiratrice de cet article; et, dans sa colère, il voit juste. Après une scène violente, madame de Hautefort, pour éviter un procès en diffamation où le carlisme serait en mauvaise posture, se résout à envoyer un démenti. Bugeaud triomphe, mais son antipathie ne diminue pas : « Il est impossible d'être plus aigre et impertinente que cette créature-là. »

La duchesse porte tout le poids de cette incrédulité persistante. En vérité ces gens qui se disent ses amis comprennent

1. Cf. Gabory, 293-294; Reiset, 381-386; Thirria, 101; Costa de Beauregard, 92.

2. L'acte de mariage, du 14 *décembre* 1831, a été publié par Thirria, 233-235. Mais l'authenticité de ce document a été contestée : la lettre de Lucchesi à la duchesse datée du 23 *septembre* 1832 (A. N. BB^{30} 964) ne permet guère de croire qu'à cette époque il y eût mariage. Cf. Dejean, 139-141. « L'implacable précision des dates mine l'hypothèse d'un voyage de la duchesse à la Haye ou du comte Lucchesi à Nantes à la fin d'août 1832. » En 1833, l'incrédulité fut presque générale. Depuis, la discussion est née.

3. Cf. *Gazette de France*, n^{os} des 1er, 8 et 10 mars 1833.

bien mal les devoirs de la fidélité. « Voilà Kergorlay, un exalté; avec sa femme et ses filles ils parlent tous à la fois, se montent mutuellement la tête jusqu'à la perdre. Un fort honnête homme, ce Kergorlay, mais qui finira par rejoindre à Charenton messieurs de Conny et de Marcellus qui doivent y être déjà! » Elle songe à écrire à ces fanatiques dont les efforts semblent tendre à précipiter dans l'abîme le parti royaliste; puis elle y renonce: rien ne les convaincra. « Mariage : impossible! Accouchement: archi-impossible! Que ne nient-ils pas que je suis une femme[1]? » Ces plaintes en justice lui sont odieuses. Pour Dieu, la paix! la paix dont elle a tant besoin. Elle en arrive à désirer la prospérité des d'Orléans pour être libre plus tôt. Sa fille est là dans un berceau d'acajou garni de taffetas vert; un pauvre petit être né prématurément, bien maigre et peu développé. « Il nous faudrait une vorace et malheureusement notre mignonne ne l'est pas : c'est un moineau », dit Deneux, avec sa manière inaltérablement vieillotte et attendrie. Mais la duchesse ne voit pas son enfant ainsi; elle admire ses pieds si minuscules qu'elle peut en faire entrer un tout entier dans sa bouche, se promet de tout faire pour qu'elle soit plus belle que sa mère et envie la plantureuse nourrice qui l'allaite.

A ce moment elle reçoit une lettre de son fils, datée de Prague. Combien cela est calculé, entortillé! Comme cela manque d'âme et sent le précepteur? Ce fils qu'elle a chéri avec passion, dont elle aimait rouler la tête dans ses mains lorsqu'ils partaient ensemble pour l'exil, il n'est plus à elle; et que lui dit-on de sa mère, là-bas? Alors elle se retourne vers le berceau, embrasse frénétiquement sa fille. La voilà, l'enfant de son cœur! Elle l'élèvera près d'elle, sans protocole, sans gouvernante; elle sera une fois dans sa vie « maman pour tout de bon », connaîtra le repos, le bonheur sous le soleil. Et, tout en berçant Anne-Marie, la princesse chante sur un rythme très doux cette chanson silicienne :

Dimmi, dimmi, apuzza nica,
Unni vai, cussi matinu ?

Dis-moi, dis-moi, abeille petite, où vas-tu aussi matin?

1. Cf. Ménière, I, 421, 432; II, 119 et lettres (A. N. F⁷ 12173).

VIII

LE VOYAGE DE PALERME

Ainsi la romanesque aventure de la duchesse de Berry — ce débarquement dans la tempête, cette chevauchée moyenâgeuse au milieu d'un cortège de vassaux et de piétaille fidèle, ces randonnées nocturnes de Vendée, cette vie cachée de Nantes, ce martyre de Blaye — se termine de la plus simple manière, dans la plus commune des réalités : autour du berceau d'un enfant.

Il n'y a plus d'honneur à acquérir auprès de cette captive découronnée. Brissac part le premier et Mesnard, sans enthousiasme, vient le remplacer. — La prisonnière a commencé à se lever. Elle veut prendre de l'exercice, car elle sent qu'elle est grasse « d'une mauvaise graisse de prison »; bientôt on la revoit sur les remparts, vêtue d'un grand manteau vert brodé et donnant le bras à Mesnard comme autrefois. Madame de Hautefort suit en bâillant, lasse et maussade. Ah! que le sort de Brissac est enviable! Officiellement, elle assure qu'elle ne quittera pas Madame; mais lorsque le gouvernement renonce à faire traverser la France à la duchesse et décide de la ramener en Sicile par mer, la dame d'honneur jette les hauts cris : la mer! Elle ne peut la supporter! Elle est malade à mourir sur mer. Que Madame veuille bien chercher quelque autre personne pour l'accompagner.

Alors Marie-Caroline peut voir à plein ce qu'est devenu, depuis la proclamation de son mariage, le dévoûment des carlistes. Elle fait demander madame de Montaigu, à son défaut madame de Castéja. La première répond qu'elle est retenue à Paris et prie la duchesse d'agréer ses excuses et ses hommages. La seconde qui, six mois avant, avait fait tant de démarches pour être admise à l'honneur d'être la compagne de l'auguste captive, fait dire qu'elle est malade et dans l'impossibilité de voyager. Ces refus à peine déguisés, ce dédain de hautes dames naguère si empressées, sont pénibles à la duchesse. « Je ne puis plus leur être utile à rien, dit-elle désabusée. Elles me délaissent, je devais m'y attendre. Pourquoi vaudraient-elles mieux que tout le monde? D'ailleurs, je les quitte. Je vivrai isolée. J'ai déjà trop fait pour ceux qui, aujourd'hui, m'abandonnent

et m'outragent. » Pourtant il lui faut quelqu'un. En désespoir de cause, elle écrit à madame de Bauffremont, l'invitant à venir à Palerme assister aux fêtes de Sainte-Rosalie. La réponse se fait attendre. La duchesse serait-elle réduite à la fidèle Hansler et à mademoiselle Lebeschu, la femme de chambre qui fut arrêtée sur le *Carlo Alberto* à la place de sa maîtresse et qui, acquittée, vient de revenir auprès d'elle? On put le craindre quelques jours. Enfin, madame de Bauffremont accepte à condition que son mari sera du voyage. Le couple arrive : elle, jeune, élancée, un visage charmant, une voix douce, bien plus grande dame que la duchesse; lui, bel homme, mais assez ordinaire; il s'appelle Théodore, et dans l'intimité n'est que le prince Toto. Ménage fort uni, très attaché aux formes. Laure de Bauffremont ne rit que du bout des lèvres, affecte d'ignorer Anne-Marie : il ne peut y avoir de sympathie entre elle et la duchesse[1].

En même temps que ce couple de protocole, se présente à Blaye l'avocat Hennequin, conseiller de Marie-Caroline. Celle-ci a grand besoin de lui car ses affaires sont en piteux état : la Vendée l'a ruinée, ses créanciers la pourchassent; elle n'a plus guère que 30 000 livres de rente. « Je ne suis pas très financière, dit-elle d'elle-même. Ma bourse et ma santé sont à sec. » Hennequin remettra de l'ordre dans ses comptes. Un bon vivant d'apparence, cet Hennequin, un gros homme sans manières, fort mal tenu et fort distrait, mais de conversation spirituelle, tout différent de sa femme, personne hautaine et bizarre qui, aux repas, n'ôte ses gants que pour manger sa salade avec les doigts. Bugeaud voit l'avocat d'un bon œil : ce carliste semble raisonnable; il ne croit pas au mariage et pourrait peut-être témoigner dans le bon sens. Un jour, comme par hasard, le gouverneur lui fait rencontrer Anne-Marie. Hennequin est ému. « J'ai pensé, dit Bugeaud d'un air fin, que vous seriez bien aise de dire à vos amis en rentrant à Paris : j'ai vu la petite comtesse Lucchesi, elle ressemble à sa mère. » Hennequin répond à la manière de Choulot mais avec moins de superbe : « Je ne dirai rien contre la vérité, je ne me laisserai pas interroger, mais mon silence parlera bien assez. » Bugeaud ne s'irrite pas :

1. Ménière, II, 175, 253, 276; Bolgne, IV, 204-213.

« Allez, Monsieur, il n'y a d'incrédules que ceux qui veulent l'être. Peu nous importe ce que vous direz. La duchesse n'est plus un drapeau. »

Que la duchesse ne soit plus un drapeau, que l'on n'ait plus d'intérêt à nuire à sa réputation, c'est peut-être l'avis de Bugeaud. Ce n'est pas encore celui du gouvernement. Les carlistes n'ont pas renoncé; on signale leurs allées et venues de Bordeaux à Blaye. Pensent-ils encore à faire évader la prisonnière? La surveillance s'est relâchée dans la citadelle; les communications avec l'extérieur sont plus nombreuses et faciles : Deneux sort librement; la nourrice appartient à une famille carliste et sa mère vient la voir autant qu'elle veut. On sait d'autre part qu'un courrier vient de partir de Paris porteur de dépêches pour la duchesse : il faut à tout prix l'arrêter avant qu'il n'arrive à destination. Donc que Bugeaud veille avec le même soin qu'autrefois. Mais ce n'est pas tout : l'intérêt de la monarchie exige que le départ de la duchesse soit entouré de garanties. Des nécessités politiques de l'ordre le plus élevé ont déterminé le gouvernement à retenir pendant quelques mois la duchesse de Berry : celle-ci étant dépouillée de tout droit par son second mariage, il n'y a plus d'obstacle à ce qu'elle soit bannie de nouveau, conformément à la loi qui a expulsé de France les membres de la famille royale déchue. Mais avant qu'elle ne s'embarque, la duchesse devra elle-même écrire que, son état de santé lui permettant de voyager par mer, elle demande à être conduite à Palerme. Sur la liste des personnes qu'elle désire voir l'accompagner, l'enfant et la nourrice seront expressément désignées; elle partira en plein jour de façon à être bien vue ainsi que sa fille. Enfin un procès-verbal constatera son embarquement [1].

Bugeaud obéit. La nourrice ne verra plus sa famille, la surveillance sera renforcée autour de la forteresse. Mais comment faire écrire à Marie-Caroline la lettre que demande d'Argout? Depuis la naissance d'Anne-Marie, la prisonnière est calme, presque gaie. Elle espère, dit-elle, voir arriver le comte Hector; en fait, ce sont des nouvelles de Chateaubriand qu'elle attend; mais les jours passent, rien ne vient, rien ne

1. A. N. F⁷ 12171.

viendra sans doute avant le départ. Alors l'impatience reparaît, la duchesse accuse le gouvernement de prolonger inutilement et méchamment sa détention. « Je n'ai plus d'enfant à ménager, je ne veux plus souffrir de vexation. Je deviendrai idiote si on me garde ici »; et elle mime la stupidité, laisse tomber sa mâchoire, tire la langue et bave même un peu pour compléter la ressemblance. Mais quand Ménière vient lui annoncer qu'elle devra réclamer par écrit sa liberté, elle ne songe plus à plaisanter : « Une nouvelle infamie après tant d'autres! M'humilier devant le gouverneur! » Mesnard tâche de parler raison; elle continue à vociférer, ne s'arrête que quand la voix lui manque. Puis, comme toujours, elle s'exécute, mais à demi : une lettre fort sèche où il s'agit des personnes de sa suite, où sa fille est soigneusement oubliée [1]. Bugeaud donne de sa personne : « Cette lettre me fait mieux connaître votre pensée que tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici. — Général, je n'ai pas d'arrière-pensée, mais je n'ai pas voulu que le gouvernement, en publiant ma lettre, ranimât la polémique des journaux. » Là-dessus, la discussion s'élève à un tel diapason que Bugeaud bat en retraite. Quelques instants après, Deneux survient : il voudrait partir un quart d'heure avant la duchesse avec Anne-Marie; le général refuse, le médecin se met en colère; c'est encore une fois la guerre. Bugeaud prend ses mesures pour que l'embarquement ait lieu devant le plus de témoins possible; un moment, il pense à lancer une proclamation aux habitants; mais le sous-préfet lui objecte que ce trajet au milieu d'une foule prévenue serait pour la duchesse un véritable pilori. Bugeaud s'incline : il s'arrangera pour qu'il n'y ait ni huées, ni applaudissements; les officiers de la garde nationale, avec lesquels il a les meilleurs rapports, circuleront parmi les groupes et inviteront au calme.

Enfin le départ est fixé au 8 juin. Il est temps, car la vie à Blaye est devenue un enfer : chacun perd patience; la duchesse s'emporte à tout propos, il faut se tenir à distance pour être à l'abri du choc, et Mesnard se désole de ce manque de dignité. Elle ne s'apaise qu'en faisant ses malles, et là la princesse ruinée reparaît. Elle voudrait tout emporter : pendule, tables, meubles (on fabrique moins bien à Palerme), linge,

1. A. N. F⁷ 12173¹⁷.

argenterie [1]. Le commissaire-comptable s'effare, écrit à Paris, mais d'Argout est bon prince : la duchesse peut prendre tout ce qu'elle désire et il ne doit pas être question de paiement.

C'est le beau jour de Blaye, le dernier beau jour de cette bourgade aux maisons basses alignées le long d'un ruisseau. Il fait chaud. Sous le soleil, les remparts de pierre grise, coupés par endroits de bandes de gazon d'un vert éclatant, semblent perdre leur aspect hostile, et au delà, dans la campagne, le royaume de la vigne est en fête. On a nettoyé la rue, enlevé les pierres et la boue qui encombraient le chenal, construit un escalier de bois pour faciliter la descente dans les canots; sur le fleuve jaune et miroitant, le vapeur le *Bordelais* attend : il doit conduire la duchesse à Richard où elle s'embarquera sur le voilier l'*Agathe* qui fera route ensuite vers Palerme. Autour de la citadelle la foule se presse. Jamais on n'a vu pareille affluence à Blaye : 5 ou 6 000 personnes; à côté de bourgeoises endimanchées, vêtues de robes de reps à franges comme le veut la mode de Paris, la figure disparaissant sous de vastes chapeaux de satin, posent des notables engoncés dans leur cravate à la manière de M. Guizot; des officiers de la garde nationale cramoisis sous leur uniforme exécutent fidèlement la consigne que leur a donnée Bugeaud; à l'écart, quelques groupes de légitimistes accourus de Bordeaux pour saluer une dernière fois la mère d'Henri V.

A 9 heures 1/2, la duchesse quitte le pavillon, descend la rue qui mène à la porte Dauphine. Elle revoit les ponts, les voûtes qu'elle a traversés pendant cette pluvieuse soirée de novembre 1832; mais son visage ne s'éclaire pas, sa démarche est chancelante, bien qu'elle s'appuie sur le bras de Bugeaud qui, lui, porte beau, car il a le sentiment de représenter le trône de juillet triomphant. A dix pas derrière eux, la nourrice et Anne-Marie, puis madame de Hautefort toujours majestueuse à côté du grand Mesnard, Saint-Arnaud et Ménière, mademoiselle Lebeschu qui pleure avec affectation, Deneux, Dufresne soutenant madame Hansler qui défaille d'émotion; un abbé gigantesque qui semble un cuirassier : l'aumônier Sabatier que l'archevêque de Bordeaux vient de désigner pour

1. Bugeaud aussi emporta quelques petits meubles : un bureau avec casier, une chaise percée...

accompagner la duchesse; enfin des serviteurs, chargés de sacs de nuit et de porte-manteaux.

Le cortège avance lentement entre une double haie de soldats. Tout se passe comme le voulait le gouverneur : aucun cri. La duchesse dit quelques mots aimables à madame Bugeaud qui se trouve sur son chemin et répond avec une sorte d'embarras aux saluts qu'on lui adresse; à ce moment, elle s'aperçoit que le soleil donne dans les yeux d'Anne-Marie et tend son ombrelle pour qu'on l'abrite; un murmure dans la foule : « C'est bien son enfant! » On arrive à l'embarcadère; la mère de la nourrice écartant les soldats se précipite en pleurs dans les bras de sa fille. C'est le seul incident. Après que les magistrats ont une fois encore constaté l'identité de la petite comtesse Lucchesi, le premier canot s'éloigne portant la duchesse, Bugeaud, la nourrice et l'enfant [1].

Sur le *Bordelais*, quelques carlistes de marque accueillent Marie-Caroline; il y a là les Bauffremont, les Dampierre, M. de Calvimont, rédacteur du *Revenant*, journal ultra-légitimiste, et M. de Barbançois, ancien sous-gouverneur du duc de Bordeaux; tout ce monde fort empressé auprès de la duchesse, mais comptant Anne-Marie pour rien. Autour du vapeur croisent des canots montés par des curieux. Tout à coup, un objet vient tomber aux pieds de M. de Calvimont qui le ramasse. Bugeaud s'élance : c'est un mouchoir blanc brodé de vert avec des emblèmes légitimistes. Le mouchoir est confisqué et le *Bordelais* se met en route. Le Fort-Pâté, la citadelle, le kiosque de repos disparaissent à l'horizon; on longe l'île Sans-Pain, l'île Nouvelle; le vapeur commence à se balancer, et madame de Hautefort, qui s'est imposé d'accompagner la duchesse jusqu'à Richard, pâlit affreusement. A 3 heures, on aperçoit les mâts de l'*Agathe*, puis les sabords entr'ouverts montrant la gueule noire des canons; mais le remous rend le transbordement difficile; il faut attendre que la mer soit étale. Alors, les fidèles de la dernière heure perdent de leur enthousiasme; madame de Hautefort ne cache pas son angoisse et les adieux se font sans excès de sentimentalité. La duchesse, elle, reste d'aplomb et vers 4 heures, saisissant leste-

1. Ménière, 11, 226-238; d'Ideville, 121.

ment les cordes de l'échelle qui pend le long des flancs de l'*Agathe*, elle monte à bord [1].

L'équipage en grande tenue fait la haie et le commandant Turpin, à la tête de son état-major, reçoit la princesse à la coupée. Salutations, présentations, déférence parfaite. Tandis que Bugeaud s'occupe de faire rédiger le procès-verbal d'embarquement, Marie-Caroline est conduite à ses appartements : une antichambre, une salle à manger, un salon et deux petites chambres à coucher, le tout donnant sur la dunette. Les pièces sont meublées confortablement, des tapis à terre, aux murs des draperies de soie verte et rouge. Les officiers sont aux petits soins, prévoient les moindres désirs de Madame; rien ne sera épargné pour qu'elle soit le mieux possible. Cette atmosphère de respect et de sympathie enchante la duchesse : c'est autre chose que Blaye. Elle se déclare absolument satisfaite de sa « nouvelle prison », et, désinvolte, prend le bras du commandant Turpin pour faire la visite du bord; elle va voir l'équipage en train de dîner, passe de table en table, examine tout comme un inspecteur en tournée : la cambuse, les postes, le logement de ses compagnons, sans oublier l'étable où se trouvent les deux vaches et la chèvre qu'on a embarquées pour fournir, le cas échéant, du lait à Anne-Marie.

Avant de partir, Marie-Caroline, en bonne Napolitaine, avait consulté le calendrier pour choisir un jour favorable : le 7 juin, un vendredi, lui convenait parfaitement : mais comme toujours, le gouvernement a voulu « la vexer » et a opté pour le 8. Le 8 juin! La Saint-Médard! Le temps sera mauvais, la traversée affreuse. Et elle le fut en effet pendant quelques jours. Une fois en pleine mer, la corvette commence à essuyer de furieux coups de vent et tout le monde s'en ressent; la duchesse est abandonnée de ses servantes; mademoiselle Lebeschu pense mourir et pousse des gémissements à fendre l'âme; Ménière fait meilleure contenance, mais n'en vaut guère mieux. La nourrice étant incapable de s'occuper d'Anne-Marie, celle-ci est confiée à un vieux marin nommé Karoff, qui l'endort en chantant des complaintes bretonnes.

Bugeaud n'est pas mieux partagé que les autres — bien

1. Sur le voyage de Blaye à Palerme, le document essentiel est le journal de route du commandant Turpin. *Archives de la Marine*, BB[4] 1030.

qu'il dise le contraire dans ses lettres —, et à son malaise se joint la mauvaise humeur. Depuis le départ de Blaye, il sent qu'il n'est plus le maître; son rôle est de second plan, Mars n'est pas Neptune et il en souffre. Quand le temps devient meilleur et qu'il pourrait s'occuper, il ne trouve rien à faire et son oisiveté accroît son mécontentement. Tandis qu'il titube seul sur le pont, il voit passer le commandant Turpin souriant, encadré par la duchesse et madame de Bauffremont que suit le prince Toto. Ces marins, quelle attitude ils ont! Se dépenser en amabilités auprès d'une rebelle, faire des ronds-de-jambe pour plaire à une femme qui est venue en France allumer la guerre civile, cela est inconcevable. Ont-ils perdu tout sens du patriotisme? Et c'est bien pis quand il avise de jeunes aspirants qui plaisantent avec madame Hansler ou taquinent cette petite précieuse de Lebeschu qui veut jouer au loup de mer. Dans quel milieu est-il tombé, lui, Thomas Bugeaud, général de l'armée de terre? « L'intimité de ces officiers avec les carlistes va jusqu'au chuchotement. » Est-il possible d'assister à un spectacle aussi révoltant sous le règne de Louis-Philippe? Alors il rentre dans sa cabine et rédige comme il peut, au roulis du bateau, un mémoire sur les réformes à introduire dans la marine; bien que « pousse-caillou de profession », il a ses idées sur la question peut-être! « Les officiers partagent faiblement les sentiments de la nation; ils envisagent la révolution de juillet avec une indifférence qui dégénère en égoïsme; ils m'ont paru grognards et frondeurs [1]. »

Ayant épanché sa bile, il remonte sur le pont. Le soleil darde et, sous une tente, la duchesse devise gaiement avec Laure de Bauffremont et l'indispensable Turpin. Un coup de vent emporte la casquette de Bugeaud. « Général, lui crie Marie-Caroline, si on rapportait votre casquette à madame Bugeaud, elle vous croirait noyé. — Bah! Madame, si ma femme me croyait mort, elle ferait comme tant d'autres veuves, elle prendrait un jeune et vigoureux mari qui lui ferait promptement oublier le défunt. » La duchesse rougit, se tait, mais ne pardonne pas.

1. A. N. F⁷ 12171. BB⁴ 1030. Ce mémoire que Bugeaud oublia dans sa cabine tomba dans les mains d'officiers qui en firent publier des fragments dans la *Gazette du Midi*. La colère de Bugeaud fut extrême et il réclama justice au Ministère de la Marine.

A partir de ce jour, elle ne ménage plus celui qu'elle appelle désormais le geôlier; elle raconte, avec quels romanesques détails! les tortures qu'il lui a fait subir. « S'il est malade, dit-elle à Turpin, c'est du chagrin qu'il éprouve d'être venu m'accompagner. Qu'est-il venu faire à bord, puisqu'il m'avait dit au départ de Blaye que je serais libre le jour où je mettrais le pied sur l'*Agathe*? Ah! je le connais. Il était homme à me jeter par la fenêtre si son gouvernement lui en avait donné l'ordre; en tout cas, jamais je ne lui pardonnerai d'avoir accepté une place où il a été obligé de remplir des fonctions qui dégradent un brave militaire. L'histoire de ma captivité sera écrite : on réservera, je pense, une belle page au général. » Un autre jour, parlant de Napoléon avec admiration, elle fait le procès d'Hudson Lowe, le geôlier de l'Empereur; et le rapprochement avec Bugeaud s'impose : « Il est des missions pénibles à remplir, mais il y a moyen de concilier ses devoirs avec ceux de l'humanité : Hudson Lowe sera justement flétri par la postérité ainsi que tous ceux qui lui ressemblent. » Turpin et son entourage ne disent pas non; leur indifférence en politique est grande, et puis la duchesse a tant d'abandon et de gentille familiarité, elle sait si bien demander et remercier qu'ils sont conquis; cette traversée avec d'aimables personnes ne ressemble pas à celles qu'ils font d'ordinaire, et, au fond d'eux-mêmes, la lutte sournoise de la captive avec le pousse-caillou les amuse prodigieusement.

Bugeaud devine vaguement tout cela; non content de l'abandonner, on le ridiculise. Alors il devient plus bougon et rude qu'il ne l'a jamais été. Discutant sur « le progrès des lumières » avec l'aumônier dont la carrure de Goliath lui plaît, il s'écrie afin que nul n'en ignore : « Qui pourrait nier ce progrès? Seraient-ce les légitimistes? Eh bien! je n'aurais qu'une chose à leur dire : sous Louis XII et Louis XIII, la duchesse de Berry aurait été étranglée entre deux guichets. » A son tour, il essaie de railler ces marins muscadins qui entourent de prévenances la comtesse Lucchesi; il entre tout de go dans l'appartement de celle-ci, sans en demander la permission, et la duchesse avertie demande à voix haute si le général entend recommencer son métier de geôlier. Avec Turpin, l'inimitié éclate : le commandant dit à table que le Ministre de

la Marine a voulu faire une galanterie à madame en changeant le nom de la corvette *Saône* en celui d'*Agathe*; le quartier de Palerme qu'habite la duchesse ne s'appelle-t-il pas Sainte-Agathe? Bugeaud sursaute : « C'est le hasard! On doit à la duchesse des égards, mais non l'honneur de débaptiser des vaisseaux de l'État. » Deneux se fâche, Bugeaud envoie « paître ce sot », Turpin se tait, mais n'en pense pas moins. Désormais l'ancien gouverneur de Blaye a contre lui l'*Agathe* tout entière, sauf Saint-Arnaud, son aide de camp et Ménière qui a le sens des ménagements. C'est à eux qu'il confie ses rancœurs contre l'ingrate. « Je souhaite qu'elle soit heureuse en Sicile, mais qu'elle y reste, car je ne lui conseillerais pas de revenir en France. A la première nouvelle de son apparition, je solliciterais de marcher contre elle et ne me ferais pas faute de lui envoyer des coups de fusil. » Pourtant, lorsqu'après avoir traversé Gibraltar, l'*Agathe* arrive en vue des côtes d'Espagne, il s'apaise : cette Espagne où il a tant pâti, il en parle avec amour, s'extasie sur la majesté de la Sierra Nevada dont les pics neigeux luisent à l'horizon et chante la beauté des Andalouses.

Marie-Caroline, devant ce paysage, a d'autres préoccupations. Choisissant un moment où elle est seule avec Turpin, elle lui dit à brûle-pourpoint : « Débarquez-moi à Malaga. — Mes instructions me défendent de relâcher sauf nécessité impérieuse, » répond le commandant. Les négociations en restent là. C'était un trop beau rêve! La reine de l'*Agathe* a trop présumé de son pouvoir de séduction.

Et la vie passe, insouciante et joyeuse en apparence, à bord de la corvette. Turpin s'ingénie à distraire sa voyageuse : les officiers jouent de la musique, les matelots entonnent des chansons bretonnes ou provençales que la duchesse reprend au refrain; Karoff ne la quitte plus, il a pour consigne de marcher devant elle pour lui couper le vent et d'endormir Anne-Marie. Tout devient prétexte à gaîté : Mesnard qui, le matin, dans sa robe de chambre verte, a l'air d'un « mât de perroquet », mademoiselle Lebeschu qui prend de grands airs et dont la jupe de soie est tout à coup soulevée par le vent; Sabatier le colosse qui ouvre « la marche du bœuf gras » le jour où la duchesse décide que la ménagerie passera à la balance.

Mais, malgré ce ton de bonhomie, les formes ne sont pas oubliées : le dimanche, quand l'aumônier dit la messe sur le pont, vingt matelots sont de piquet, l'équipage est rassemblé et la duchesse trône à la place d'honneur. Rebondissement après la servitude : c'est la revanche de Blaye.

Lorsque l'*Agathe* longe les côtes d'Afrique, Marie-Caroline voudrait qu'on relâchât à Alger : « C'est Charles X qui vous l'a donnée », dit-elle à Turpin; mais Bugeaud intervient, maussade : il a hâte d'arriver à Palerme, d'ailleurs le séjour d'Alger ne doit pas être agréable. « Si la Restauration a cru nous gratifier d'un cadeau, je crois qu'elle s'est trompée. Il nous en coûtera cher pour garder ce sol aride. » Et le futur vainqueur d'Isly développe ses griefs contre cette maladroite conquête de la légitimité.

Le geôlier est toujours là, pense la duchesse, et le voyage touche à sa fin. L'inquiétude la reprend; le mirage de domination s'efface : quel accueil va-t-elle recevoir à Palerme? Son frère, le roi de Naples, paraît ne pas vouloir s'engager : ira-t-il jusqu'à lui fermer la porte au nez? Tant de soumission, d'aveux arrachés pour arriver à cela! Alors l'écolière en vacances qu'elle était tout à l'heure disparaît; le sentiment de sa responsabilité vis-à-vis de son fils lui pèse. Oui, elle a eu tort de croire aux folies qui réussissent, d'oublier que c'est un rôle sérieux que celui de mère d'un prétendant au trône... Et la duchesse de Berry reste songeuse, tandis que le soir tombe sur la mer et qu'un matelot perché dans les haubans chante avec un chevrotement sentimental :

Ah! que l'amour est agréable,
Elle est de toutes les saisons...

Le 5 juillet de bon matin, un coup de canon réveille Marie-Caroline : l'*Agathe* est en vue de Palerme. Court vêtue, elle escalade le banc de quart, mais elle a oublié sa lorgnette : « Qu'est devenu *mon œil*? Je suis sûre que M. de Mesnard l'a dans sa poche. » Ménière se précipite chez Mesnard, rapporte l'œil et la duchesse revoit la terre de sa patrie. Dans une brume ensoleillée apparaît la Conque d'Or, la plaine où s'étend Palerme avec ses clochers aux formes étranges, ses terrasses qui rappellent l'Orient; de la plage au palais du vice-roi, c'est un moutonnement de pierres lumineuses; l'air vibre, et

l'on croit deviner, à ras de terre, tout un grouillement d'êtres en joie. Ah! qu'elle se sent loin de ce Blaye gris, au triste ciel! Ici, c'est la vie heureuse, l'enchantement de l'âme, la liberté... Et une à une, à mesure qu'elle les découvre, elle nomme les montagnes qui ferment l'horizon : « Le Grifone, le Falcone, le Pater Noster que j'ai tenté d'escalader dans mon enfance. » Un vent tiède et odorant lui caresse le visage, elle le respire avec volupté, reconnaît le parfum capiteux et sauvage des fleurs de son pays; et voici qu'un papillon vient voltiger près d'elle. « Un envoyé du comte Hector, dit Ménière avec galanterie. — Symbole de légèreté, répond-elle avec une nuance de mélancolie. Mais s'il est papillon, je ne suis certes pas une rose. »

On n'attendait pas la duchesse à Palerme. La veille seulement, le brick français *Actéon* a annoncé son arrivée : rien n'est prêt et Deneux qui escomptait une réception semblable à celle d'Alexandre à Babylone est fort dépité. Bugeaud sourit : point de rentrée en gloire, c'est ce qu'il désire. L'*Agathe* salue la terre de vingt et un coups de canon, le salut est rendu, mais dans le port, rien ne bouge. Au bout d'une heure, on voit enfin un canot se détacher. A son bord, des fonctionnaires, des militaires siciliens : gouverneur, vice-amiral, dorés sur toutes les coutures, les épaules bossuées d'énormes épaulettes. Ces Messieurs paraissent très gênés, Bugeaud les questionne et sa figure s'épanouit : il est clair qu'à Palerme on ne croit pas au mariage et que la visite de la soi-disant comtesse Lucchesi incommode fort les autorités.

A ce moment la duchesse apparaît sur le pont; derrière elle, madame de Bauffremont portant haut la tête, Mesnard la poitrine barrée de deux grands cordons, l'un rouge et l'autre noir, deux larges crachats sur le sein gauche et coiffé d'un immense chapeau gris; le prince de Bauffremont également décoré de plusieurs ordres. Deneux les aperçoit, plonge dans sa cabine et revient, le cordon de Saint-Michel autour du cou. « Quelle mascarade! murmure Bugeaud. Le parfum de cour fait hennir ces Messieurs, et leurs oreilles se redressent. » De fait, le pont de l'*Agathe* semble une sorte d'exposition rétrospective : les hauts personnages, dans leurs costumes rutilants et désuets, causent entre eux avec majesté, laissant à l'écart le vulgaire,

les nouvelles couches sans blason : Bugeaud, Turpin, Ménière, les officiers. Puis hiérarchiquement, chacun prenant la place qu'exige l'étiquette, la cour disparaît dans l'appartement de la duchesse.

Vers 3 heures survient un nouveau visiteur : un grand garçon brun, de bonne mine, la barbe en collier, froid et réservé comme un Anglais; au niveau de la hanche il porte une petite clef pendue, insigne des chambellans : le comte Hector Lucchesi-Palli. A sa vue, le nez de Mesnard rouge d'ordinaire devient écarlate, mais le protocole avant tout : le premier gentilhomme d'honneur introduit le comte auprès de son épouse; les dignitaires, dames et chevaliers, se retirent dans l'ordre traditionnel, la porte se referme et le couple reste seul.

Durant l'entrevue, parmi la roture dédaignée, les commentaires vont leur train; l'air de Palerme a déjà soufflé sur le pont de l'*Agathe*. « Le comte n'a pas hésité à donner de sa personne, à couvrir de son nom un accident survenu mal à propos. On ne se choque point de cela à Palerme : une Altesse ayant un enfant de père inconnu, quoi de plus commun? Le frère de la duchesse, lieutenant-général en Sicile, a un bâtard d'une demoiselle de qualité, et c'est la mère elle-même qui, chaque jour, amène sa fille au palais; le comte Hector, de son côté, a eu à Madrid plusieurs enfants de la vieille princesse de Partano; il justifie son goût des amours surannées en se fixant avec la duchesse. Qu'il consente à être appelé Saint-Joseph par les Palermitains, qui de nature sont irrévérencieux et dévots, cela le regarde. » Ainsi parlent les médisants; Ménière lui-même fait chorus [1], et les yeux restent fixés sur cette porte qui ne se rouvre pas.

Enfin la duchesse se montre, donnant le bras au comte Hector; elle, fort à l'aise, causant et riant; lui, assez gêné. Le contraste de cette petite femme de trente-quatre ans point jolie et de ce bel homme de vingt-sept ans fait sourire Bugeaud. Mais voilà la nourrice portant Anne-Marie; fière et rougissante, elle découvre la figure de l'enfant; le comte passe sans un regard. « Voilà, ma foi, un singulier Monsieur, dit la brave femme. Il fait moins d'attention à sa fille que les étrangers qui viennent voir Madame. » Ce total désintéressement, ce dégoût

1. Voir sa lettre si différente de son livre. A. N. F⁷ 12173.

peut-être ne sont pas restés inaperçus. « Il n'a pas eu le courage de jouer son rôle jusqu'au bout, dit-on, sa paternité lui pèse. »

Sur le gaillard d'arrière, en présence de l'État-major et de l'équipage, Bugeaud fait ses adieux à la duchesse. « Je n'ai aucun droit à votre amitié, Madame, mais vous ne pouvez me refuser votre estime et j'y compte. — Il est certain, général, que je ne puis m'empêcher de vous estimer, mais je n'ai pu concevoir comment un homme comme vous avait pu se charger d'une pareille mission. — Je veux maintenir la monarchie de Juillet et je sais qu'on ne fonde une dynastie qu'avec un énergique dévoûment et de la sincérité. C'est par patriotisme, dans l'intérêt bien entendu du pays, que je sers la famille que nous avons adoptée. » La duchesse ricane : « C'est très bien! Louis-Philippe a-t-il beaucoup de serviteurs comme cela? — J'aime à le croire, Madame, mais il a en outre tous les intérêts matériels : voilà qui le rend bien fort. » Sur ce ton, les adieux ne peuvent être cordiaux. Ménière, Turpin, le pauvre Deneux lui-même, reçoivent peu de bonnes paroles; déjà la duchesse s'était éloignée d'eux, maintenant elle a coupé le câble.

Les tambours battent aux champs, les officiers alignés sur le passavant de tribord saluent de l'épée. La duchesse prend place dans un canot avec les Bauffremont, Mesnard; en dernier lieu, le comte Lucchesi. Le canon tonne; dans les haubans l'équipage pousse le hourrah réglementaire et, un instant, Marie-Caroline peut se croire revenue au temps de ses grandeurs; mais ce n'est plus le drapeau blanc qui flotte au haut des mâts.

Autour du canot de parade, un fourmillement de barques, de balancelles, de tartanes pavoisées de chiffons multicolores, montées par un peuple déguenillé. Tout ce monde chante, prie, vocifère ou pince de la guitare; les hymnes en l'honneur de sainte Rosalie se mêlent aux complaintes sur la Princesse toujours tourmentée, *sempre tormentata*, la Princesse riche de l'or de France, qui répandra ses bienfaits sur les malheureux... Et dans un vacarme assourdissant, dans une pouillerie secouée par la musique, la duchesse avance avec peine vers les rivages heureux, vers Palerme et la Conque d'Or qui flamboient sous le soleil [1].

1. A. N. F⁷ 12171 (lettres de Bugeaud), *Arch. Mar.* BB⁴ 1030. Lettres du commandant Nonay de l'*Actéon*, ap. Boigne, IV, 211; Saint-Arnaud, I, 65.

Bugeaud n'a pas voulu descendre à terre : l'étude qu'il vient de faire des « hommes du passé » a achevé de le dégoûter; et puis il s'est mis dans la tête que la duchesse veut le faire assassiner. Elle a, paraît-il, à Palerme, des sicaires salariés. Alors à quoi bon s'exposer aux vengeances siciliennes? Un coup de poignard dans le dos donné pour quelques sous par un gueux ne se pare pas! — Il a en main un bon procès-verbal de débarquement, une lettre du prince de Campo-Franco, « le papa beau-père », qui, dans « le style rampant d'Italie », lui annonce l'heureuse arrivée de la duchesse, sa bru. Sans doute l'enfant n'a point paru dans le même canot que sa mère et Deneux n'a pas voulu certifier qu'Anne-Marie se portait bien. Mais faut-il trop demander? Le spectacle qu'il vient d'avoir sous les yeux n'est-il pas suggestif? Cette majesté déchue qui s'engouffre au milieu d'une tourbe misérable, cette illustre aventurière qui tombe sans une main amie au milieu de ce carnaval de forcenés, ces dignitaires grotesques et ennuyés, cet abandon, cette mesquinerie, tout cela n'est-il pas affligeant à souhait?

Et les acteurs du drame se dispersent. Intrépide et tenace, Marie-Caroline quitte Palerme pour Naples, négocie à Rome, tâche de forcer le passage vers Prague; Deneux, détroussé par des voleurs dans les Marais Pontins, rêve de retrouver sa femme et ses pantoufles qui l'attendent rue Saint-Guillaume; Ménière, tout en gardant un air gaillard, traîne ses désillusions au milieu des antiquailles italiennes; une cabale de cour fait tomber Mesnard en disgrâce; Bugeaud, insulté en pleine chambre par un député qui lui rappelle son rôle à Blaye, tue son adversaire en duel et dit : « Les dieux ont été justes. Il m'avait outragé. » Chateaubriand vieilli, usé, morose, attend à Venise l'arrivée de la duchesse, « de cette petite échappée des flammes et de la geôle ». Mais il n'a plus d'espoir, et sur la place Saint-Marc passe, en traînant les pieds, le Jérémie de l'ancienne monarchie.

Anne-Marie-Rosalie ne pouvait suivre sa mère dans sa course; déposée chez un agent d'affaires à Livourne, elle y meurt âgée de six mois. L'histoire ne dit pas si elle fut pleurée.

J. LUCAS-DUBRETON

POURQUOI

LES OISEAUX CHANTENT

Un matin de novembre. Les chœurs d'oiseaux ont commencé par un chuchotement doux. En lisière du bois, dans la tourbière où des traînées de brouillards s'attardent encore au-dessus des fossés gorgés d'eau, la troupe des Tarins verts, arrivée depuis quelques jours des forêts du nord, fait jaillir des aunes un crépitement de notes métalliques. Plus loin, dans la vallée abritée, une bande d'Étourneaux emplit la cime du peuplier d'un bavardage à la fois chanté, parlé et sifflé, composé de tous les bruits de la nature, que ces mimes au manteau noir pointillé de blanc ont recueillis dans leur va-et-vient entre la plaine et la forêt. Une douzaine de petits Cinis, verts comme les Tarins, mais plus courts de bec et plus menus, laissent filtrer, entre les aiguilles des pins maritimes, un filet de son, mince, strident, pareil à un bruissement de sauterelles. Au versant ensoleillé du coteau calcaire, une sonnerie de perles de verre entre-choquées signale, dans le noyer, la troupe des Proyers immobiles comme des feuilles brunes que l'hiver aurait oubliées sur les branches. Un peu plus tard, aux derniers rayons cuivrés, un autre chœur, le plus clair de tous peut-être, le plus frais, le plus joyeux, celui des Linottes, égaiera le jour finissant.

L'oiseau n'est jamais tout à fait silencieux; créature sociable, nerveuse, perpétuellement en alerte, qu'un coup d'aile emporte dans l'espace, il doit communiquer constamment avec ses semblables à travers l'étendue. Il faut que le signal

porte loin, pénètre le bois touffu, perce le vent. Du gosier aux multiples membranes, commandées par des muscles puissants, sortiront des sons, différents pour chaque espèce, ayant chacun son expression propre. Le cri d'appel rallie la bande dispersée dans les chaumes, vibre à travers la bourrasque, sur la côte marine, pour convier les Mouettes et les Hirondelles de mer au festin commun, ou retentit, aigu et mystérieux, pour assurer le contact entre les migrateurs nocturnes. Le signal d'alarme éclate, sonore, sous le coup de la surprise, ou naît en sourdine et comme chuchoté de proche en proche, à la menace du vol de l'Épervier. La note d'étonnement, celle de colère, que la mère inquiète jette à l'intrus, font blottir la couvée au fond du nid; ou bien, c'est dans un tumulte de cris de défi et de ralliement au combat que la Chouette Chevêche, découverte en plein jour sur la fourche de la grosse branche de l'orme, est houspillée par les Mésanges et les Pinsons. Et encore, quand le Buzard surgit, très loin dans le ciel, sa femelle, qui couvre les petits vêtus de duvet blanc, s'est envolée vers lui : elle a perçu, bien avant l'oreille humaine, la vibration aiguë annonçant qu'il tient, dans une de ses pattes repliées, le campagnol pour le repas de la couvée.

Comme tous ces cris, les voix de l'hiver ne sont pas encore du vrai chant; elles sont l'expression d'émotions simples, l'émanation de l'esprit du troupeau. La solidarité des mauvais jours a réuni les oiseaux, par espèces. Ensemble, ils ont volé au terrain de pâture, dormi dans les taillis bas ou dans la tête touffue des pins. Le premier rayon de soleil dans la matinée fraîche, a fait jaillir de leur gosier les notes joyeuses : sensation de bien-être, les ailes, encore mouillées par le bain, étalées à la lumière chaude; joie d'être ensemble, de même plumage, de même vie, de même âme.

Dans cet état de communauté, nulle virtuosité individuelle. Les colonies permanentes, pas plus que les troupes éphémères de l'hiver ne produisent, en aucune saison, de grands chanteurs : celle des Goélands argentés sur le rocher marin où chaque anfractuosité porte un trio d'œufs bruns, celle des Mouettes et des Sternes qui groupent leurs nids en foule au versant des dunes, n'émettent que des clameurs. Des vieilles murailles de l'église, où les Moineaux nichent en troupes,

ne sortent que des piaillements. L'Hirondelle de fenêtre, aux reins blancs, qui accroche par dizaines ses nids clos aux avant-toits de nos maisons, et sa cousine brune, l'Hirondelle de rivage, qui crible de petits trous noirs les berges des rivières où elle creuse ses galeries, n'ont qu'un gazouillis clair; car l'esprit de troupeau tue l'artiste. Le Pinson devra, pour reprendre en février sa strophe éclatante, avoir rompu avec la bande de ses compagnons d'hiver. L'Alouette ne s'élèvera dans l'air en chantant que lorsqu'elle se sera séparée de ses sœurs migratrices.

Par les plus beaux midis de février, les Mauvis, ces petites grives aux flancs roux qui arrivent, aux vendanges, du nord de l'Europe et d'Asie, pour passer l'hiver avec nous, se sont assemblés, immobiles et invisibles, dans les pins qui leur rappellent la forêt natale. C'est un chœur de voix liquides et cristallines. Mais, un peu plus tard, un jour de mars, lorsque ce chœur s'est éteint, une note pathétique et grave, répétée cinq ou six fois, le prolonge avec un accent nouveau. C'est l'ébauche du chant nuptial du mâle Mauvis. Le soir, dans la lumière rose, perché sur une branche d'acacia, isolé de ses compagnons couchés dans le taillis, il la redira, encore un peu rauque.

Même au milieu de l'hiver, en effet, pour certaines de nos espèces sédentaires, l'annonce nouvelle est pressentie dans la nature hostile. Dès décembre, par les matinées tièdes, quand souffle le vent d'ouest qui ravive les mousses et les lichens, la grande Grive du gui, la Draine, lance dans la bourrasque sa phrase éclatante et brève qui sonne comme un défi. Vers Noël, les sifflements, tantôt roulés, tantôt aigus et courts de la Sittelle, trahissent l'agitation du petit corps gris ardoise, qui grimpe au tronc des arbres avec le bruit sec des pattes s'agrippant à l'écorce. Les trois coups précis, sonores et comme martelés sur une claire enclume, de la grande Charbonnière précèdent de quelques jours la stridulation cadencée de la Mésange bleue : à peine des chants, ceux-ci, mais si chargés déjà, au cœur de la saison froide, de tout ce que vont apporter les beaux jours, qu'aucun son de printemps ne nous paraîtra plus doux. Du fond de la touffe d'ajonc fleurie et saupoudrée de neige jaillit le

trille précipité du Roitelet troglodyte, si fort et si vibrant qu'on est étonné de voir surgir un minuscule oiseau brun, qui s'enfuit au ras du sol gelé, sur de petites ailes rondes. La haie dépouillée a son chant d'hiver, doux et un peu triste : celui de la Fauvette traîne-buisson. L'Alouette laisse tomber de haut, sur les guérets hier encore tout blancs, le torrent joyeux de sa chanson, et, comme un accompagnement inévitable et charmant, la voix du Rouge-Gorge module, inlassable et claire. La nuit glacée de janvier elle-même a son chant : le refrain primitif et sauvage de la grande Chouette Hulotte, articulé parfois comme un douloureux cri humain.

Pourquoi ces chanteurs de l'hiver, quand nous croyons la nature endormie? C'est que, chez eux, l'impulsion amoureuse, qui peut sommeiller, mais qui n'est jamais tout à fait absente, s'éveille. Adaptées aux hivers de nos climats, ces espèces ont échappé aux nécessités de la migration lointaine, qui disperse les voyageurs à travers les continents. Pour les unes, comme les Mésanges, la bande de l'hiver s'est effritée très tôt : le mâle et la femelle, jusqu'ici confondus dans la troupe vagabonde, ont repris la vie à deux. Chez les autres, le couple ne s'est jamais séparé. Sans doute l'heure de la passion n'est pas encore venue, quand la femelle, avec des frémissements d'ailes, appellera son compagnon pour la pariade. Mais l'intimité, la tendresse, lient déjà les époux. Ensemble, ils errent tout le jour à la recherche de la subsistance, et, le soir venu, c'est la même touffe de genévrier, le même tronc d'arbre creux ou la même motte de terre qui abriteront le couple pendant la nuit.

Mais voici l'heure venue de la grande force animatrice. Timide d'abord et hésitante, elle devient plus impérieuse avec la lumière et la tiédeur croissantes des jours. Jusqu'ici les deux sexes avaient eu mêmes cris d'appel et d'alarme, même note de joie. Maintenant l'apport du flux nouveau, que les femelles vont accumuler silencieusement dans leurs réserves vitales — car tout chez elles doit être réservé à l'accomplissement prochain de l'œuvre maternelle — flamboiera chez les mâles en activité de luxe, en force et beauté de voix, en éclat de plumage, en danses étranges ou frénétiques. Ce sont eux

qui proclameront la montée du désir, l'attente de la pariade.

Le chant n'est pas seulement l'hymne à la bien-aimée. Il traduit les émotions complexes et multiples que le mâle, sous l'influence impérieuse ou latente de la passion qui le soulève au-dessus de lui-même, ne peut plus enfermer dans un simple cri : affirmation de soi, de sa vigueur et de sa beauté, de son bonheur de vivre et de sa place dans la nature. Ainsi, au moindre soupçon d'une présence étrangère, la Bouscarle emplit les roseaux du vacarme de sa strophe irritée et fanfaronne. Gardien de son canton, le Rouge-Gorge fait connaître à tous, en phrases variées à l'infini, qu'il est possesseur du territoire et qu'il entend rester maître. Car, chanter, pour l'oiseau, c'est aussi lancer un défi. En face des femelles timides, les rivaux s'affirmeront par la voix. D'une tête d'arbre à l'autre, les mâles Pinsons se jetteront sans cesse, et comme s'ils voulaient le dernier souffle de l'adversaire, leur refrain triomphal. Au fond du buisson d'aubépine, deux Rossignols, face à face, s'écouteront chanter tour à tour, comme s'ils cherchaient à se ravir le secret qui fait le chant plus beau. Au-dessus des prairies et des bois monte ainsi, éclatante ou discrète, douce ou âpre, la jactance des mâles, qui se répète de proche en proche. Aux limites de l'habitat de l'espèce, où la lutte par la voix s'atténue entre les rivaux isolés, le chant perd sa force et sa beauté.

En effet, cette beauté n'est pas primitive : descendants des Sauriens par le fossile ailé à queue de lézard, l'Archeopterix, les oiseaux qui, de la fange des marais de l'époque secondaire ont gagné la terre ferme, puis se sont élevés dans les airs, conservent dans leur voix la trace du coassement de leurs ancêtres. Chez les plus grands artistes eux-mêmes, par instants, la tache atavique reparaît. Le Rossignol interrompt ses strophes les plus belles par un « carr » qu'on dirait sorti du gosier flasque d'un batracien. Pour le Merle, la paille dans le métal précieux, la note gutturale, se trouve à la fin de la phrase sifflée : chez la Grive, elle se glisse en sons durs et âpres, entre les cadences les plus pures. La Fauvette polyglotte fait débuter son chant par trois notes rauques. La cascade sonore de l'Alouette, la chanson intime et douce du

Bouvreuil, celle claire et argentine de la Linotte, portent toutes par moments, l'empreinte de la tare originelle.

Chaque année, au printemps, l'oiseau peinera pour dépouiller son chant de la gangue primitive. Plus l'artiste est grand, plus dur est le labeur. Pendant des semaines, le gosier devra être assoupli, et, chaque jour, les sons en sortent un peu plus purs. C'est en janvier, par les soirées douces, avant le coucher du soleil, que le Merle étudie : vers le même temps, l'Alouette, en de courts vols, laisse tomber quelques bribes de chant. A leur retour au pays des nids, en mars et en avril, la Fauvette à tête noire, le Rossignol, sont des apprentis qui cherchent les accents de l'année passée. Le jeune mâle qui chante pour la première fois doit se rappeler la voix paternelle qu'il écoutait l'été dernier, blotti encore au fond du nid. C'est ici que s'affirment le tempérament, la virtuosité individuels, dans l'effort vers la perfection. Sous l'uniformité apparente des phrases, des cadences, du timbre, dans la même espèce, rien n'est plus plastique que le chant de l'oiseau. A côté de médiocres chanteurs, se révéleront de grands solistes. L'entourage aura souvent une influence dégradante. Le Merle, la Fauvette à tête noire, élevés dans le voisinage des marais, mêleront à leurs notes habituelles, celles, rauques et saccadées des Rousserolles. Ailleurs s'établiront des foyers de belle et pure tradition.

D'innombrables espèces s'élèvent à peine, dans leur chant, au-dessus du cri. L'amour adoucit bien, dès janvier, le croassement de la Corneille, et donne au bavardage raboteux de la Pie un ton de confidence. Sous son influence, les notes âpres de l'oiseau de proie prennent une résonance nouvelle : le Faucon Crécerelle, dans ses cercles planés de février, la Chouette Effraie dans son vol blanc du crépuscule, auront des stridences presque musicales. Mais tout art est absent de ces voix. Pour saisir l'évolution ascendante du chant, depuis le cri primitif, il faut suivre la série des habitats de l'oiseau à travers les âges, passer de l'océan, berceau de toute vie, au limon des estuaires, au lac d'eau douce, puis à la végétation des plaines, enfin à la forêt. La mer n'a pas un chanteur : son étendue, le bruit de sa houle, la dure existence qu'elle impose aux êtres, étouffent l'effort d'art et ne permettent que le cri des Goélands, l'appel rauque des Guil-

lemots, des Pétrels, des Pingouins. Mais déjà, dès qu'elle s'adoucit dans ses criques moins âpres, sur les vases qu'elle dépose dans les baies, parmi l'herbe des dunes, de gracieuses bêtes au vol puissant sur des ailes effilées ont trouvé l'expression musicale : appel flûté des Chevaliers, plainte étrange du Grand Courlis, notes harmonieuses du Pluvier à collier, trille, presque un chant déjà, des Bécasseaux pieds rouges. Plus loin encore, dans l'espace abrité des grands marais où tant d'espèces, Échassiers ou Palmipèdes, n'émettent que des sons nasillards ou métalliques, les Sarcelles chuchotent en sifflements doux, et, pour la première fois, un vrai chant apparaît : celui du grand oiseau blanc, le Cygne sauvage. Sa voix forte, maîtresse de la pleine octave, retentit farouche, triomphale et tendre, sur les lacs d'Islande, quand son large vol argenté le ramène auprès de sa compagne qui couve sur le gros nid d'herbes sèches. Entendre ce chant, disent les paysans de là-bas, c'est oublier tout ce qu'on sait et se souvenir de ce qu'on ne sait plus. Mais le Cygne est une créature d'exception. Il dédaigne les prudences de la coloration protectrice, il surpasse le peuple ailé des eaux par sa force et sa beauté; seul parmi ses proches alliés, Oies et Canards, il est doué d'une voix musicale.

Pour trouver la phalange des vrais chanteurs, il faut atteindre la rive du ruisseau, la prairie qui monte en pente douce jusqu'au coteau, la haie qui borde le champ de céréales, la futaie. C'est là que vivent, aiment et chantent les Passereaux : Fringilles au bec conique et broyeur de graines, Alouettes et Farlouses brunes, Bergeronnettes sveltes, Fauvettes et Grives, sobres de teintes et riches de voix, et d'autres encore, tribus dernières venues de la grande famille ailée, les plus évoluées et les mieux douées, car elles ont non seulement les plus beaux chants, mais aussi les plus beaux nids.

A côté de celles-ci, vivant dans les mêmes lieux, les lourds Gallinacés, Perdrix, Faisans, Tétras, attachés à la glèbe, ont à peine su modifier leur cri. C'est que l'artiste a besoin d'être affranchi de la servitude trop grande du sol. Il lui faut l'essor aisé, l'ascension légère vers le point élevé d'où les notes tomberont plus claires, porteront plus loin. C'est en

plein vol, soutenues par l'air seul, que chantent les Alouettes et les Farlouses. Pour les autres Passereaux, la branche de l'arbre, le rameau du buisson, ou la tige grêle de la plante herbacée, porteront le chanteur. A tous, qu'ils vivent de graines ou de petites proies vivantes, la forêt ou la prairie, par la nourriture abondante et facile, assureront les loisirs indispensables au développement du don musical.

L'art musical est né de la satisfaction qu'éprouve l'être à traduire sa vie par un son. La Mouche dorée, qui bourdonne, aime le bruissement de ses ailes, la Cigale, dans l'extase de sa vibration, oublie l'ennemi qui la guette. L'oiseau jouit de la note que son propre gosier module. Mais s'il atteint, lui, jusqu'à l'art, c'est que, doué du sens de la beauté, il a su, parmi ses notes, choisir les plus claires, les plus pures ou les plus pleines, les relier les unes aux autres, trouver le rythme, composer la phrase, transposer les tons, parvenir ainsi à la pure musique, et du cri, faire jaillir un chant. Et c'est par la recherche de la beauté que l'art musical de l'oiseau nous touche. Nous comprenons et nous interprétons son effort esthétique; la chanson de l'Alouette devient pour nous l'expression de la gaieté courageuse et sereine; aux strophes du Rossignol, nous trouvons un accent de ferveur.

Chez les plus doués eux-mêmes, les Passereaux, le chant, avant d'atteindre à la beauté, hésite et tâtonne. Beaucoup d'espèces n'ont qu'une seule note, à peine distincte du cri. Le Bruant des haies, perché sur le buisson d'aubépine, zézaie inlassablement son unique syllabe. Ses cousins, le Bruant jaune et l'Ortolan, ont trouvé la phrase simple, monotone au début, mais qui s'épanouit en finale sur une claire note tenue. Le Pinson l'amplifie dans son refrain précis, au crescendo éclatant. La Linotte, le Chardonneret la prolongent et la rompent en un récit musical un peu confus mais spontané, ingénu et ponctué de fraîches exclamations. L'Alouette des champs varie ses combinaisons, compose, improvise, et sur la trame musicale la plus simple, touche au grand art. Avec un timbre plus plein, les Fauvettes assemblent leurs notes en chansons joyeuses, limpides, un peu faciles. Une d'elles, la Fauvette à tête noire, dans

sa belle phrase sonore et largement rythmée qu'elle lance à plein gosier dans nos jardins et nos bois, fait pressentir déjà la famille des maîtres, celle des Turdidés ou Grives qui donne, sous nos climats, quatre grands artistes : le Merle, la Grive musicienne, le Rossignol et le Rouge-Gorge.

Le premier, l'oiseau noir au bec jaune, le roi des haies, anime nos campagnes, dès que l'hiver s'adoucit, de sa strophe aux tons flûtés et pleins. La phrase est un peu courte, mais riche et bien liée, la cadence est belle, l'émission aisée, liquide, sereine. Dans le carillon rythmé de ses notes claires, rapides, imprévues, la Grive musicienne enferme toute la joie de vivre, la véhémence capricieuse et gaie, et c'est bien l'hymne le plus frais du premier printemps qui jaillit de sa poitrine rousse mouchetée de noir. Un peu plus tard, en avril, le Rossignol déploie, dans son chant nocturne, ses accents passionnés, ardents, sincères. Celui-ci possède toutes les ressources de l'art : en une vingtaine de strophes différentes, il accumule ses notes pleines et riches, il les lie, les oppose, les répète. A peine s'est-il tu, aux premières lueurs de l'aube, que le Rouge-Gorge fait entendre sa voix aux modulations infinies; elle est toute en nuances, sans cesse variée dans son thème, successivement au diapason de tous les chants, de tous les cris de la nature, et, si insaisissable dans ses sautes imprévues, que le petit oiseau brun à la poitrine couleur de rouille peut chanter tout près de nous sans que nous le remarquions.

Mais voici la vie émotive de l'oiseau à son comble : bien-être, joie d'exister, bonheur de se sentir à sa place dans le coin de nature élu, de tenir le territoire en face des convoitises rivales, désir et possession de la compagne. Le chant, détente libératrice d'une plénitude vitale que l'oiseau ne peut contenir, est émis par le mâle avec des attitudes souvent étranges, tantôt frénétiques, tantôt figées, qui trahissent l'agitation profonde de l'être et le transfigurent. Les Bruants, perchés sur l'extrême bouquet de feuilles de l'arbrisseau, renversent la tête en arrière, dans une pose extatique. Le Chardonneret, les ailes pendantes, remue son corps de côté et d'autre, sur le pivot de ses pattes grêles. La Huppe,

d'un geste grave, à chacun de ses « pou-pou-pou », salue en déployant son aigrette. Le Traquet Pâtre, quittant son observatoire sur la tige recourbée de la ronce, se maintient en l'air, par l'agitation rapide de ses petites ailes, comme s'il était suspendu par un fil invisible, pendant qu'il égrène sa chansonnette acide. La Fauvette Babillarde se lance au-dessus de la touffe de l'églantier, pirouette en l'air, et retombe, pour y finir sa strophe, dans le fourré. Le Cini, le Verdier, la Linotte, au vol d'ordinaire court et saccadé, glissent maintenant dans l'espace, les ailes largement étalées, avec des souplesses de Chauve-Souris. Et c'est pendant sa sérénade amoureuse que le grand Coq de Bruyère, oublieux du danger, reste sourd au craquement des aiguilles de sapin sous le pas du chasseur.

En mai et juin, les longues heures ensoleillées ne suffisent plus, pour certains chanteurs du jour, à l'expression de l'intensité de vie qui les anime. Longtemps après le coucher du soleil, la Grive, le Rouge-Gorge, le Traquet Pâtre, se font encore entendre, et jusque dans la nuit le Coucou appelle dans les bois. C'est alors que la Lulu, le seul oiseau qui chante en plein vol dans la nuit, sœur pourtant de ces Alouettes qui se grisent de soleil, laisse quelquefois tomber de haut, vers minuit, sa chanson exquise.

En juillet, une à une, les voix s'éteignent. Les petits réclament l'attention; les allées et venues des parents entre le nid, où s'ouvrent sans cesse les becs exigeants, et l'arbre ou la prairie, ne laissent plus de loisirs pour le chant. Et puis la grande crise annuelle de l'oiseau approche, celle de la mue. Chaque plume, usée par la vie active de la belle saison, est remplacée par une plume nouvelle, moins brillante et plus chaude.

En août, un grand silence descend sur les bois et les champs; seuls, des piaillements de jeunes, des cris furtifs d'appel se font encore entendre dans la nature brunie par le soleil. L'attraction du sud, des pays d'hivernage, agite obscurément nos visiteurs d'été; les premiers migrateurs : le Coucou, la Huppe, le Loriot, s'en vont déjà.

Avril et surtout mai ont connu l'apogée des chants, et pourtant, à aucun moment peut-être le charme des voix n'est plus subtil que dans les soirées de fin juin, quand un peu de lassitude apparaît déjà chez les chanteurs. La journée a été chaude. Sous le soleil de midi, la phrase monotone et traînante de l'Ortolan a résonné seule, dans les vignobles pleins de lumière. Avec la brise du soir, les sons ont repris. Puis, au déclin du jour, le bavardage confus des petites voix sans art s'est éteint. Le Rossignol a chanté encore, par fragments de strophes, sans conviction. Alors, le Loriot a sifflé une dernière fois. Des voix, après la sienne, sont montées de la paix du soir, discrètes, rares, comme imprégnées de silence et de nuit. Un Merle a tenu la scène, pendant quelques instants; son sifflet grave, flûté, est venu d'un coin d'ombre, masse de feuillage où la lumière ne pénètre plus. Un autre, puis un autre, lui répondent. La Grive semblait attendre qu'ils aient fini pour dire à son tour sa chanson sautillante. Des Coucous, au loin, ont répété la double note familière qui prend, à cette heure, une étrange poésie. Puis, l'obscurité grandissant, le Rouge-Gorge, à deux ou trois reprises, lance sa petite note « tac-tac » qui déjà fait penser aux soirs d'automne. Enfin un bruit étrange, celui d'un rouet que tournerait une fileuse, tantôt proche, tantôt lointaine : le chant de l'oiseau de rêve, l'Engoulevent dont le vol ouaté hante les clairières à l'heure indécise.

JACQUES DELAMAIN

LE NOUVEAU CORSAIRE

Il n'était changé ni dans sa corpulence ni dans son visage. Si, tout de même : ce rien d'amaigrissement qui tend un sillon d'ombre entre l'os jugal et la pointe du menton; pâli aussi; mais cela n'apparaissait pas à première vue, ces détails m'arrivèrent un à un; puis l'œil plus net, plus direct, qui regarde sans qu'on y sente du tout l'outrance. Il occupait un des meilleurs appartements.

Il parla le premier. Nous étions assis, face à face, attentifs.

— Tout cela tient en peu de mots. Nous nous entendrons ou nous ne nous entendrons pas, mais nous nous épargnerons mutuellement ce qui n'est pas étroitement utile à dire. Vous vous êtes conduit comme un gamin. Vous vous êtes immiscé dans une vie alors que nul ne faisait appel à vous. Vous avez troublé ma femme sous un prétexte ridicule, votre imagination bâtissant un roman sur le fait d'une abolition — voulue par moi, oui — de souvenir, abolition dont la raison bienfaisante ne peut que vous échapper. Vous avez enfourché ce cheval, il vous a tout de suite emporté. Vous avez interrogé, on ne sait de quel droit, cette femme faible à qui c'était mon devoir de dicter sa réponse — et c'était son intérêt aussi. Une somnambule vous a répondu; que vous a-t-elle répondu? Rien qui ne fût l'exposé de votre propre conviction, laquelle était faite d'avance. Vous ne devriez pas ignorer (si vous l'ignorez) la nature réelle de ces états que vous utilisez. A-t-on jamais tiré d'un somnambule

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

la vérité objective? Non, jamais. Vous devriez savoir qu'il n'est qu'un lecteur, un écho, l'écho de qui le manie. Vous avez pris comme venant d'elle ce qui s'était propagé de vous à elle, fût-ce même subconsciemment. Elle n'a fait que prononcer votre pensée. Pouvez-vous ignorer cela? En êtes-vous resté, vous, ingénieur, au mysticisme du magnétisme? Dans tous les cas, sincère ou non, couvert de cette erreur dont je doute qu'elle soit autant une erreur que l'intérêt d'un galantin, vous avez chloroformé deux êtres pour en enlever un. Voilà ce que vous avez fait. J'aurais pu me fâcher, vous rendre pour ce coup malhonnête quelque autre coup. Je ne l'ai pas fait. Non pas que ce soit une politique vis-à-vis de vous; c'en est une au regard de ma propre paix, les représailles n'étant opérantes que sur les peuples bovins; et je vous reconnais une autre valeur. Je ne suis pas un chevalier, moi; je ne suis qu'un homme, et qui réfléchit. C'est-à-dire qui est doté de la religion de l'utile et de l'efficace. Qui ne s'emballe pas. Qui calcule. Vous avez enlevé ma femme. Je le déclare tout net, je ne sais pas dans quel sentiment elle se trouve à présent; vous avez pu jouer d'elle et je la tiens pour innocente dans cette affaire. Je viens la reprendre et j'attends que vous ne vous y opposiez pas. Ou c'est la guerre.

Il avait prononcé son réquisitoire sur ce ton modéré qui est le plus obscur quant à l'intention; ce fut sur le même ton que je lui répondis.

— Monsieur, il me plaît que vous vous placiez, au moins apparemment, sous la règle du bon sens. Je parlerai avec netteté. Il est inexact de prétendre que rien ne m'appelait dans l'existence de Lucienne. Elle-même, le jour où nous prîmes langue, vous et moi, à la ferme des Moëres, m'y appela. Au moment où j'arrivais à la grand'porte, le brigadier de douane Pétrus étant témoin, un seul cri d'elle m'a supplié de l'aider à vous fuir. Elle ne se trouvait pas alors sous mon influence, s'il est vrai qu'elle y fût jamais à ce point. Votre raisonnement voit ainsi sa base lui manquer et il s'écroule : si vous comptez pour quelque chose le sentiment de l'intéressée, ce sentiment va à l'encontre de votre requête et la conversation devrait, en bonne logique, en rester là.

Il avança des lèvres qui doutaient. J'ajoutai doucement :

— Laissez-moi penser au surplus que vous n'avez rien ignoré de cette prière qu'elle me fit de l'aider à vous échapper. Les précautions que vous avez prises sur-le-champ suffisent à m'éclairer là-dessus.

Il sourit.

— Je vais vous éclairer un peu mieux et particulièrement, cher monsieur, sur la valeur de ce qu'elle a pu vous dire... C'est une grande nerveuse et (si elle l'est encore, c'est à vous de me l'apprendre) c'était une habituée du véronal. Cette drogue la calmait, prétendait-elle, mais elle la rendait tellement instable.... Elle en a usé pendant que nous parlions, j'ai vu cela. Lorsque vous êtes arrivé devant elle, avec cet air de tragédie, vous aviez en face de vous une femme que le médicament...

Ce fut à mon tour de sourire; et cependant je venais de sentir à une modification de la voix, à une tonalité différente, un peu plus haute, un peu plus métallique, comme diézée, ironique par moments, à un mouvement de mon cœur aussi, surpris par ce timbre, que cela, ces répliques n'étaient rien, rien que le coup de sonde, le fer tâté, que le duel n'était encore qu'indiqué par ce froissement d'une voix, qu'il n'était pas commencé. Mon interruption s'était faite d'un signe des doigts. Il se tut. Je dis :

— N'allez pas plus loin. Si ingénieux que ce soit, ce n'est qu'ingénieux. Je connais les propriétés du véronal, le terrain qu'il prépare à l'hypnose; mais pour le reste... Non. L'intention de Lucienne n'est pas de celles sur quoi la glose est permise.

Il se leva.

— Il ne nous reste plus, si telle est votre conviction, qu'à la prier de nous départager. Venez donc, monsieur.

— Mais non.

Il parut surpris. Il fixa sur moi des yeux clairs dont les paupières levées ne battaient pas. Il dit, d'une voix plus basse :

— Il faudrait s'entendre. Vous ne possédez aucun droit légal sur cette femme; elle ne relève de vous en aucune façon. Libre, elle conduit sa vie comme bon lui semble. C'est ce que vous réclamiez pour elle, j'y souscris, restez

logique avec vous-même. Elle peut refuser de me suivre, c'est entendu; mais quant au fait qu'elle accepte ou refuse de me suivre, ce n'est pas à vous d'en décider; et d'autant moins que rien ne me dit que la domination que vous exercez sur elle n'est pas de nature coercitive. Je n'ai pas à vous accorder le crédit que vous me refusez. J'ai au contraire à me méfier de vous. Je ne sais pas encore dans quelle mesure cet enlèvement a pu lui agréer. Je le saurai quand je le lui aurai demandé et rien au monde ne peut m'empêcher de le lui demander.

Il ne s'emportait pas. Il parlait avec une calme puissance. Chacune de ses phrases s'avançait comme une marche, et toutes ensemble elles avaient la solidité et la pesanteur d'allure d'un bataillon. Il poursuivit après un temps de silence :

— Je ne voudrais pas me trouver forcé de continuer sur ce ton. Il est nécessaire que vous fassiez l'effort d'envisager la situation sous l'angle au sommet duquel je suis placé. Vous êtes parti des Flandres en m'arrachant ma compagne. Il m'était bien impossible, n'ayant pas qualité maritale, de me plaindre. Je n'ai pas non plus, du jour au lendemain, su où vous étiez. Puis mes affaires m'ont tenu un peu de temps. Maintenant écoutez ceci et considérez de par ceci le poids de ma volonté : c'est uniquement pour vous poursuivre que j'ai liquidé ces affaires qui valaient quelque chose. Ce n'est donc pas au moment où je vous tiens que je vais renâcler, non. Encore une fois, il faut, il faut au moins, si je m'éloigne, que ma religion soit éclairée, et il faut surtout que vous admettiez qu'il vous sera absolument impossible de vous interposer.

J'ai dit :

— Ce n'est pas sûr.

Il a repris, passant outre :

— Je me suis abstenu dans la rue par une de ces bêtises que les Français nommeront courtoisie; je ne m'abstiendrai pas une seconde fois; et je n'attendrai plus l'occasion dans la rue. Avec vous ou sans vous j'irai chez elle; et je causerai avec elle hors de votre présence. Une dernière fois dois-je entendre que vous vous y opposerez?

— Certainement.

— C'est donc la guerre.

— Si vous voulez. Mais je vous dirai mes raisons.

Le tapage des tramways qui parcourent les boulevards m'empêcha d'abord de poursuivre. Comme les fenêtres étaient restées ouvertes derrière le store, il alla les fermer; puis il revint s'asseoir, lourdement, dans un fauteuil dont les ressorts grincèrent.

— Mes raisons... Mais d'abord je voudrais tracer, avec votre collaboration, si c'était possible, un portrait en quelques lignes de cette femme que nous avons l'air de nous disputer l'un à l'autre et que vous me disputez avec des arguments parmi lesquels le plus naturel, je veux dire celui de l'affection, n'a guère jusqu'ici trouvé place. Je vous entends déclarer avec force que vous ne plaidez pas devant celui que je suis; c'est juste, mais c'est une autre affaire. Lucienne, notre expérience parallèle nous la représente comme un sujet doté d'une impressionnabilité excessive, une véritable antenne. Mobile, les nerfs en masse à fleur de peau, sensible à l'onde la plus faible. Une vibration latente. Je suis persuadé que votre souffle est à lui seul susceptible de l'entraîner dans l'hypnose; et c'est en cela, je le sens, qu'elle vous intéresse surtout. Lucienne vous apparaît sans existence mentale réelle, plus malléable que le plomb, une pâte, un reflet; et quant à la réalité physique désirable qu'elle pourrait ne pas manquer d'être, il n'est pas bien risqué de supposer que cet aspect de la question, si je peux dire, n'est en aucune façon et pas le moins du monde celui que vous envisagez. Non, ce n'est pas l'amant frustré et blessé dans son cœur, celui dont le discours ne s'est pas desserré une seule fois pour le passage d'une haleine de tendresse. Non, non. Des arguments. L'argument du dialecticien et l'argument du maître. Vous ne l'aimez pas, cette femme. Et moi je vais vous dire ce que vous venez faire ici. Vous venez jouer ici contre moi la seconde manche d'une partie dont vous avez perdu la première et dont la possession de Lucienne est l'enjeu. Mais Lucienne, elle ne décidera pas plus de la partie que l'argent dispersé sur la table de jeu n'en décide. Vous venez me disputer une proie; il faut qu'elle passe de mes mains dans vos mains. Elle sera au plus fort. Oh! c'est bien

ainsi que vous l'entendez. Osez dire que l'amour vous conduit et je vous la rends. Alors voulez-vous convenir de ce qui va se passer? Cette pauvre enfant se trouve dès à présent le lieu d'un combat — que, dans les conditions actuelles, vous avez toutes chances de perdre. Car vous avez beau tenter de la suggestionner à distance...

— Ah....

— Mais oui, et je ne nie pas qu'elle n'ait été sensible à votre effort — jusqu'au moment où j'ai commencé, à mon tour, une suggestion plus efficace. Donc, un champ de bataille, quelque chose de piétiné et de déchiré, voilà ce qu'elle va devenir. Est-ce là le but que vous poursuivez? C'est en tout cas ce qui va se produire. Rien d'autre ne peut se produire. Triompheriez-vous par la ruse que ce ne serait jamais définitif : la poursuite dont vous me donnez l'exemple, je la reprendrais pour mon compte; et ça peut aller loin, longtemps et mal. Sachez-le : je ne peux pas accepter qu'abdique dans le néant vivant ce quelque chose d'humain. Je suis ainsi fait que je ne peux pas, non, l'accepter, j'ai eu l'occasion de vous le dire déjà. Et ce n'est pas le plaidoyer pour ma maison et si vous avez cru apercevoir le bout de l'oreille, c'est que vos yeux sont mauvais. Voici ce que je vous propose : ni à vous ni à moi. Ni votre cœur ni le mien n'étant en jeu, le sacrifice n'est pas grand. Que cette enfant, donc, rentre en France, seule et libre. Libre. Vous et moi nous prenons ici l'engagement de n'user d'elle d'aucune façon, et c'est de la cérébrale qu'il s'agit. Cela vous est facile autant qu'à moi. Je fais ici appel à votre compréhension. C'est l'amitié, c'est la bonté qui doit avoir le dernier mot. Lucienne rentre à Paris; elle saura s'y débrouiller; au surplus elle aura peut-être la chance de rencontrer un jour un brave garçon qui ignore ce que c'est qu'un sujet; et pour moi je le souhaite. Voulez-vous, monsieur, que les hostilités échouent sur ce compromis?

Sa main s'est abattue sur la table d'un coup si net que j'ai sursauté.

— Ce n'est pas sur ce compromis qu'elles peuvent échouer. Du moins pour le moment. Je vous dirais volontiers qu'engagée depuis deux ans dans mon système de vie, ma compagne

m'est nécessaire : je ne me vois pas reprenant une existence de célibataire que vous me proposeriez avec moins de verve si elle n'était la vôtre. Puis tout ceci est du hors-d'œuvre. Car les choses qui ressortissent à moi échappent à votre contrôle et il est inimaginable que vous sollicitiez mon approbation au préjudice que vous m'avez causé. Comprenez plutôt que si je suis là, ce n'est pas pour entériner ma forclusion. Je ne suis pas forclos. Vous vous en apercevrez. Mais admettez pour l'amour du bon sens que ce n'est pas entre vous et moi, que c'est entre ma compagne et moi que ce qui nous regarde, elle et moi, doit être envisagé. Finissons-en. Si vous ne tenez pas à ce que, pour commencer, j'aposte une sentinelle aux environs de votre grille et lance une patrouille sur vos pas jusqu'à l'heure où j'arriverai à mes fins, qui sont de causer, et non avec vous, et pour la réalisation desquelles rien ne peut me coûter et pas même la guerre mauvaise, mettez-vous de bon gré en marche à côté de moi et pendant que je parlerai dans la cour de votre pavillon, allez rêvasser sur la terrasse où votre amie ne dansera plus.

— Qui vous...

Il m'a coupé net la parole.

— Il y a entre vous et moi pas mal de différences; je vais vous en signaler une qui est considérable : je n'abandonne à l'inconnu que ce qui ne peut pas être humainement connu. Allez demander la suite au joueur de flûte.

J'ai dû pâlir. Il a repris :

— En second lieu vous vous préparez à faire la traversée sur l'*Amiral-Cayron*. Je regrette de vous contrarier : ce ne sera pas ce mercredi-ci. Vos places sont décommandées et louées à d'autres passagers. Mais on rend l'argent. Le voici.

J'ai senti mes dents dans mes lèvres. Il s'est levé.

— Vous vous trouvez ici sur une terre cosmopolite quoique française. Je vous le déclare : vous êtes sous ma surveillance. S'il peut vous arriver des désagréments, il dépend aussi de vous qu'il n'arrive rien. J'ai tenté de vous convaincre; j'agirai si vous vous butez. J'ajoute que je ne vois pas d'objection à ce que vous préveniez (c'est dans vos cordes) la police : on vous rira au nez.

Je ne répondais pas. La stupéfaction et la fureur avaient déchaîné en moi un trouble qui faisait tressaillir tous mes nerfs ensemble, et pour qu'au moins ce trouble ne transparût pas dans le manque d'assurance de mes paroles, je ne répondais pas.

— Enfin, et je ne veux vous rien laisser ignorer, je pouvais, dans le moment où nous sommes, faire en sorte que Lucienne vous eût faussé compagnie pour le moment de votre retour; et vos paroles sont encore en l'air, qui supposaient le succès d'une poursuite à laquelle il me resterait plus d'un moyen de couper court; mais rassurez-vous, je n'imite pas les erreurs, et Djamine n'aura pas à m'ouvrir la porte une seconde fois. Vous vous apercevrez que je vous livre mes complices : c'est vous déclarer l'étendue de ma sécurité; elle est plus grande encore que je ne le dis.

Il était assis sur le bord de son siège, le buste penché, les deux mains courtes et grasses, aux doigts écartés, ouvertes et comme soupesant l'argument lourd. Moi, je freinais, je domptais ma violence. Puis je me mis rapidement à faire le tour de mon arsenal. La partie était loin d'être aussi compromise qu'il le publiait; car si son jeu s'étalait maintenant tout entier, audacieux et redoutable, le mien demeurait toujours dans mes mains et la meilleure carte aussi, qu'il ignorait; et je songeais que c'était le moment de l'abattre. Il achevait :

— Vous ne croyez pas qu'il est préférable de ne pas s'entêter?... Non?... Eh bien, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Mais si.

— Je l'espère bien.

Il avait haussé les épaules, il se rejetait dans le fond de son fauteuil et se tenait là, ramassé, le regard vigilant, comme l'araignée dans l'angle du mur. Je parlai d'abord d'une façon voilée, guettant la physionomie, l'indice.

— Mais si.... Comme c'est à Oran que j'ai la chance de vous rencontrer, j'en profiterai pour vous signaler, présumant que vous en tirerez les enseignements que cela comporte, les inconvénients que peuvent présenter les erreurs de détail dans la suggestion uniquement verbale. Si c'est obscur...

— Mais non.

— Ces erreurs créent, dans la masse échafaudée, des fis-

sures par où l'on glisse le levier, et le bloc bascule. Et, entre parenthèses, je m'étonne que dans toute cette conversation vous n'ayez pas trouvé un mot à dire sur notre présence dans l'Oranais; si cela ne vous gêne pas trop que j'en parle...

— Allez toujours.

— Vous fûtes mêlé à un événement fâcheux; vous y fûtes fâcheusement mêlé. Je vais vous raconter un voyage qui complique pour vous les choses. Certes il n'était pas prudent, et je le conçois, de revenir, au moment de l'affaire, du côté de l'oued, sur la rive qui touche au chott. Les policiers, qui ont leurs axiomes, guettent le coupable sur le lieu du crime. Apercevez toutefois le désagrément si l'heure tardive à laquelle s'est passé l'événement, et si l'événement lui-même après tout, n'ont point laissé à qui de droit le loisir d'un enregistrement visuel précis. Or voici que la coupable (vous savez de qui il s'agit) décrit tout de travers le lieu de son forfait. Elle établit un précipice perpendiculaire au point où l'œil que j'ai n'arrive à découvrir qu'une pente insignifiante, elle fait clapoter l'eau au mois d'août, elle situe de travers des cactus; bref, elle-même, quand on l'y transporte, ne s'y reconnaît pas. Elle n'a jamais mis les pieds dans ces parages. Alors l'observateur se demande pour quelle raison l'on a bien pu loger une histoire aussi visiblement mensongère dans la tête de cette femme, et se demande s'il n'y aurait pas lieu de déplacer une responsabilité, de produire, le cas échéant, celui qui expie. Qu'en pensez-vous? Ne pensez-vous pas qu'il y a de ces hypothèses qui ne valent pas grand'chose pour quelqu'un? Je suis persuadé pour ma part que nul ne gagne à les voir venir, ou revenir, au jour.

Son sourire découvrait ses dents.

— Je vous donne un avertissement : vous avez vingt heures pour le méditer; puis un conseil qu'il faudra suivre à la vingt et unième heure : c'est l'heure du train d'Alger. Je ne pourvois la justice que quand il y a nécessité; gardez-vous que j'y voie une nécessité. Je joue vite et à fond.

Il éclata de rire et il dit :

— Moi aussi.

Puis il se leva et se mit à marcher de long en large, sans hâte et se frottant les mains, comme un acteur qui prépare

son effet. Il n'avait plus l'air de s'occuper de moi, il riait; et je restais tout à coup interloqué. Il s'arrêtait enfin, planté sur ses jambes écartées, les poings aux hanches, dans l'attitude joviale d'un brasseur flamand en présence de sa clientèle.

— Je vous le dis pour la seconde fois : vous êtes un gamin! Ah! vous m'amusez.

— Ça durera moins longtemps que...

— Un gamin qui ne réfléchit que sur l'apparence, voilà ce que vous êtes. C'est dit en quatre mots, mais c'est dit.

Il souffla des lèvres et il y eut entre nous une espèce de silence durant lequel j'allumai une cigarette; mais ce n'était qu'une contenance; car, sans aller jusqu'à dire qu'au fond de moi se créait une angoisse, je me sentais un peu désarçonné; et certes, c'était de voir le traitement méprisant infligé à mon argument d'attaque; c'était autre chose aussi et au juste je n'aurais pu dire de quoi naissait ce trouble. Lorsque je jetai l'allumette, je rencontrai l'autre regard; il était devenu si clair et si dur à la fois, d'un éclat de glace, que mes yeux préférèrent suivre le trajet aérien de la petite pointe ignée, s'arrêter sur elle et stationner ensuite sur le marbre noir du foyer où elle charbonnait. Gadaï reprit :

—.Que vous tiriez argument, vous, de la réussite de mon jeu, voilà qui est admirable. Mais dites-moi : qui, s'il vous plaît, vous a mis sur la piste d'Aïn-Kerma (car Oran, pour nous, c'est Aïn-Kerma), qui, sinon moi?

Était-ce l'ergotage? Je respirai.

— Oh! je sais bien que Lucienne aurait pu, a pu vous en parler de prime abord; encore que ce ne lui soit pas des plus faciles; il n'en reste pas moins que je vous y ai poussé. La lettre que vous avez reçue à Bussaco (j'ai passé par là; la poste renseigne honnêtement les voyageurs honnêtes), cette lettre-là ranimait les soupçons dont vous êtes allé faire part au juge, à Dunkerque... Oh! nous sommes de bons amis, et loyaux dans nos procédés : nous n'irons à notre but, ni l'un ni l'autre, par quatre chemins... Cette lettre-là n'avait dans mon esprit d'autre mission que de vous taquiner suffisamment pour que se fît, avec mon associée d'Aïn-Kerma, si ce n'était fait, la conversation de laquelle naîtrait pour vous

le besoin d'une lumière radicale; et de ce point-ci jusqu'à la gare de chemin de fer il n'y aurait plus alors qu'une distance qui se mesure en kilomètres. Maintenant demandez-vous pourquoi je vous envoyais dans ce lieu dont je dois, selon vous, redouter l'évocation. Je vous dirai tout à l'heure pourquoi je ne la redoute pas. Oui, pourquoi vous y envoyais-je? Eh bien, mais tout simplement pour augmenter mes chances de vous retrouver au plus vite. Vous avez de la fortune; si cela vous chante, vous courez le monde; un jour ici et deux jours là, cela devient ardu de vous dénicher. C'est pourquoi je vous ai, mon bon monsieur, offert ce rendez-vous qui avait bien des qualités pour vous tenter. Il vous a tenté puisque vous voici. Je serais content de moi si ça en valait la peine.

Je fumais. Il cessa de marcher, s'assit sur un guéridon, se pencha, les coudes aux genoux, les doigts mobiles, la voix plus basse.

— Aïn-Kerma, le crime, qui l'a commis? Voilà la grande question, voilà la bombe dans votre main.

Il sauta à bas du guéridon; sur la pointe des bottines alla s'assurer, la porte ouverte d'un coup net, qu'aucune oreille blanche ou noire n'épiait, haussa les épaules :

— Car les commissaires de police pourraient être, comme les juges, de vos amis.

Il se rapprocha, transportant une chaise à côté de la mienne, s'assit.

— Donc, vous emmenez ma compagne au point précis où l'on retrouva le cadavre de mon associé et votre triomphe éclate : celle qui s'accusait ne connaît pas le lieu du crime! Syllogisme : elle ne peut par conséquent pas en être l'auteur. Eh bien, permettez-moi de vous déclarer que vous avez le triomphe et la logique faciles.

Il était si près de moi que le doigt avec lequel il ponctuait ses paroles par moments frappait sur mon genou. Je me reculai.

— Voyons cela. D'abord n'avez-vous pas recherché si, à côté de votre déduction immédiate, une hypothèse ne pouvait pas prendre place?... Vous avez un de ces airs surpris...

— Vous bavardez.

— N'avez-vous pas eu l'idée, qui devait vous venir pourtant, comme elle vous est venue en une autre occasion, connaissant mon pouvoir et l'usage que j'en fais, qu'il pouvait y avoir par là-dessous quelque nouvelle, ou ancienne, manigance hypnotique? N'avez-vous pas eu idée, par exemple, que le lieu du crime, j'aurais pu soit le transformer, soit le déformer dans la tête de Lucienne? Cela ne vous est pas venu à l'idée? Non?

Je dis, avec un mouvement que je sentis moi-même nerveux et sec :

— Je me demande bien dans quel but.

Il sourit.

— A la bonne heure! Vous y venez... Le but? Eh bien, le but, c'est ce que nous envisagerons peut-être un jour... Il suffit pour le moment que l'hypothèse ne vous trouve pas rebelle. Poursuivons. Je dis maintenant que l'hypothèse contient la vérité. Je le dis et je le prouve. La description que vous a faite ma compagne ne rappelle en rien, c'est parfaitement exact, le lieu du... pour vous contenter je dirai du crime. En possession de cette certitude, vous concluez, vous, à mon impuissance à lui loger dans la tête le cadre, après que je lui eus suggéré la culpabilité; et je m'écroule. Eh bien, non, ce n'est pas cela. Il n'y a pas eu impuissance. Il y a eu ce que j'ai voulu qui soit. Ce que Lucienne vous a décrit, c'est proprement une gorge de l'oued Tiffrit et non la rive où périt quelqu'un. Chutes, rochers, sentiers en corniche, buissons épineux, cactus, à trente kilomètres de Saïda, à vingt de la Source bleue, *c'est-à-dire à l'est* : si vous y pouviez transporter la dame dont vous vous constituez le chevalier, c'est là qu'elle gémirait, épouvantée de découvrir le lieu de l'assassinat; mais voilà : ni vous ni la police n'y comprendriez rien; car là, oncques ne fut perpétré tel forfait.

Qu'était cela? Qu'était cette histoire? Qu'était cet enchevêtrement? Je dis presque malgré moi :

— Alors?

— Vous voulez dire : pourquoi a-t-il créé cette substitution? Je laisse à votre perspicacité le soin de démêler l'écheveau. Cependant je vous soumettrai deux points de

vue. Voici le premier : en admettant que je sois le coupable (et qui saura jamais s'il y a eu assassinat ou accident?) et que j'aie conçu le projet de faire endosser la culpabilité par Lucienne, n'apparaît-il pas avec évidence que ce n'est point une topographie fausse que je lui aurais fait fournir aux magistrats? La topographie véritable m'était aussi aisée, et Lucienne me couvrait alors comme d'un bouclier infaillible. Or elle ne me couvre aucunement; je suis, dans le cas présent et par ma volonté, à découvert.

Il souleva sa chaise, la fit virevolter, la reposa et s'assit à califourchon.

— D'un autre côté, en admettant que Lucienne fût la coupable, vous apercevez tout de suite l'inestimable valeur que prenait à son avantage, vis-à-vis du juge, l'erreur que je l'amenais à commettre sur le lieu. Cette erreur, pour un temps, pouvait la faire interner (monomanie de l'effroi), mais la mettait juridiquement hors de cause. Le juge n'intervenant pas, il me restait, lorsque l'affaire serait classée définitivement, à démontrer avec force à l'intéressée elle-même, par le spectacle des dits lieux, sa méprise et son innocence. Ainsi, modifiant dans sa tête un élément du crime, dans l'impossibilité où je me serais trouvé de le supprimer tout entier, j'accomplissais au regard de cette enfant une action dont l'intelligence et la sympathie n'auraient de comparable, mais à rebours, que la maladresse avec laquelle vous avez piétiné ces édifices fragiles. Je n'insiste pas. Votre esprit pénétrant jouera là-dessus. Je suis tranquille : il vous a déjà révélé que la bombe vous éclate dans les mains. C'est peut-être encore un peu confus, mais demain ce sera clair. Il vous restera alors à vous acquitter envers moi, qui ne monterai pas dans le train d'Alger, mais à la vingt et unième heure sonnerai chez vous; et il serait vain que la grille restât close. D'autre part ne pensez pas m'échapper (car les rôles se renversent tout à fait, je le vois) ni par le train ni par le bateau : vous y pourriez, cela va de soi, retenir de nouvelles places; mais aucun de vos pas qui ne me soit rapporté, et les occasions d'une conversation, à vrai dire malaisée, ne manquent au surplus ni dans le train ni dans le bateau. Vous êtes ici en quelque sorte attaché provisoirement par

les fils de mon bon sens au rivage. Cela vaut encore mieux que de s'y trouver attaché à jamais par ma rancune. Car il arrive que, moi aussi, je joue vite et à fond.

Il s'était levé, il appuya sur un timbre. De tous ces éléments inattendus, qu'il venait de jeter là et qui formaient un pêle-mêle dans ma tête, je m'efforçais, cependant qu'il concluait selon sa vue particulière, de dégager quelques lignes moins obscures, quelque base sur laquelle je pusse m'établir; je n'y parvenais pas. Certes je ne doutais pas de clarifier ces éléments; mais je ne pouvais préjuger de rien dans ce trouble. Le Gadaï m'avait manœuvré, cela était limpide. Pour le reste il suffirait probablement de gagner le temps de la réflexion; mais il me l'offrait. Était-il à ce point sûr de lui? La ronde des événements et des hypothèses commençait de tourner dans ma tête. Je m'interdis de penser plus avant en sa présence; je me sentais manquer de fermeté.

Un domestique obséquieux lui apporta des télégrammes, s'enquit s'il dînerait. Il répondit qu'il n'en savait encore rien. J'étais debout. Je remarquai que sa malle n'était point défaite, prête pour tout départ.

Le domestique se retira et nous restions seuls de nouveau, mais son attitude me donnait congé. Cela me vexa au point que je ne refrénai pas un mouvement d'humeur; il m'échappa comme une maladresse; il dut plaire à ce calculateur, je m'en aperçus trop tard, comme une raison de croire à sa puissance mentale supérieure; c'est une conscience qui représente à elle seule un accroissement de force.

— Eh bien, à votre tour, méfiez-vous! — m'écriai-je — je ne suis pas d'une composition éminemment tolérante; vous l'apprendrez à vos dépens si cela se trouve. Votre souci de complications et de recoupements m'a bien l'air d'impliquer votre participation à l'affaire d'Aïn-Kerma. N'imaginez pas que je m'arrête une seconde à la culpabilité de Lucienne; la vôtre fera moins de doutes. Bref, j'envisagerai des représailles pour le cas où vous ne vous tiendriez pas tranquille. Oran est en France, et pour le moins on y délivre des arrêts d'expulsion contre les étrangers indésirables. Mais nous allons regagner Paris; ma première visite, si vous nous y suivez, sera pour le préfet de police.

Il se contenta de répondre :

— A demain.

XV

Je retrouvai Lucienne dans un affaissement inexprimable. Elle se tenait dans la salle à manger, assise et accoudée à la table. Telle elle était rentrée, telle elle demeurait, n'ayant point enlevé son chapeau, gardant son sac sur ses genoux. Il semblait qu'elle attendît un signal de se lever et de partir. Ses yeux brûlaient dans leur cerne; leur anxiété devint navrante quand je parus. Je la pris dans mes bras.

— Tu es seule? Djamine n'est pas là?

Elle fit signe qu'elle ne savait. Ma pensée courut sur une route parallèle.

— N'as-tu pas aperçu le joueur de flûte?

Elle ne savait pas davantage; elle paraissait incapable d'articuler une parole. J'eus souci, et bien qu'un certain désordre fût en moi, de la rassurer.

— Eh bien, voilà, ma petite Lucienne. Le seigneur Gadaï (et d'abord l'histoire de l'oued n'existe plus en ce qui te concerne, naturellement) prétendait venir causer avec toi; je m'y suis opposé, appréhendant ta répugnance. Bien qu'à vrai dire j'eusse préféré que tu voulusses lui signifier toi-même le caractère définitif de cette rupture. Cela couperait court à ses bavardages.

Je ne doutais pas qu'il ne vînt, comme il l'avait dit, et mes paroles s'orientaient vers l'alternative dont j'étais trop sûr qu'elle apparaîtrait redoutable à cette enfant.

— Qu'est-ce que tu en penses? Tu n'y tiens guère?

Ce ne fut pas ma moindre surprise lorsque je la vis hocher la tête avec un sens que je crus être de soumission. Je ne comprenais pas bien. Se croyait-elle capable d'évincer aujourd'hui celui qui avait joué d'elle comme la main d'un enfant d'une balle? Mais non, son attitude démentait une telle assurance. Où cessait-elle de résister? Déjà capitulait-elle? Je le vis tout de suite : elle était à bout de ressources.

J'entrepris de la remonter, mais pendant que je l'assurais que je me tiendrais certainement entre elle et son persécuteur,

et qu'il ne franchirait pas ce rempart, il m'apparaissait mieux encore qu'en sa présence elle serait immédiatement annulée et rendue à merci; il m'apparaissait d'une façon éclatante que je ne pouvais espérer aucun concours de cette faiblesse, non plus que baser sur elle la moindre résistance. Comme le soir venait et qu'elle ne se tenait plus, je la fis monter dans sa chambre et se mettre au lit; je descendis au jardin.

Exactement, étroitement c'était entre Gadaï et moi que la question allait se poser, entre son audace et la mienne, entre son défaut de préjugés et le mien, entre sa puissance et mon pouvoir. C'était sur un terrain circonscrit par nos deux personnes que la partie allait s'engager, exactement, étroitement. Les coups viendraient de lui ou viendraient de moi; mais il n'y aurait effacement ni de l'un ni de l'autre et il n'y aurait pas de trêve. Il fallait que cette conviction m'entrât dans la tête comme une évidence : la guerre avait été déclarée tout à l'heure, et il fallait que j'en fusse également persuadé : elle devait être la guerre. Il avait placé l'espion dans ma maison et sur mes pas, il s'était emparé de mon nom pour mettre obstacle à mon départ; il n'y avait pas de doute à garder là-dessus : s'il se sentait en pouvoir de m'envoyer hors de la vie, il n'y mettrait pas l'ombre d'un scrupule; mais si, avant ce soir, mais si, avant demain, je pouvais le torpiller, moi le premier, je n'aurais usé que de mon droit de belligérant. C'était la base de la situation; c'est de cette base qu'il fallait partir.

Désarçonné tout à l'heure par la surprise, j'opérais un rétablissement mental, j'envisageais le sire comme on envisage un fait. Qu'il fût intelligent, cela ne se discutait pas; mais non hors de mesure.

Je me mis à examiner les données nouvelles de l'affaire d'Aïn-Kerma. Le cauchemar paraissait bien devoir se situer sur les rives de l'oued Tiffrit. J'ai parcouru naguère cette région sauvage; elle est celle que Gadaï a dite, celle que Lucienne décrivait.

Cet homme, ce dialecticien retors, jouait bien son jeu. J'essayai d'y voir clair, d'imaginer la raison de la substitution de lieu dans la tête de la malheureuse; je n'y parvenais pas; mais c'était mon désarmement.

Il devenait difficile de recourir à la justice; la révélation

que Gadaï m'avait audacieusement apportée, je ne pouvais plus savoir contre qui elle jouait. Le rôle de Lucienne, moralement nul à coup sûr, il l'avait rejeté avec adresse dans l'inconnu.

Je me vis fort perplexe, entouré au surplus d'un réseau d'hostilité, et par ailleurs en danger d'infériorité au point de vue de la suggestion — une action télépathique réelle impliquant une volonté en pouvoir de mettre en échec n'importe qui. En réfléchissant j'étais revenu auprès de Lucienne.

Je la retrouvai dans la même absence, dans la même hébétude. Je pus la considérer tout à loisir, arrêté sur la porte, car elle n'avait pas dû, bien qu'entendant mes pas, comprendre mon approche. Elle se tenait assise, les reins dans les oreillers, le regard sur une paume.

Je fis un pas en arrière et à dessein heurtai une chaise. Elle s'était glissée au fond du lit quand je fus de nouveau sur le seuil.

Je vins auprès d'elle et je lui souris. Je lui demandai si son émotion, sans proportion avec l'événement, allait rentrant dans l'ordre. Elle me regardait avec des yeux craintifs. Je m'assis sur le bord du lit, à la hauteur de ses hanches.

Je lui exposai, sur un ton dépourvu de la moindre gravité, avec une amitié gentille, que Gadaï ne pouvait rien contre elle du moment que sa résolution restait ferme et qu'il suffisait qu'elle ne prît point de lui une opinion fabuleuse. J'ajoutai avec enjouement que j'espérais ne pas me tromper quand je l'apercevais dans la ligne fidèle de notre amour. Elle écoutait en silence des paroles qui étaient surtout pour moi le voile d'une action.

En effet, à mesure que j'imprimais à mon discours un tour plus tendre, j'enveloppais la tête et le long corps flexible d'un jeu caressant de mes mains; mais en réalité c'était de chauds sillages magnétiques que je traînais tout à l'entour, créant et épaississant l'atmosphère du sommeil; cependant que, d'un autre côté, je tenais Lucienne dans la douce effusion volontaire de mon regard. J'en vins à la toucher aux épaules, qui brûlaient de fièvre; à suivre, les dégageant de la couverture, les muscles minces des bras qui sautèrent comme dans un contact de pile, à effleurer

la saignée; je n'allai pas jusqu'au poignet. Elle s'était cabrée, la tendre, elle avait d'un seul coup ramené les couvertures jusqu'à sa joue.

Je la pris aux tempes et je la maintenais, comme une enfant boudeuse qui s'obstine à se détourner et qu'on va gronder affectueusement, dans le champ de mes yeux; d'ordinaire la fascination ne demandait pas vingt secondes; ce fut cette fois bien autre chose. Elle se débattit et, sa tête tout de suite libérée, elle me repoussa rudement, une main appliquée sur mon visage, jusqu'à la distance d'un bras tendu; et elle disait non sans nervosité, recouvrant contre moi sa voix :

— Laisse-moi donc... Qu'est-ce que tu me veux?... Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça?... Retire donc ta main!... Mais recule-toi!

Je me retrouvai assis à la hauteur de la hanche, sachant clairement que si ce pouvoir m'échappait, ma défensive était ruinée. De nouveau perplexe, la volonté me revint vite, à me sentir si mécontent de moi-même, de reprendre ma tentative, et j'en esquissai un premier geste; je ne sais quelle pudeur, quelle gêne, quelle timidité m'arrêta bientôt encore. Je me couchai. Durant la nuit l'ombre de Gadaï fut sur nous.

Le dernier jour que nous devions passer sur la terre d'Afrique se leva, et la sérénité du monde une dernière fois fut dans les vitres. A son réveil Lucienne tomba dans une crise de découragement absolu. Elle déclara qu'on avait beau faire, que Gadaï était le plus fort, qu'il la reprendrait, que ce serait comme de mourir, mais en vérité qu'il la reprendrait et qu'on avait beau faire.

Je me fâchai presque. Elle se leva. Quelque chose roula de l'oreiller sur le tapis.

Si vite qu'elle se baissât, j'avais ramassé cette chose avant elle.

— Ah, fis-je.

Je reconnaissais la bague au chaton laiteux que Gadaï portait à l'index.

— D'où te vient cela?

Elle finit par avouer que le Levantin l'avait lancée dans la voiture, au passage.

— Tu ne m'en as rien dit.

Elle baissa la tête. Je continuais d'examiner l'objet. Une bague? Mais bien plus probablement une sorte de miroir hypnotique que l'autre aurait chargé au préalable, au regard de Lucienne et en sa présence, d'une signification de commandement. Je l'écrasai sous mon talon.

Elle poussa un cri d'effroi.

— C'est tout ce qu'il a lancé?

Je la vis davantage interdite. Je mis la main sur son sac. Elle prononça mon nom avec un accent qui supplie. Alors j'appuyai sur le fermoir.

Le sac contenait, parmi des bibelots et des crayons, ce billet concis que j'ai gardé :

Si je ne te trouve pas demain, tu m'écriras à la date et à l'adresse dites. JE LE VEUX.

Pour signature, une initiale, une S haute et appuyée, soulignée d'un trait autoritaire.

Lucienne tremblait. Je me mis à rire.

— Eh bien — dis-je en déchirant le papier en vingt morceaux — voici l'ordre en pièces, ma petite, et le capitaine en échec. Oui, il a l'intention de venir dans l'après-midi et c'est une intention honnête. Ce qui l'est moins, c'est d'aposter et de lancer à nos trousses une police arabo-juive dont Djamine et le joueur de flûte constituent les éléments connus. Ma foi, me voici bien satisfait que tu sois au courant de son projet. Il viendra, le seigneur smyrniote, mais il ne nous trouvera pas : parce que c'est ici, ce nid de demi-moricauds et de demi-européens, son dangereux domaine. Ma chère Lucienne, pour midi nous serons loin, et pour le soir en France où je vais l'attendre, ayant ainsi rétabli la situation. Mais je lui laisserai un mot. Ce n'est pas fuir, il le saura. Toi, maintenant, va fermer nos malles. Il nous a fait lâcher trop tôt par son espionne; nous voilà tranquilles pour nos préparatifs. Ruse contre fourberie. Imagine-t-on cela? Il nous a chipé nos places sur le bateau! Eh bien, qu'il les utilise! La nuit porte conseil et me l'a porté. Et à demain et à quand il voudra, mais à égalité extérieure. Allons, je commence à comprendre ton espèce d'hostilité d'hier : tu

es trop docile au grand air de l'intimidation. Je vais au téléphone.

Une heure plus tard nos bagages partaient pour le port, vraisemblablement escortés par un détective privé. Un taxi nous emmenait aussitôt à toute allure à travers la ville. A 9 heures nous nous trouvions assis côte à côte, Lucienne et moi, dans une cabine d'aérobus. C'était son premier voyage aérien; mais elle ne s'y arrêtait pas davantage que s'il se fût agi d'une promenade pédestre dans la campagne; elle ne montrait plus, accablée, qu'une hâte, et dût-elle périr dans les flots ou écrasée sur le sol, c'était de quitter cette terre de sa perpétuelle épouvante. Elle ne devait pas la quitter avant d'avoir revu son bourreau.

Le pilote montait à bord, des mains se serraient, un officier et sa femme s'installaient devant nous sur les petits sièges d'acajou et de cuir; la porte claqua; c'est à ce moment que la tête de Gadaï se dessina dans le hublot de droite, du côté ou se tenait Lucienne. Elle se raidit.

Il se tenait comme celui qui accompagne des parents ou des amis, sans affectation, lourd de stature, attentif, presque grave. Il leva une main et nous entendîmes distinctement :

— A bientôt, Lucienne.

Je fus sur le point de sauter à terre. Mais la membrure trembla dans le sifflement de l'hélice, l'appareil filait, décolla; et nous fûmes au-dessus de la rade, au-dessus des fumées des vapeurs, au-dessus de la mer et du nuage, mais jamais au-dessus de cet homme. Il nous accompagna durant tout le voyage, aussi visible que présent, créé par le silence mieux que par les paroles.

Pauvre Lucienne... Elle fut longtemps aphone. Ni la variété du panorama d'eaux et de monts, ni le mauvais vent qui nous bouscula au moment de survoler la côte d'Espagne, ni l'ingéniosité que j'y pus mettre ne parvinrent à la tirer de la contemplation farouche qui tenait son regard attaché au dossier d'un siège où se peignaient pour elle les plus redoutables éventualités. Par moments elle s'évertuait; mais plus encore peut-être par le navrement de son sourire que par sa bouche serrée, je la voyais dans sa misère. Nos compagnons, qui

souhaitaient lier conversation, remarquèrent cette attitude; je leur dis que ma femme était souffrante; en vain joignirent-ils aux miens leurs efforts pour la distraire; à la fin ils parlaient bas comme dans la chambre d'un malade.

Ce fut pendant le silence de ce voyage qu'un germe d'idée que j'avais eue autrefois se développa et prit corps. A y réfléchir, il me parut excessif d'admettre que cette angoisse pût être rapportée exclusivement à une action extérieure. Je me dis que les manœuvres magnétiques, et surtout les télépsychiques, doivent exiger, si l'on veut les pousser à fond, un terrain supérieurement favorable qui, en l'espèce, serait une faiblesse mentale foncière et rare. Or, si j'admettais que ce dût être ici une pareille insuffisance organique, je me voyais naturellement conduit à me demander si, de même qu'aux maladies, il n'existait point à celle-ci de remède relevant de la science des médecins. La suggestion opposée à la suggestion, ce n'était évidemment qu'un procédé; il était possible que l'on constatât par exemple l'utilité d'une tonification nerveuse particulière, d'une espèce de kola-coca cérébrale. La pauvre petite, si cela pouvait se faire, y regagnerait peut-être quelque assurance; dans tous les cas il y avait à prêter attention à cette possibilité. Comme je me demandais qui pourrait porter là-dessus un diagnostic compétent, je repensai à Genève. C'est ce qui fit qu'ayant atterri à Toulouse et y ayant passé la nuit, nous prîmes le lendemain le train pour la Suisse.

XVI

Je consultai le psychanaliste non moins fameux que son maître de Vienne. Il demeure quai du Mont-Blanc. Des fenêtres du petit salon où j'attendais qu'il eût achevé l'exploration subconsciente de Lucienne, mes yeux s'attachaient à la blanche ligne majestueuse des Alpes : une sérénité que je ne possédais pas.

A présent je ne surprenais plus chez mon amie ces curieux accès inattendus d'hypnose; c'était plutôt une atonie générale, comme il s'en produit dans le physique à la suite d'un ébranlement excessif, c'était un enlisement graduel. On eût

dit que tout ressort de vie était en elle brisé. Elle traînait ses jours. De quoi que le lendemain pût être fait, elle l'acceptait. Sa voix semblait d'une matière usée. Lucienne ne savait plus sourire. Dans la rue, elle allait en silence. A table, elle demeurait à regarder la pointe d'un couteau et ne le voyait pas; elle se dégageait de ce néant avec un soupir. Je l'ai vue accoudée sur un parapet, une heure entière à regarder l'eau; et certainement elle ne pensait pas au suicide, elle était absente d'elle-même. Elle était telle qu'une de ces plantes arrachées à la rive, qui vont à vau-l'eau et qui passaient entre les arches; elle sombrerait un jour.

Je ne savais plus que faire. Cette malheureuse me fut parfois un remords. Je me demandai si mon rôle n'avait pas été néfaste; j'allai jusqu'à lui poser cette question, mais je n'ai jamais compris le sens de la résignation indicible qui se peignit sur ses traits. J'éprouvai à plusieurs reprises un réel chagrin. Était-ce d'avoir revu Gadaï, était-ce d'avoir ouï sa claire assurance qui la défaisait à ce point? Jamais elle ne me le dit, mais je pensais que c'était bien probable. La violence du choc qu'elle en avait reçu avait dû ébranler l'être au point d'en dissocier les parties; on ne pourrait mieux dire : elle était comme un corps sans âme.

Il y avait une semaine que nous venions chez le médecin. Il avait su dès l'abord, par la douceur et par la lucidité de ses questions, donner quelque confiance à Lucienne; mais son procédé la dérouta bientôt et elle n'en espérait aucun bien. Elle s'y prêtait cependant.

Il tentait de cerner l'angoisse pour la déterminer. De la pièce ou je me tenais, je l'entendais solliciter le subconscient.

— Vous allez prononcer des mots au hasard, n'importe lesquels, sans réfléchir, très vite, ceux qui vous viendront à la bouche. Allez.

Il pressait cette perplexité.

— Plus vite; un rythme plus rapide! Plus encore! Plus vite encore! J'écoutais :

cheval-main-avion-partir-mer-alfa-robe-châle-mur-voleur...

Il sténographiait la suite illogique qu'il s'efforcerait d'interpréter par la suite; puis il interrogeait Lucienne sur les particularités de son enfance, aussi minces et puériles lui

parussent-elles, et il apportait un soin incomparable à tout élucider; il l'interrogeait encore sur ses rêves, et moi sur ses lapsus possibles. C'était l'exploration des obscures régions qui jusqu'à présent nous échappent, l'auscultation des prétendus « ratés » de l'organisme. Il vint à moi à la fin de cette septième séance.

C'est un homme jeune, d'une santé parfaite, la moustache noire, les joues comme vernissées de rouge. Il me retint et il me dit :

— Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute là-dessus. Rien ne révèle, à l'examen, l'existence d'une raison mystérieuse de cette angoisse. Elle se rattache toute à cet homme; cette cause vous était connue, mais encore était-il bon de s'assurer qu'elle était la seule. Cela implique que la psychanalyse n'a rien à voir avec ce cas-ci. Son rôle est de découvrir l'origine des angoisses inexplicables; c'est ici tout autre chose. D'abord le tempérament très nerveux de cette femme la prédispose à la réception magnétique. Je ne peux pas dire que les transes dans lesquelles vous l'avez vue, à Oran, soient le fait de l'action à distance d'un magnétiseur; non que je croie cette action impossible : le jour n'est pas éloigné où l'on reconnaîtra la réalité de la pensée-force; mais je n'ai pas une connaissance expérimentale de la mise en action, consciente et déterminée dans ses effets, de cette force; en d'autres termes, s'il a pu se faire que la télépsychie se manifeste, cela est dû, selon moi, à une rencontre fortuite de circonstances que nul n'est à cette heure capable de reproduire à son gré; j'ai bien entendu soutenir que l'ingestion de substances toxiques, fort dangereuses, dont le comte V., sous le pseudonyme de Pierre Piobb, a cru pouvoir révéler les formules, aurait mis certains expérimentateurs en pouvoir formidable de volition, et il n'est pas impossible que la personne dont vous me parlez ait eu connaissance de ces multiplicateurs de force et s'en soit armée; cela n'est pas impossible, mais j'en doute. J'incline à penser, parce que cela est concevable plus actuellement, que sa réussite réside dans ce qu'elle a, pendant que cette femme partageait son existence, préparé son terrain pour le cas de vicissitudes. La télépsychie doit n'être ici, selon moi, qu'une apparence; les manifestations qui semblent

donner le change ne seraient en réalité que le résultat lointain d'anciennes suggestions établies à vingt reprises, à cent reprises, comme une barre prise sur l'avenir. Imaginez que cet homme, prévoyant une séparation qui dans l'espèce n'était pas improbable, ait pris le soin de marquer, comme au fer, le cerveau de sa compagne de cette idée qu'au dixième jour, qu'au cinquantième jour qui suivra son départ, elle vivra intensément dans la pensée d'eux-mêmes, elle aura de la nostalgie, le besoin impérieux de lui écrire, que sais-je! Longtemps, longtemps et longtemps il enfonce cette suggestion dans le subconscient du sujet endormi. Puis la rupture s'accomplit. Mais au dixième jour la suggestion remonte à la surface. Cela est ordinaire. A mon sens, tel serait le processus de l'angoisse de votre amie. Elle est intoxiquée. Si vous ajoutez à une telle intoxication le fait que cet Oriental agit, et à sa connaissance, avec une méthode et une force qui ne sont pas sans l'impressionner à coup sûr profondément, vous n'aurez pas besoin de rechercher une autre explication; celle-ci est suffisante. Je conseille en conséquence un traitement de tonification des nerfs par passes magnétiques situées le long des masses musculaires qui longent l'échine et que vous pouvez conduire vous-même; puis des exercices respiratoires dans le sens que j'ai enseigné tout à l'heure à votre compagne; d'ici deux mois, du sport et qui devienne progressivement rude et dangereux; enfin un voyage qui l'assure de sa sécurité et qui durera le temps que sa sécurité ne lui soit pas à elle-même contestable; cela peut durer un an et plus.

— C'est que...

Je ne pouvais pas ne pas exposer le grave inconvénient qui résulterait de l'abandon de mes travaux sur la côte de la mer du Nord; ni les actionnaires ni les turbines ne pouvaient m'attendre si longtemps et ce n'était pas ma fortune qui couvrirait les frais considérables du procès que je perdrais.

Le psychiâtre réfléchit un moment; puis :

— Pouvez-vous aller tout de suite jusqu'en Autriche?

Je dis :

— Freud?

Il sourit.

— Non. Ou plutôt je situe mal les provinces, et depuis la

guerre l'Autriche ne va plus jusque-là. C'est en Moravie que je veux dire.

— Je vous écoute.

Il s'assit et il écrivit une lettre. Il reprit, tout en écrivant :

— C'est une petite ville située à l'embranchement d'Olomouc sur Brno... Là, s'est retiré un des cerveaux les plus extraordinaires qui soient... Le docteur Ctirad Votava, qui a eu son année de célébrité, a quitté Vienne précisément pour échapper à cette célébrité... et pour poursuivre dans le calme des travaux qui le feraient tenir, si leur ambition était connue, pour un fou, ou pour un génie... C'est à cette dernière appréciation que pour ma part je m'en tiens... Et je suis humble auprès de lui... Nous correspondons de temps à autre. Vous pouvez l'aller trouver de ma part. Ses travaux sont d'ordre magnétique et... on ne sait... Portez-lui cette lettre et mes respects. Je dois vous prévenir qu'il lui arrive d'être brutal. D'avance excusez-moi. Mais allez le voir, il peut vous servir... J'oubliais de vous dire que cette petite ville a nom Prérov.

XVII

Quand nous fûmes de retour à l'hôtel, à la suite de cette conversation qui s'était tenue en dehors d'elle, je me mis en devoir d'expliquer à Lucienne l'intérêt que pouvait présenter une entrevue avec le docteur tchèque. Ce n'était pas chose facile. En venant à Genève je m'étais gardé de lui faire part de mes appréhensions : lui supposer de l'anémie cérébrale, c'était légitimer son pessimisme, donc l'aggraver. Il n'y a que les médecins maladroits qui exposent à leurs malades, bien que dans une excellente intention, les perspectives funestes; une attitude confiante fait, à elle seule, tomber d'un degré une fièvre, les têtes les plus hostiles à l'idée de l'influence psychique sont incapables de nier ce fait expérimental qu'elles n'expliquent d'ailleurs pas. Ce que j'avais déclaré à Lucienne, c'est qu'un décentrement nerveux, encore que léger, mais susceptible toutefois de lui rouler la boule de ses nerfs dans la gorge et, par cette fatigue, de la prédisposer à l'angoisse dont elle devenait le sujet permanent, ne pourrait que s'atténuer à la suite de cette consultation du psychiâtre fameux; au surplus c'était

les derniers beaux jours plus agréables à la pointe du lac que dans les Flandres.

Mais il s'agissait maintenant d'une véritable randonnée que ne soutenait pas le second de mes arguments et pour la justification de laquelle il devenait imprudent de reprendre le premier; car c'eût été constater l'échec du Génevois, et avouer par conséquent la gravité d'un état sur quoi le bon sens me défendait, je le répète, d'émettre beaucoup de doutes. Tant bien que mal j'en sortis cependant. J'admis, d'après le médecin, la réalité d'une affection bénigne et je dis qu'il conseillait seulement des massages et du sport; j'ajoutai que, comme j'avais parlé incidemment de mes commandes aux usines Skoda, qui sont de ce côté-là, le psychanaliste m'avait recommandé de pousser jusqu'à Prérov, qui est proche, et où je pourrais faire contrôler son diagnostic par un de ses confrères qu'il estimait entre tous. Bref, nous étions à la fin de septembre; un temps suffisant nous restait pour cette course. Qu'en pensait-elle?

Elle haussa les épaules et dit :

— A quoi bon?

Je la gourmandai de cette insouciance : sa santé m'était chère. Avec la même lassitude elle dit :

— Si tu veux.

C'était l'heure du dîner. Nous descendîmes.

Tous ces temps-ci, Lucienne n'avait guère faim et ce soir encore elle mangea à peine. Je faisais seul la conversation; l'on ne trouve pas, dans des moments pareils, le sujet qui intéresse : il n'en est point. On eût dit que, si ma voix frappait son oreille, c'était une voix venant de plus loin que saisissait son cerveau. Elle voyait ma main s'en aller vers le timbre; elle sursautait si je sonnais. A la fin du repas je fis apporter un indicateur.

— Nous avons un train, commençai-je...

Elle abattit sa main sur le livret, et toute courbée sur les cristaux me demanda d'une voix altérée :

— Nous sommes à la fin de septembre, c'est cela que tu disais?

— Le 30, oui.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

Elle se renversa d'un seul coup sur le dossier de sa chaise et passa à plusieurs reprises sa main sur son front. Je me penchai. L'indicateur tomba. Inquiet :

— Qu'est-ce que tu as?

Elle respirait mal, oppressée.

— Lucienne!

— Rien, — fit-elle tout bas.

Elle se remit droite, palpa bizarrement l'ossature de son visage, tirailla sur ses paupières; un sourire vers moi fut visiblement d'une égarée. Elle dit :

— Donne-moi un peu de ce vin, veux-tu?

Elle but à petits coups le verre entier.

— Un vertige, que tu as eu?

Elle ne répondit pas. Je m'assurai qu'autour de nous aucun des dîneurs n'avait pu s'apercevoir de rien.

— Un vertige, Lucienne?

Elle dit :

— J'ai encore soif.

Elle ne buvait le plus souvent que de l'eau.

— Vichy? Évian?

Elle dit avec force :

— Du vin.

Si surpris que je fusse et notamment par le ton tellement inhabituel, je m'informai de quel vin elle voulait faire sa boisson; mais l'étonnement avait dû être la nuance de ma voix car elle retint sa réponse et se taisait avec une timidité, une ambiguïté de visage.

— Eh bien?

Elle murmura :

— Du champagne.

Le sommelier vint. Elle but deux coupes et se trouva grise. Au-dessus de la table elle cherchait ma main et glissait ses doigts brûlants dans ma manche.

— Je t'aime, Henri — murmurait cette voix passionnée — sache-le. Tu le sais. Mais si je te trahissais, pourrais-tu me pardonner? Tu le sais que je ne suis pas maîtresse de moi, que je ne sais pas toujours ce que je fais. C'est toi que j'aime, mais si je te trahissais, dis...

Elle continuait sur ce mode dont un rien de vin montant au cerveau anémié causait l'étrangeté amoureuse; cette ardeur dans les yeux et sur ses joues allait devenir visible aux personnes qui étaient autour de nous; je l'emmenai dans sa chambre. Mais je n'en sortis point car elle se suspendit à mes épaules et elle reprenait, liée à moi, ivre :

— Le 30 aujourd'hui et demain le 1er octobre, et par-dessus tout je t'aime. Pourquoi ne me tues-tu pas avant que je te fasse du mal?

Elle se berçait ainsi d'un délire et je croyais comprendre que la date qui revenait sans cesse à sa bouche lui apportait un souvenir détestable qu'elle voulait écraser sous un poids d'amour. Ce fut un don de forcenée. Hors d'elle-même elle répétait par intervalles :

— Je t'aime et je te trahirai, mon amour...

Quand je la vis épuisée, retombée sur le flanc, les paupières sans force, je la saisis par les poignets, car l'occasion était de choix. La dépense nerveuse me la livra tout de suite; elle dormit. Je respirai. Ainsi se rétablissaient les conditions de ma suprématie.

Mais quand je commençai à lui pousser dans la tête la première suggestion, tout à coup elle se débattit avec une force si sauvage qu'elle m'échappa d'un seul coup, féroce, prête à mordre, la tête frappant de droite et de gauche et les yeux grands ouverts.

Je la crus réveillée; ne consentant point à cette nouvelle défaite j'immobilisai le visage, mes mains à ses tempes. Elle m'empoigna par les cheveux; elle en aurait arraché une touffe entière si ma tête n'avait point suivi le mouvement de ses bras. Je me dégageai du mieux que je pus, lui brutalisant les poignets. Or elle ne cessa pas son manège furieux, et seulement alors je m'aperçus qu'elle n'était nullement dans l'hypnose, mais dans je ne sais quel étrange état que je n'ai jamais pu définir.

Il fallut la dégager. En vain, je lui soufflai au visage, je la souffletai, je l'enveloppai de passes inverses; rien n'y fit. Je dus la placer dans un courant d'air. Brisée, elle se rendormit aussitôt de son sommeil naturel.

Elle ouvrit au matin des yeux qui ne se fixaient pas sur les

choses. Elle regardait çà et là avec un plissement du front, un air de ne pas comprendre. Elle me vit et me sourit, mais des lèvres et sans sortir encore de cette espèce de brouillard. Elle passa la main sur ses poignets, les vit bleuis; elle trouva des cheveux dans ses ongles. Elle s'assit sur le lit et les enlevait un à un, et les examinait comme elle examinait les meurtrissures, en silence. Elle se tourna vers moi.

— Une lionne — fis-je.

Elle saisit l'allusion mais l'expression de son regard n'en restait pas moins étonnée et comme incrédule.

— Ah — fit-elle soudain, heurtée par le souvenir — le champagne...

Elle sourit d'une façon fugitive. Elle se leva et passa dans le cabinet de toilette.

Je m'habillai sommairement et téléphonai qu'on m'apportât l'indicateur; la veille, je n'avais pu que l'entr'ouvrir; quand je me fus renseigné :

— Lucienne — dis-je — c'est à 11 heures que nous partons.

— Ah...

Elle revint dans la chambre et commença de se vêtir pendant que je faisais à mon tour ma toilette. Nous ne parlions plus. Un malaise naissait en moi.

Elle se ponçait les ongles quand je rentrai. Je remarquai sur la table un petit calendrier de maroquin noir qu'elle avait dû sortir de son sac. A plusieurs reprises je la surpris à me regarder en dessous. Comme je n'en finissais pas d'attacher mon col, elle vint m'aider et ses doigts n'étaient rien moins que sûrs.

— Tu sors? — dit-elle en se rasseyant de façon à me tourner le dos.

— Non. Pourquoi faire?

Sa voix avait manqué curieusement d'assurance. Le polissage qu'elle continuait me parut conduit nerveusement.

— Mais... je ne sais pas... les billets...

— Je les ai fait prendre.

Il y eut un moment de silence. Elle reprit, les yeux sur une lime :

— Tu ne déjeunes pas?

Elle ajouta sans me laisser le temps d'une parole :

— Tu sais, j'ai l'estomac tout embrouillé, je ne mangerai pas ce matin. Mais toi, descends.

Je sonnai. Pendant que je prenais mon repas elle se leva, et elle allait à la fenêtre, passait dans la salle de bain, revenait jusqu'à sa chaise et ne s'asseyait pas, et en vérité paraissait bien plutôt m'épier. Je ne m'expliquais pas que l'idée d'un nouveau départ pût lui causer un tel tracas. Je pensais à la possibilité d'une influence venue de loin. Je ne savais. Perplexe, il me vint à l'idée de la distraire d'elle-même et je lui dis :

— Je pense à télégraphier quelques instructions à l'entrepreneur de la Panne. Il va falloir qu'il s'occupe de l'embauchage. Veux-tu venir jusqu'au bureau de poste?

Elle s'empressa avec une grâce qui se soucie d'être exaucée.

— Oh, Henri, vas-y seul. Je m'allongerai sur le lit. Un temps de repos me fera du bien. Le voyage est long. Vas-y seul, je t'en prie, Henri.

Elle me tendit la joue, m'ouvrit la porte; je la distinguai derrière les rideaux quand je fus dans la rue. La poste est proche. Je n'avais pour ainsi dire qu'à traverser le square des Alpes. Je fus vite de retour. Mais je ne trouvai plus Lucienne.

La femme de chambre l'avait vue descendre, un chasseur l'avait vue sortir. Je hélai un chauffeur et je prononçais : « Cornavin, au plus vite! » quand je l'aperçus. Elle se hâtait vers l'hôtel. Je la précédai dans sa chambre.

Elle ne s'attendait pas à coup sûr à me trouver là, car elle s'arrêta sur le seuil, le teint encore animé par la course, mais soudain toute saisie.

— Entre donc.

Elle vint s'asseoir et déjà elle était très pâle. Elle posa son sac, elle enleva ses gants. Nous ne parlions ni l'un ni l'autre.

— Écoute, — fit-elle enfin — je voulais aller à ta rencontre et...

Elle n'en dit pas plus long; ses yeux qui s'étaient timidement levés se détournèrent dès qu'ils eurent rencontré les yeux qui les attendaient et qui savaient le mensonge.

Je lui pris les deux mains; mais dans le même moment, et par ce geste — ce fut une lueur instantanée — ce que j'ignorais encore, je le sus, je sus la nature du mensonge; et j'en

reçus un si grand coup au cœur que j'en laissai retomber les deux mains.

— Va, Lucienne, — dis-je — va effacer cette tache qui te reste au doigt, cette tache d'encre.

Elle commença de trembler; je m'écartai.

— Va... Mais va...

Elle se leva, fit quelques pas, chancela et fût tombée si je ne l'avais saisie. Je l'aidai à se rasseoir.

— Tu lui as donc écrit, Lucienne... Pourquoi as-tu fait cela?

Ses mains, ses bras, ses genoux, du menton au talon tout son corps n'était plus qu'un rapide grelottement convulsif; je la voyais blême et aussi défaite qu'à la minute de perdre connaissance.

— Pourquoi?

D'une seule pièce elle s'abattit sur le tapis, la tête la première, et elle était là, recroquevillée à mes pieds, comme un animal tué.

— Lucienne!

Ce ne fut point mon cri qui la rappela à la vie. Je l'étendis; par bonheur je mis la main sur un flacon d'éther; enfin je devinai son souffle. Je l'emportai sur le lit; pendant qu'elle revenait à elle, la lueur qui m'avait frappé tout à l'heure devenait lumière : ce n'était que la mémoire d'un texte que je gardais dans mon portefeuille. « *Tu m'écriras au jour et au lieu dits* ».

Le jour, c'était le premier du mois. L'insistance à fixer la date dans la soirée d'hier, l'ivresse qui noie le désarroi, le nocturne délire désespéré, la plainte continue : « je te trahirai », l'attachement à m'éloigner ce matin, oui, tout cela apparaissait trop clair à la lumière d'une seule ligne signée d'un S volontaire. L'intoxication était vraiment affreuse. Et quant au lieu, ah, qu'importe que je l'ignore puisque...

Je fus debout, bouleversé. La victime s'était jetée à mes genoux. Je ne sais pas ce qu'elle a pu balbutier, ce qu'elle a pu gémir. Déjà je l'avais relevée, je la serrais contre moi, je repoussais ses cheveux qui traînaient dans ses larmes.

— Qu'est-ce que tu fais? Es-tu folle? Quand ce serait à moi de te demander pardon! Je te défends si peu, si mal! Relève-toi! Qu'ai-je à te pardonner? Tu n'as pas pu, je sais que tu n'as pas

pu ne pas lui écrire. Et après? Qu'est-ce que tu as pu lui écrire sinon que nous partons pour Prérov? Oui, c'est cela, je le vois. Eh bien, cela n'est rien. Que ce soit à Prérov ou en France, il faut que je le rencontre et qu'on en finisse. Mais je dis qu'il renoncera à te poursuivre quand je l'aurai rencontré, ou plutôt qu'il cessera ce jour-là de te poursuivre. Car s'il n'y renonce pas de gré, il y renoncera par la force d'une balle que je lui logerai sous les côtes. Ah, Lucienne, il a passé deux ans à t'annihiler; ce n'est pas en deux mois que tu seras sauve, mais tu seras sauve. Je l'exécuterai s'il y a lieu; et plaise au ciel qu'il n'y ait point lieu. Mais ma main ne tremblera pas. Et puisque tu lui as écrit que nous allons à Prérov — où il arrivera trop tard, je l'espère pour lui — je vais te dire maintenant ce que nous allons faire à Prérov. Ce ferment qu'il t'a mis dans le sang, nous y allons pour que l'homme le plus puissant peut-être qui, dans cet ordre de choses, soit au monde, l'en chasse. Nous y allons pour t'exorciser. Nous y allons pour te libérer. Nous y allons pour te rendre maîtresse de tes actes! Partons, Lucienne.

Elle pleurait des larmes intarissables. Je bouclai moi-même les malles. Une fièvre de colère dérangeait mes mouvements.

RENÉ JOUGLET

(A suivre.)

CAPITAUX ÉTRANGERS POUR L'ALLEMAGNE!

« L'Allemagne manque de capitaux liquides. Si l'étranger ne vient à son secours pour reconstituer le fonds de roulement indispensable à son industrie, ce sera la catastrophe à bref délai et le monde souffrira de cet effondrement plus encore qu'il n'a souffert de la guerre. »

Ce *leitmotiv*, on le trouve presque journellement, depuis un an, dans la presse d'Outre-Rhin. Avec beaucoup de discipline et une obstination qui n'a montré de défaillance à aucun moment, les organes de tous les partis ont soutenu la même thèse. Ils l'ont soutenue en l'appuyant de considérations et d'arguments adaptés à la tendance de leurs partisans, tantôt en faisant l'éloge du Gouvernement et de sa politique monétaire, tantôt en en faisant la critique; mais tous, et toujours, arrivaient à cette conclusion : *Il faut que le capital étranger nous vienne rapidement en aide, si l'on veut éviter un cataclysme.* »

La presse mondiale a recueilli ce cri d'alarme; elle l'a répété, commenté et fréquemment amplifié. C'est autour de ce thème que s'est développée la campagne en faveur de l'emprunt Dawes de 800 millions de marks-or. Dans le plan des experts, dans le compte rendu des négociations de Londres, dans les pourparlers où ont été fixées les conditions de l'emprunt, partout on rencontre le couplet sur la pénurie de capitaux et le resserrement du crédit qui entravent la mise en œuvre des forces vives allemandes, paralysent sa produc-

tion et risqueraient de compromettre les paiements futurs de réparation si on n'y portait remède de toute urgence.

Maintenant que l'emprunt de 800 millions de marks-or est conclu, que la finance internationale, mobilisée par les Gouvernements créanciers du Reich, a réuni les fonds de ce premier concours, on pouvait penser que l'Allemagne se tiendrait pour satisfaite.

Eh bien, non; elle entreprend déjà de manifester d'autres exigences, toujours sur ce même terrain. Elle commence à faire dire, par ses amis, que l'emprunt Dawes ne suffira pas à résoudre la crise économique qu'elle traverse; qu'il ne lui assure ni un répit assez long, ni des possibilités proportionnées à ses immenses besoins. En l'absence d'une aide plus large venant de l'extérieur, elle ne pourra remédier au resserrement monétaire et rétablir les crédits indispensables à son industrie que *si l'on renonce à la dépouiller, tous les ans, des épargnes qu'elle s'efforce d'accumuler.*

Il semble que ce soit le mot d'ordre de demain. Cette nouvelle campagne se dessine dans quelques journaux ou revues de Berlin et, déjà, M. Maynard Keynes s'est chargé de l'accommoder pour l'exportation. Il a publié récemment, dans la *Neue Freie Presse* de Vienne, un article sur *l'impossibilité d'appliquer le plan Dawes* destiné à dissiper les illusions qu'on pourrait être encore tenté de se faire.

Qu'on ne croie pas, cependant, que ces lamentations soient dénuées de raison, qu'elles aient été imaginées simplement pour couvrir la politique de non-exécution et fournir des prétextes au non-paiement. Que l'Allemagne exagère, c'est certain; qu'elle mette quelque complaisance à étaler ses difficultés et à les grossir, point de doute; elle a toujours fait ainsi. Elle est excessive par tradition. Mais ces difficultés n'en existent pas moins; aux proportions près, elles sont réelles.

Ajoutons qu'elles ne sont pas une nouveauté, car, de tout temps, l'Allemagne a manqué de capitaux liquides. Dès avant la guerre, elle était largement tributaire de l'étranger. C'est surtout par le crédit et, de préférence, le crédit extérieur, que s'alimentait la trésorerie de ses entreprises, ses propres épargnes, aussitôt créées, étant investies, immo-

bilisées dans des agrandissements industriels ou des perfectionnements d'outillage.

Cette situation de débitrice du monde a d'ailleurs grandement secondé sa politique d'expansion commerciale. Tout créancier devenait un client. *Emprunter, produire, vendre,* telle était la devise des grands industriels allemands et de leurs banquiers.

Le système a donné de trop bons résultats pour que l'Allemagne y renonce. On la retrouve aujourd'hui avec la même mentalité : une mentalité d'emprunteur, sachant tirer parti, jusqu'au bout et dans tous les domaines, de sa situation de débiteur.

De même qu'avant 1914, elle exploitait cette situation au profit de son expansion commerciale, de même, dans ces dernières années, elle l'a exploitée au profit de sa résistance au Traité : elle a réussi à acheter la complaisance du monde entier en multipliant, sur toute la surface du globe, les détenteurs en spéculation de sa monnaie. La banqueroute du mark aurait pu la contraindre à changer de politique; elle a pu se borner à changer de méthodes.

Il faut rendre aux banques allemandes cette justice qu'elles ont déployé une ingéniosité tout à fait remarquable pour établir et perfectionner cette énorme machine à fabriquer des crédits et à attirer les capitaux du dehors. Pendant les hostilités, l'organisation qu'elles avaient créée leur a permis d'obtenir certaines complicités financières dont, à maintes reprises, notre change a fait durement l'épreuve.

Cette organisation a survécu à la guerre; il ne s'agissait donc que de l'adapter aux conditions nouvelles. L'effort d'adaptation d'aujourd'hui ne le cède en rien à l'effort de création d'hier.

Nous n'avons aucunement l'intention de rechercher si l'Allemagne poursuit encore le même but; si elle ne viserait pas à multiplier ses recours à la finance étrangère, non seulement pour se procurer les capitaux qui lui manquent, mais aussi avec l'espoir qu'elle pourra plus commodément développer ses progrès économiques à la faveur des dissensions et des rivalités de ses créanciers. L'avenir nous fixera à cet égard; ne lui faisons pas un procès de tendances.

Ce que nous voulons simplement, c'est attirer l'attention sur l'évolution de ses méthodes, car cette évolution est intéressante à bien des points de vue et peut-être pourrions-nous en faire notre profit.

***

Voyons d'abord comment se présentait la situation du marché des capitaux en Allemagne, quelques semaines après la cessation de la résistance passive, lorsque le Reich eut décidé de rétablir sa monnaie sur une base saine.

La première condition, pour réaliser cet assainissement de la monnaie, était de renoncer à l'inflation. Or, renoncer à l'inflation, c'était supprimer ou, tout au moins, réduire, dans une proportion très forte, le concours que les presses de la Reichsbank fournissaient abondamment à la trésorerie des entreprises.

Inutile de revenir sur ce que nous avons dit ici, et des désordres qu'avait provoqués l'inflation et des incertitudes dans lesquelles se présentait la réforme amorcée par l'Ordonnance Stresemann du 15 octobre 1923 [1]. Le Dr Schacht, devenu gouverneur de la Reichsbank, après avoir été quelque temps dictateur monétaire, a réussi, à force de ténacité et de souplesse dans l'application, à faire de cette réforme une réalité.

Mais la transition allait être exceptionnellement dure en raison, précisément, de la crise de capitaux que ne pouvait manquer de déterminer ce brusque changement de politique.

En entraînant une dépréciation ininterrompue de la monnaie, l'inflation allemande avait eu comme résultat : 1° de pousser à la « fuite dans les valeurs réelles », c'est-à-dire à l'investissement des capitaux disponibles en matières premières, en agrandissements d'usines, en accroissement de matériel, en achats d'objets de consommation de toutes sortes; 2° d'encourager un recours abusif au crédit, chacun ayant intérêt à prendre position de débiteur. Concurremment, l'épargne s'était vue, pour ainsi dire, pénalisée; d'où ralentissement, puis arrêt dans la formation de nouveaux capitaux.

1. V. *Revue de Paris* : 1er novembre et 15 décembre 1923.

La situation de l'Allemagne était, par conséquent, la suivante : trop de capitaux immobilisés, insuffisance de capitaux disponibles; la production arrêtée parce que, d'une part, le pouvoir d'achat existant dans le pays avait épuisé ses possibilités de consommation et que, d'autre part, le pouvoir d'achat de l'étranger, longtemps attiré par le décalage entre la valeur intérieure et la valeur extérieure du mark, ne s'exerçait plus depuis que s'était produit l'ajustement des prix.

La Reichsbank et la Rentenbank ont bien essayé, pendant quelque temps, de suppléer à cette pénurie de capitaux disponibles en augmentant leurs crédits d'escompte. Mais elles furent bien vite obligées d'y renoncer, sous peine de détruire complètement les efforts qu'elles faisaient, par ailleurs, d'accord avec le Gouvernement, pour stabiliser le mark par rapport au rentenmark, maintenir la valeur de ce dernier et poursuivre la réforme monétaire.

Le resserrement du crédit enrayait chaque jour un peu plus la production. Il fallait donc, à tout prix, se procurer des capitaux nouveaux si l'on voulait éviter une crise aiguë de chômage, tant de l'outillage que de la main-d'œuvre. Et puisqu'il était impossible de trouver suffisamment de capitaux à l'intérieur, les hommes d'affaires allemands se mirent en quête de capitaux étrangers.

Au premier stade de ces recherches, il fut décidé qu'on recourrait tout d'abord au « revolving- credit » de 140 millions de florins résultant d'un accord germano-hollandais de 1920 et qu'on n'avait utilisé, jusque-là, qu'en très petite partie, parce qu'on le considérait comme trop onéreux. Ce concours ne suffit que pour quelques semaines. Avant même qu'il fût épuisé, il fallut songer à organiser un drainage en règle et, dans ce but, dès l'automne de 1923, les grandes banques de Berlin envoyèrent diverses missions sur les places européennes.

C'est tout d'abord en Hollande que furent faites les tentatives de prospection. Dans la période antérieure, le marché d'Amsterdam avait été la première escale des capitaux allemands fuyant à l'étranger. Une partie y était restée dans les succursales qu'avaient fondées les grandes banques allemandes ou dans les entreprises dont elles étaient commandi-

taires; le surplus avait été disséminé un peu partout, principalement en Angleterre et aux États-Unis.

Cette dispersion des avoirs allemands, après un premier relais en Hollande, avait fait, peu à peu, de la place d'Amsterdam un grand centre international pour les transactions en devises.

Les banques allemandes eurent, naturellement, l'idée d'utiliser cette situation comme point de départ de l'organisation nouvelle qu'elles se proposaient d'établir. En vue de mobiliser les capitaux étrangers par une exploitation méthodique du système des acceptations internationales, une société fut créée, sous la raison sociale *Netherland Acceptance Cy*, par la Rotterdamsche Bankvereeniging, la Nederlandsche Handelsmaatschappij, la Banque Pierson et Cie d'Amsterdam et la Banque Mendelssohn et Cie de Berlin.

Ce premier groupe comprend donc trois banques hollandaises et une banque allemande. Son capital est de 5 millions de florins, dont 1 million seulement versé. Il s'appuie, dans une très large mesure, sur la *Nederlandsche Bank* qui assure, au besoin, le réescompte des effets en florins acceptés par lui. C'est d'ailleurs dans ce but que la combinaison a été imaginée. Les acceptations allemandes n'auraient pas eu directement accès dans le portefeuille de la Banque d'émission, tandis que, présentées par des institutions de crédit hollandaises, elles devenaient bancables.

Les statuts de la *Netherland Acceptance Cy* prévoyaient son extension ultérieure par l'adjonction de capitaux de pays autres que la Hollande et l'apport de nouveaux fonds allemands. Il a fallu, très vite, procéder à cette extension, le groupe étant débordé par des demandes qui dépassaient sa capacité. Quelques semaines après, il donnait naissance à l'*International Crediet Cy*.

Cette nouvelle société comprend, dans ses fondateurs, outre la Banque Mendelssohn de Berlin et le groupe hollandais qui avait déjà créé la Netherland Acceptance Cy, la Deutschbank, la Dresdnerbank et la Disconto Gesellschaft. La Skandinaviska Creditaktiebolaget, de Stockholm, y représente la finance scandinave; la Swiss Banking Corporation, la finance suisse; Kleinwort et Cy et la Westminster Bank Ltd de

Londres, la finance anglaise; soit au total onze banques participantes. Le capital est de 20 millions de florins, dont 11 millions versés.

Presque en même temps, vers la fin de janvier 1924, avait été fondé un autre groupe : l'*International Bank d'Amsterdam*, au capital de 10 millions de florins entièrement versés.

Les banques participantes à cette fondation sont : l'Amsterdamsche Bank, la Twentsche Bank, la Banque Lippmann, Rosenthal et Cie, la Banque Mees et Zoonen, pour la finance néerlandaise; la Lloyd's Bank, la Banque Lazard Brothers and Cy, la Whitehall Trust Ltd pour la finance anglaise; l'Union de banques suisses, l'Union financière de Genève, la Banque Ferrier, Lullin et Cie pour la finance suisse; enfin, la Darmstädter und National Bank, pour la finance allemande.

C'est d'ailleurs à cette dernière que revient l'initiative de la conception et de l'organisation du groupement. Elle a abandonné les participations qu'elle possédait, jusque-là, dans plusieurs établissements néerlandais pour centraliser ses affaires étrangères dans cette nouvelle institution.

La participation des banques anglaises, suédoises et suisses était destinée à permettre d'obtenir plus commodément et plus rapidement le concours des capitaux de leurs marchés respectifs et aussi des autres marchés avec lesquels ces divers établissements sont en relation. Ajoutons que, par la création de l'*International Bank d'Amsterdam*, s'est trouvée rétablie, pour la première fois depuis la guerre, la collaboration d'une grande banque allemande avec de puissantes firmes financières anglaises.

Signalons encore, comme groupements du même genre, mais dont l'activité est plus spécialisée, la *Banque Van Behrens et fils*, qui travaille en liaison étroite avec les places de Hambourg, Rotterdam et la Haye et qui est entièrement aux mains de banques anglaises et allemandes; la *Wollbank* (Banque de la laine) spécialisée, comme son nom l'indique, dans les opérations de financement de l'industrie lainière.

La *Wollbank* est de création récente. Elle a pris la suite de la *Wollfinanzierungs Maatschappij* qui avait été fondée

par la Rotterdamsche Bankvereeniging et de grandes firmes intéressées dans le commerce de la laine.

Parmi les participants hollandais de la Wollbank, on trouve, outre la Rotterdamsche Bankvereeniging, la Nederlandsche Handelsmaatschappij, la Twentsche Bank, les banques Hope et Cie, Lippmann Rosenthal et Cie, Pierson et Cie. Parmi les associés étrangers, on remarque la Banque Mendelssohn de Berlin; d'autre part, l'organisation est en relations étroites avec de grandes maisons de banque anglaises, parmi lesquelles la maison Rothschild, de Londres, et Baring brothers. Les principales firmes lainières intéressées sont la Handelsmaatschappij Königs et Cie, la Rhodius Fuhrmann et Cie et la Woll Aktien Gesellschaft.

***

Quel est l'objet de ces sociétés?

Financer des opérations commerciales; ouvrir des crédits sur une base internationale; fournir des acceptations et escompter des traites. Tel est, d'après les statuts, leur but principal. L'*International Bank* s'occupe également d'opérations de financement à longue échéance et du placement d'actions et d'obligations.

En règle générale, les crédits sont ouverts en monnaies étrangères, livres sterling, florins, couronnes scandinaves, francs suisses, etc. Ils sont d'une durée de six mois, quelquefois un an, et garantis par des dépôts d'actions ou d'obligations des Sociétés bénéficiaires, ou encore par des titres faisant partie de leur portefeuille. Le nantissement peut être également constitué par un droit de préemption sur les rentrées en devises étrangères de la Société emprunteuse ou par les marchandises expédiées et vendues. Dans ce dernier cas, la facture est remise aux agents des banquiers au lieu d'expédition, le crédit n'étant d'ailleurs utilisable que jusqu'à concurrence d'une certaine fraction de la valeur desdites marchandises.

La mobilisation de ces crédits a lieu sous forme de traites à quatre-vingt-dix jours, tirées sur les banques participantes du groupe et acceptées par celui-ci. Tous les associés intéressés au crédit en question en supportent les risques propor-

tionnellement à leur participation. D'après les statuts de l'*International Crediet Cy*, le risque total d'un associé ne doit pas dépasser le sextuple de sa participation. La Société ne peut ouvrir que des crédits couverts, et moyennant accord des trois quarts au moins des membres associés. La limite maximum pour un seul crédit est fixée à 5 millions et demi de florins, ou à un montant équivalent en autres monnaies.

Nous n'avons encore aucun renseignement sur l'importance des engagements pris par ces diverses institutions. Dans un article récent (11 octobre), relatif à la réorganisation de la Rotterdamsche bankvereeniging, qui vient de traverser une période de difficultés, le *Berliner Tageblatt* nous assure que cet établissement « n'a pas perdu un seul pfennig du fait des *engagements énormes* qu'il avait contractés pour le compte de l'industrie allemande, ni des crédits *très abondants* qu'il a consentis en particulier à l'industrie textile ».

Bien que, en principe, l'activité de ces sociétés internationales d'acceptation puisse s'appliquer à d'autres opérations que celles nouées avec l'Allemagne, pour l'instant, il semble que ce soit presque uniquement au profit de ce pays que cette activité s'est dépensée.

Leur objet principal a été, jusqu'ici du moins, l'acceptation d'effets de commerce allemands pour faciliter le financement des achats de matières premières et la mobilisation des créances extérieures résultant des exportations. Comme il a été indiqué plus haut, ces effets sont escomptés par les banques participantes, lesquelles peuvent s'appuyer, à leur tour, sur les instituts d'émission de leurs pays respectifs.

C'est, en somme, le principe de la *répartition des risques* et de la *réassurance*.

Si un importateur allemand a besoin d'un crédit en livres sterling, les banques britanniques participantes escomptent son papier, après que celui-ci a été accepté par le groupe international auquel elles ont adhéré. Si des maisons allemandes ont besoin de crédits en francs suisses, en couronnes scandinaves ou en florins hollandais, les banques suisses, suédoises ou hollandaises, respectivement, font l'escompte de ce papier, toujours après acceptation par le groupe.

Étant donné ce mode d'opérer, le capital des sociétés en

question n'a donc qu'une importance secondaire; il sert comme sécurité additionnelle.

Avant la guerre, ces « crédits de campagne » étaient surtout faits par les maisons de Londres. Le marché britannique, pour des raisons bien connues, assurait plus complètement et plus commodément que les autres le renouvellement des traites acceptées dans la limite des crédits ouverts. Par le fait des circonstances, la place d'Amsterdam s'est donc trouvée empiéter quelque peu sur l'activité de Londres et il n'est pas douteux que cet empiétement est vu d'un assez mauvais œil de l'autre côté du Détroit.

La presse de la Cité s'est beaucoup inquiétée, tout au moins au début, de la participation des banques anglaises à la création de ces sociétés d'acceptation. A différentes reprises, elle a exprimé la crainte que tout le poids des crédits ne retombât finalement sur la place de Londres, en raison de l'étroitesse relative du marché monétaire néerlandais et de la disproportion des possibilités d'escompte de la *Nederlandsche Bank*, comparées aux possibilités du système bancaire britannique.

Les banques visées par ces attaques ont fait valoir que si elles s'étaient tenues à l'écart de ces combinaisons, d'autres les eussent certainement remplacées; qu'au surplus, elles limitaient considérablement les risques en s'associant à des établissements qui avaient noué de larges relations avec l'industrie allemande et étaient, par conséquent, à même de mieux juger la valeur des demandeurs de crédit.

Il faut ajouter que le marché d'Amsterdam n'est plus dans la même situation qu'avant la guerre. Durant les dix dernières années, il a complètement évolué par suite, d'une part, de l'utilisation très large qu'en a fait l'Allemagne comme point d'appui de ses opérations financières et commerciales internationales; par suite, d'autre part, du concours qu'a apporté à son *marché monétaire* l'afflux des capitaux venant de l'étranger et, notamment, d'outre-Rhin.

Ce marché est, aujourd'hui, plus largement pourvu et ce meilleur approvisionnement a déterminé une transformation des méthodes bancaires néerlandaises. Les prêts à court terme se sont beaucoup développés, alors qu'auparavant les

banques s'occupaient surtout de placements sous forme de participations, d'actions et de rentes, ces placements ayant la préférence du public [1].

Quoi qu'il en soit, la création de ces Sociétés internationales d'acceptation a été le point de départ d'une mobilisation plus complète des capitaux étrangers au profit de l'industrie allemande. Elle lui a permis de rompre l'isolement financier dans lequel elle était tenue depuis la guerre et de rétablir *ouvertement* des rapports d affaires avec les principales banques européennes et américaines.

Dans une très large mesure, c'est elle qui a permis à la Banque allemande d'Escompte-or, créée au début d'avril dernier, par la Reichsbank, d'obtenir directement le concours des maisons d'escompte anglaises et américaines, les premières appuyées par la Banque d'Angleterre, pour la mobilisation des acceptations en livres sterling, les secondes, par les banques de Réserve fédérale des États-Unis, pour la mobilisation des acceptations en dollars [2].

Tout récemment, sous la direction de l'*International Acceptance Bank* de New-York et avec le concours de la Banque Kuhn Loëb et Cie, a été créée, aux États-Unis, l'*American and Continental Corporation*, au capital de 10 millions de dollars. Le but de cette nouvelle Institution est « de faire participer les capitaux américains à la reconstruction de l'Europe et, en particulier, d'alimenter en fonds de roulement l'industrie allemande ».

1. Cette évolution a été examinée dans la *Revue économique internationale* de Bruxelles, numéro d'août 1924, par le Dr I.. H. Hirschefeld : *Amsterdam comme centre financier international.*

2. Voir notre article *Dollar contre Livre sterling*, dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1924.

A l'une des dernières réunions du Conseil de surveillance de la *Banque allemande d'Escompte-or*, le Dr Schacht a donné quelques indications sur l'utilisation des crédits qui lui avaient été ouverts en Angleterre et aux États-Unis. La majeure partie de ces crédits est encore disponible. Jusqu'ici, le portefeuille de la Banque allemande d'Escompte-or a pu être nourri, en très grande partie, grâce aux avoirs en devises de la Reichsbank. Au milieu d'octobre, ceux-ci s'élevaient à 864 millions de marks-or, non compris l'encaisse qui était, à même date, de près de 595 millions de marks-or. « Ce fait donne à penser », dit le *Berliner Tageblatt*, « que la crise de capitaux, dont souffrait l'économie allemande est actuellement moins aiguë qu'il y a quelques mois, en ce qui concerne du moins les entreprises industrielles. »

L'*American and Continental Corporation* a provoqué, à cet effet, en Allemagne, la constitution d'un groupe financier chargé de réaliser et de contrôler les crédits. Ce groupe comprend la Deutsche Bank, la Banque Lévy de Cologne, la Maison Oppenheim jung et C^le^, la Banque Warburg et C^le^ de Hambourg.

Tous ces concours, auxquels vient de s'ajouter celui de l'emprunt international de 800 millions de marks-or, auront facilité à l'Allemagne la transition entre l'abandon de sa politique inflationniste et la restauration financière et monétaire que l'on escompte d'une mise en œuvre du plan Dawes.

***

La France pourrait-elle trouver avantage à une coopération bancaire internationale organisée selon la formule des Sociétés d'acceptation d'Amsterdam?

Le problème ne se pose pas, pour nous, dans les mêmes termes. Le franc n'est heureusement pas tombé au niveau de discrédit où était le reichsmark à l'automne de 1923. Le mouvement de la production et des échanges suit un cours normal; les à-coups que l'on relève parfois dans l'évolution générale des affaires ne sauraient être attribués ni à une pénurie de capitaux disponibles, ni à un resserrement du crédit, de nature à paralyser les activités saines.

Notre besoin de recourir aux capitaux étrangers se présente moins sur le terrain des nécessités industrielles et commerciales que sur le terrain du change. Pour nous, le problème consisterait principalement, maintenant que notre balance des paiements a retrouvé à peu près son équilibre, à répartir nos possibilités de compensation, de telle sorte que soient corrigées les fluctuations résultant d'une répartition saisonnière des demandes.

En d'autres termes, il faudrait pouvoir reporter sur la période du printemps, généralement mieux approvisionnée pour des raisons bien connues, une partie des besoins qui surchargent le marché à l'automne et pèsent lourdement, à de certaines heures, sur la valeur internationale de la devise française.

Peut-être, par une réorganisation méthodique des « crédits internationaux de saison », pourrions-nous atténuer, dans une proportion appréciable, les inconvénients de la mauvaise répartition actuelle de nos ressources et de nos besoins.

Le mécanisme de ces crédits a été profondément troublé par la guerre et par les difficultés des années qui ont suivi. Il ne fonctionne pour ainsi dire plus. Pourquoi n'essaierait-on pas de le rétablir? Il semble bien que l'application de la formule hollandaise du groupement international permettrait un fonctionnement plus souple et donnant plus de garanties que les formules antérieurement employées.

Cette formule, en effet, réalise, en un accord préalable, l'ensemble de l'opération : l'affaire, étudiée par la banque, qui traite directement avec son client et réclame de lui telles garanties qu'elle juge convenables, est soumise au groupe. Celui-ci accepte les effets et l'escompte en est assuré par les participants étrangers, sans qu'il soit besoin, chaque fois, de procéder à de nouvelles négociations, en vue de la mobilisation du crédit.

Le caractère commercial de l'opération, d'une part, d'autre part, l'intervention de la banque étrangère qui escompte les effets acceptés, rendent ces effets éligibles dans le portefeuille des banques d'émission des pays qui font le crédit.

Ajoutons que les banques néerlandaises n'ont pas pris ombrage de ces sociétés d'acceptation; elles ne leur font aucune concurrence. Dirigées par des consortiums de banques, ces sociétés complètent heureusement l'organisation des établissements participants et facilitent la reprise d'opérations qui se heurtent à d'autant moins de difficultés que leur réalisation et leur surveillance sont conduites avec plus de méthode. Les membres du Consortium sont, à la fois, les gestionnaires de la société et les escompteurs les plus importants de ses acceptations. Ils restent donc maîtres absolus des crédits à ouvrir et du contrôle des crédits accordés.

Puisque l'Allemage a retiré des Sociétés internationales d'acceptation de très sérieux avantages pourquoi n'en ferions-nous pas l'essai? Pourquoi, dans l'intérêt de notre

change, ne nous organiserions-nous pas en vue d'un recours régulier et permanent à ces sortes de crédits commerciaux, dans une mesure qui varierait naturellement selon les époques et selon les besoins?

La collaboration des banques étrangères doit être acquise à la création et au fonctionnement d'organismes conçus selon la formule néerlandaise ou telle autre formule qu'on jugerait mieux adaptée à nos besoins.

Ces banques ont, à Paris même et dans nos principaux centres, des succursales ou des filiales. Elles trouvent chez nous une hospitalité très large, plus large que celle que reçoivent généralement, au dehors, nos propres établissements. Nous les admettons sur le pied d'égalité, alors que les nôtres sont soumises, dans la plupart des pays, à un régime moins favorable que les établissements similaires nationaux. On peut donc penser que, pour nous dédommager du traitement libéral que nous leur appliquons, elles nous accorderaient leur concours sans difficulté.

Aux banques françaises à prendre les initiatives nécessaires et à suggérer les modalités qui leur paraîtraient les meilleures.

Peut-être pourraient-elles tenter un premier essai sur des terrains limités, correspondant précisément à certains besoins spéciaux qui surchargent actuellement le marché du change comme, par exemple, celui du règlement des importations de céréales nécessitées par le déficit de la dernière récolte.

Il y a, pour elles, un devoir patriotique, dans les circonstances présentes, à ne pas se refuser à une expérience qui, *a priori*, paraît susceptible de servir les intérêts de la devise française.

JULES DECAMPS

LA CRISE POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE

Le Reichstag qui était sorti des élections du 4 mai 1924 a été dissous le 20 octobre. De nouvelles élections auront lieu dans un mois. Le Président Ebert et le Chancelier Marx ont eu recours au seul moyen qui leur restait pour résoudre la crise politique où se débattaient le Reich et les partis. Depuis la fin d'août la situation était très confuse; depuis quelques jours elle était devenue inextricable. L'Allemagne va donc être appelée à se prononcer dans des conditions nouvelles. Les accords de Londres, l'adoption du plan Dawes, les débats de Genève sont autant de causes qui pourront exercer de l'influence sur l'opinion. Peut-être un des événements qui aura le plus d'importance sera le résultat des élections anglaises. Ce n'est pas au hasard que le scrutin qui nommera le nouveau Reichstag aura lieu un mois après la consultation générale anglaise d'où doit sortir une nouvelle Chambre des Communes. Le gouvernement s'est réservé l'avantage de posséder toutes les informations possibles avant d'inviter l'Allemamagne à faire connaître les directions futures de sa politique.

Les élections du 4 mai 1924 avaient amené l'avènement d'un Reichstag divisé en groupes égaux, où aucune majorité solide n'était possible, et qui rendait par conséquent tout gouvernement instable. La date du scrutin avait été au dernier moment avancée et fixée avant celle des élections françaises. Le précédent Reichstag avait encore régulièrement quelques

semaines d'existence quand le 13 mars 1924, le gouvernement avait obtenu du Président Ebert un décret de dissolution. Quelle était alors la situation de l'Allemagne? Il y avait eu des mois difficiles, mais le danger semblait passé. Menacée d'une convulsion générale dans l'été et dans l'automne de 1923, l'Allemagne avait opéré un rétablissement remarquable. Après la catastrophe du mark-papier, elle avait fait triompher le mark-rente. La monnaie était devenue stable; les ouvriers retrouvaient du travail; le péril d'une révolution paraissait conjuré; les mouvements séparatistes étaient arrêtés.

A cette époque, nous occupions avec les Belges le bassin de la Ruhr : mais l'étude du plan des experts était en vue. Si la résistance passive contre l'occupation avait pris fin dès septembre, les partis de droite n'étaient pas en mauvaise posture. La social-démocratie, de l'aveu même de ses chefs, était en décadence. Elle subissait le contre-coup de phénomènes économiques. Elle avait été livrée par la dépréciation monétaire à l'influence des grands consortiums industriels et du capitalisme financier. A l'heure même où le Labour Party triomphait en Angleterre, et où M. Ramsay Mac Donald prenait le pouvoir, les social-démocrates étaient réduits à l'impuissance. Les élections du 4 mai ne devaient pas leur être favorables. Ce qui a caractérisé ces élections, c'est l'accroissement de l'extrême droite ultra-nationaliste, de la nuance Ludendorf, qui de trois sièges a passé à trente-six, et l'accroissement plus considérable encore du parti national allemand, nuance Tirpitz, qui de soixante-cinq sièges a passé à cent six. Dès son avènement ce Reichstag anarchique, où toutes les forces se neutralisaient, paraissait impossible à gouverner. Mais il fallait vivre, et tant bien que mal les dirigeants de l'Allemagne ont vécu avec lui plus de cinq mois.

Le ministère Marx-Stresemann a eu besoin de beaucoup de souplesse et de contradiction pour se maintenir. Le Chancelier Max semble s'être réservé le rôle discret de l'homme simple, ayant de la douceur et du bon sens, au demeurant plus habile qu'il ne paraissait. A M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères, appartenaient les grandes démonstrations et les grandes évolutions, les manifestations multiples

et souvent discordantes, qui étaient destinées à calmer tantôt les uns et tantôt les autres, et qui étaient toujours faites avec une vitalité chaleureuse et une grande abondance de confidences, de déclarations, de rectifications, de propos rassurants et variés. Avec ce système, le Ministère Max-Stresemann, démissionnaire dès le 26 mai, reprenait le pouvoir le 6 juin et ne pouvant se concilier les nationalistes, gouvernait avec le Centre catholique, les populistes, les démocrates et l'appoint des cent voix socialistes. En réalité, cette majorité était fragile, parce que les populistes souhaitaient l'alliance avec les nationalistes. Stresemann leur chef était tout acquis à cette politique, et une moitié du centre catholique y inclinait. C'est dans ces incertitudes que se passèrent trois mois.

Mais les accords de Londres et l'adoption du plan Dawes vinrent brusquer la situation. Pour que le Reichstag votât les mesures prévues par le plan Dawes, il ne suffisait plus de la majorité très petite dont pouvait se contenter le ministère; il fallait les deux tiers des voix. Un vote était impossible à obtenir, si les nationalistes ne se décidaient à y participer. Les nationalistes ont commencé par faire une campagne très violente contre les accords de Londres, qu'ils ont appelés un second Versailles; ils n'ont pas épargné M. Stresemann lui-même, qui cependant leur avait patiemment tendu la main; ils se sont dressés jusqu'au dernier moment contre le Cabinet. Alors ont commencé les négociations et les marchandages. Les nationalistes ont considéré que, s'ils empêchaient le vote, une dissolution s'ensuivrait et ils n'étaient pas sûrs qu'elle leur serait favorable. Finalement, et à la grande indignation de Ludendorf, ils ont cédé. Le 29 août, quarante-huit d'entre eux ont donné leur appui au gouvernement et lui ont permis d'avoir la majorité nécessaire.

Cette attitude ne les avait pas grandis, mais elle les rapprochait du pouvoir. Les nationalistes ne s'étaient pas déjugés sans qu'on leur fît certaines promesses. M. Stresemann et les populistes s'étaient sans aucun doute engagés à leur faciliter l'entrée au gouvernement. Depuis six semaines, c'est là le problème qui domine la politique allemande. Comment constituer une majorité où entreront les nationalistes? Comment

former une coalition où les nationalistes figureront à côté des démocrates? De longs et confus conciliabules ont rempli le mois de septembre et les vingt premiers jours d'octobre. C'est le parti populaire qui mena les négociations en faveur de l'entrée des nationalistes dans le gouvernement. Le 25 septembre, il publiait une longue résolution. Il rappelait qu'il avait depuis longtemps pour but l'union de tous les partis, reconnaissant l'État et prêts à une politique de reconstruction. Pour des raisons de politiques intérieure et extérieure, il avait proclamé le 28 août la nécessité de faire partager au parti national allemand la responsabilité du gouvernement. Il s'en tenait donc à cette résolution après que le Reischtag eût approuvé le 29 août à une majorité suffisante les accords de Londres et que le groupe national allemand eût rendu possible cette acceptation. L'exécution des mesures qui s'ensuivaient était l'affaire de tous les partis et du peuple entier. « Nous croyons, disait le manifeste, avoir le droit d'admettre que le parti national allemand est prêt, de son côté, à assurer l'exécution des obligations qui nous incombent. La voie est donc ouverte pour élargir le cabinet du Reich en faisant appel à des nationaux allemands dans une mesure qui corresponde à l'importance et à la puissance du parti. Notre but n'est pas la création d'un bloc bourgeois. » Le même document affirmait que le peuple allemand ne doit pas être divisé en deux parties dont l'une règne et possède, et l'autre travaille et paie. « Ceux qui nous accusent de poursuivre un pareil but aspirent eux-mêmes, pour des raisons de parti, à la séparation du peuple allemand en deux camps qui se combattraient sans frein. L'idée directrice de notre politique a été la formation d'une communauté populaire. » Les populistes ajoutaient qu'ils s'étaient efforcés de réaliser cette communauté avec les socialistes. Mais ceux-ci, en s'opposant aux mesures d'assainissement économique et au rétablissement de l'ordre intérieur, s'étaient soustraits eux-mêmes à la collaboration avec les autres partis en vue de résoudre les problèmes actuels. Il s'agissait désormais de reprendre les tentatives de collaboration avec les autres partis. Et, comme on le pense, les nationalistes faisaient bon accueil à ces propositions.

Mais le Centre catholique se tenait sur la réserve et élevait

des objections. Si une partie du Centre inclinait vers la droite, une autre partie, sous la direction de l'ancien chancelier Wirth, se montrait vivement hostile à cette politique et soutenait que la seule coalition possible était celle qui unirait le Centre aux démocrates. Ce n'était pas là chez l'ancien chancelier une thèse nouvelle; dès le jour où en janvier 1914, relevant d'une grave maladie, il avait pris part de nouveau aux discussions politiques, il avait réclamé le retour à la politique de Weimar, c'est-à-dire l'alliance du Centre et des démocrates avec les social-démocrates. La *Germania*, organe du Centre, se montrait émue des commentaires qu'inspiraient aux partis de gauche les projets d'une coalition des partis de droite et elle écrivait que le premier écho éveillé par le manifeste des populistes montrait que la communauté populaire, telle que les populistes le conçoivent, risquait d'augmenter les luttes politiques « au delà de la limite supportable ».

Le Chancelier Marx est alors entré en scène au début d'octobre, et assez adroitement. M. Stresemaun s'était fort avancé du côté des nationalistes et au fond il préparait une coalition avec les seuls partis de droite. Le Chancelier Marx très impartialement recevait les représentants du parti socialiste et leur demandait s'ils accepteraient de participer au gouvernement avec les nationalistes. Le même jour, il recevait les représentants du parti national-allemand, leur demandait s'ils étaient disposés à entrer dans le gouvernement avec les socialistes, et leur communiquait les demandes des socialistes. Nationalistes et socialistes se gardaient bien de répondre par un refus. Ils faisaient observer qu'on les plaçait devant une situation tout à fait nouvelle et ils se réservaient de conférer avec leur groupe parlementaire. Les socialistes posaient même leurs conditions et désiraient que les nationalistes fissent savoir nettement s'ils étaient prêts à reconnaître la constitution de Weimar, à accepter la politique d'exécution du plan Dawes, et l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N., ainsi qu'à ratifier la Convention de Washington sur les huit heures. Par cette manœuvre, les socialistes ne pouvaient être accusés de faire échouer la coalition, mais ils faisaient courir aux nationalistes le risque de se charger de cette responsabilité. C'est ce que discernait dès le 2 octobre la *Gazette de*

Voss, quand elle écrivait : « Les nationaux allemands refuseront leur collaboration et, aux autres péchés dont ils se sont abondamment chargés, ils ajouteront la responsabilité d'avoir fait échouer l'idée d'une communauté populaire. Qu'en résultera-t-il? Le simple Bloc bourgeois, sans les démocrates naturellement, sera encore plus impossible qu'auparavant. Le Centre, dans lequel une minorité seulement sympathise avec l'idée du Bloc bourgeois, sera encore moins disposé, après le refus des nationalistes, à se porter à une révolution accentuée à droite, à une combinaison qui couperait nettement le peuple allemand en deux moitiés ennemies l'une de l'autre : un non de la part des nationalistes mettrait fin au rêve du Bloc bourgeois. » C'est ce qui est arrivé.

Les populistes ont bien essayé de sauver la coalition de droite et de faire une pression très vive sur le Chancelier. Mais le Chancelier, ayant rédigé un programme assez vague et l'ayant remis aux divers partis, n'a eu qu'à lire les réponses et les commentaires pour s'apercevoir qu'entre les diverses fractions du Reichstag subsistaient des divergences que rien ne pouvait faire disparaître. Les social-démocrates ont pu sans aucun risque prendre l'initiative de la rupture : il leur a été permis de faire remarquer que le programme des nationalistes était en désaccord avec celui du Chancelier, et ce n'est pas le social-démocrate qui a fait échouer le plan de « communauté populaire ». Le Centre, toujours très divisé, a le premier laissé entendre que, pour sortir d'embarras, il faudrait peut-être recourir à la dissolution. Cette idée a d'abord été accueillie avec peu de faveur : cinq mois après les élections, les caisses des divers partis n'ont pas eu le temps de se remplir et personne ne paraissait se soucier de recommencer une campagne électorale. Il restait une dernière chance d'entente : c'était de faire une majorité de coalition, sans les social-démocrates, mais avec le groupe des démocrates. Dans la dernière phase des pourpalers, on peut dire que la situation à dépendu des démocrates, car le Centre ne voulait pas se séparer d'eux. Pendant plusieurs jours leur concours a paru douteux. On a fini par se demander si on ne pourrait pas s'en passer, à condition de garder au ministère de la Reichswehr le démocrate Gessler, dont la présence paraissait indispensable. Les populistes et

le Centre ont fait leurs efforts pour décider le ministre de la Reichswehr, le démocrate Gessler, à conserver son poste dans le nouveau cabinet, même si le parti démocrate se retirait du gouvernement. Le Chancelier lui-même est intervenu. Mais le groupe démocrate a refusé de collaborer avec le bloc bourgeois; M. Gessler, de son côté, a fait savoir qu'il observerait strictement la discipline du parti, et ainsi a disparu, pour les nationaux allemands, les populaires et le Centre, l'espoir de constituer un cabinet sûr de sa majorité. Dès lors, étant donné l'impossibilité de mettre un terme à la crise, le Centre et les populaires s'étant prononcés contre le maintien de la coalition telle qu'elle existait jusqu'à présent, — il ne restait plus d'autre issue que la dissolution.

Il est assez difficile de savoir si le Chancelier Marx a voulu la dissolution ou s'il n'a fait qu'y consentir à la dernière extrémité. Il est bien probable au contraire que le Président Ebert a joué un rôle considérable en toute cette affaire. Bien qu'il reste dans la coulisse, il dispose d'un pouvoir tel qu'aucun monarque en Europe n'a le pareil. Il a déjà fait beaucoup pour empêcher les nationalistes d'arriver au pouvoir, à l'automne dernier et après les élections au Reichstag. Il continue le même jeu, avec l'espoir que le Reichstag du 4 mai fera place à une Assemblée plus nettement démocratique et moins impossible à gouverner.

Quelle assemblée va succéder au Reichstag du 4 mai? C'est la question qu'on se pose en tous pays, car si elle est capitale pour l'Allemagne, elle n'est pas sans importance pour l'avenir des affaires européennes. Il s'agit de savoir qui l'emportera des partis nationalistes ou des partis démocratiques. La réponse demeure très incertaine. Des prédictions sont faites, qui semblent bien aventureuses. On discerne bien que le rétablissement de l'ordre, l'amélioration de la situation financière, la reprise du travail auront pour effet de diminuer les chances des communistes et dans une certaine mesure de favoriser la social-démocratie. Mais rien ne prouve que les nationalistes sortent très affaiblis de la lutte électorale. Ils ont même des chances de recueillir les suffrages qui se détourneront des ultra-nationalistes trop violents ou trop compromis, ou des populistes qui ont tout fait pour

effacer ce qui les sépare de la droite. A l'heure présente, il est raisonnable de prévoir que le nouveau Reichstag ne diffèrera pas beaucoup de l'ancien, qu'il aura sensiblement les mêmes tendances, et que s'il permet un gouvernement plus stable, il aura le même esprit.

Dès le début de la campagne électorale, il faut remarquer cependant une tentative pour grouper ensemble les partis qui s'opposent aux nationalistes. Il y a en ce moment en Allemagne le sentiment généralement répandu qu'une grande lutte est engagée entre la Droite et la Gauche. La conséquence est que des deux côtés on essaie de procéder à une concentration des troupes. Pour les nationaux allemands, il s'agit ouvertement d'annihiler le parti démocrate, d'affaiblir la social-démocratie, et toute l'aile gauche du Centre catholique. Après quoi, il faudra rompre avec la politique extérieure du chancelier Marx, remplacer le président Ébert, et dénoncer le pacte de Londres considéré comme un instrument d'esclavage. Pour arriver à ce résultat, les nationaux allemands éprouvent le besoin de se placer sous la direction de chefs énergiques. On annonce de Berlin que M. Hergt, président du parti national-allemand, vient de donner sa démission, et qu'il sera remplacé par un représentant de la tendance extrémiste. Si la nouvelle est confirmée, comme il paraît probable, on pourra dire que M. Hergt aura été renversé par l'opposition de l'aile droite de son parti, qui, pour réparer devant les électeurs le mauvais effet du vote du 29 août, désire afficher plus d'intransigeance que jamais au cours de la campagne électorale. L'ultra nationaliste de M. Class, qui est l'inspirateur de ce mouvement et qui n'a jamais cessé, depuis l'apparition du plan Dawes, de faire une guerre acharnée à M. Hergt, qu'il accusait de faiblesse et de tiédeur, est en passe d'acquérir une influence prépondérante sur le parti national-allemand. On saura mieux encore ce que son intervention signifie pour l'avenir de la politique du parti, si l'on se rappelle que M. Class était, lors du coup d'État de Munich, l'année dernière, l'agent de liaison de Hitler à Berlin, et que c'est lui qui avait tenté de décider le général Von Seeckt à se prononcer en faveur des rebelles et à entraîner avec lui la Reichswehr.

Pour répondre à cette manœuvre, les partis démocrates se rapprochent les uns des autres. La plus grande incertitude réside dans l'attitude des populistes. Ayant échoué dans leur tentative d'alliance avec les nationalistes, que feront M. Stresemann et ses amis? Pour le moment cette fraction de la majorité se contente de critiquer. Elle proclame que la dissolution du Reichstag est « un saut dans l'inconnu ». Elle considère la mesure prise comme une erreur et comme un échec, puisqu'elle reconnaît que les social-démocrates seuls en restaient partisans. Elle regrette que le Centre n'ait pas essayé de constituer le bloc bourgeois sans M. Gessler et sans les démocrates. Elle prétend qu'une pareille coalition eût été fort capable de continuer la politique suivie jusqu'à présent. Elle ne croit pas que les élections doivent amener au Reichstag une majorité solide pour poursuivre cette politique. Les élections complémentaires de Haute-Silésie ont en effet montré qu'il ne fallait guère compter sur de profondes modifications de l'équilibre existant. Les extrémistes de droite et de gauche ont perdu du terrain sans que les autres partis en aient tiré grand profit, étant donnée la paresse électorale qui s'est manifestée. Or, il est à prévoir que cette paresse électorale sera la même lors des élections générales. Mais un tel scepticisme ne suffira pas longtemps à mener la bataille et les populistes seront amenés à prendre parti.

Le centre catholique pour sa part semble déjà avoir jugé la situation. Pour lui, le Reichstag du 4 mai était d'avance voué à l'impuissance et le seul jour où il se soit rendu compte de la grandeur de sa tâche est celui où il a voté le plan Dawes. Mais, du coup, sa force s'est trouvée épuisée. Les groupes d'opposition de droite et de gauche le paralysaient, et la politique des nationaux-allemands n'a jamais été plus loin que quelques vagues déclarations sur leur volonté théorique de collaborer aux affaires d'une façon positive. Par son vote historique du 29 août, le Reichstag cependant a indiqué qu'il reconnaissait la nécessité de l'orientation donnée jusqu'alors à la politique extérieure. Mais il n'a pas eu la force de mettre cette décision en pratique. De ce déséquilibre fatal, le peuple allemand pourra tirer d'utiles conclusions pour l'épreuve à laquelle il est maintenant appelé. Il ne suffit pas d'élire des hommes qui,

au fond d'eux-mêmes, reconnaissent ce qui est nécessaire, mais que des considérations de parti empêchent de trouver le courage de prendre des résolutions. Tout devra être mis en œuvre pour faire naître un Reichstag offrant une majorité sûre pour la politique de la libération. « Quelle que soit la majorité gouvernementale future, le noyau devra en être formé par les trois partis qui ont été jusqu'à présent la base du gouvernement. » Il est clair que le Centre catholique souhaite l'avènement d'une majorité modérée à tendances démocratiques et dirigée par l'ancien chancelier Wirth ou quelque homme d'État de même nuance.

Ce serait se faire illusion que d'imaginer les partis démocrates, au cas où ils reviendraient en force, animés de dispositions nouvelles en ce qui concerne les problèmes extérieurs. Ni au sujet des réparations, ni au sujet du traité de Versailles, ni au sujet de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, ni au sujet des frontières orientales, les démocrates n'ont des idées éloignées de celles des nationalistes et même, s'ils étaient tentés d'en avoir, ils seraient obligés de compter avec une opposition qui se montrerait d'un patriotisme plus exigeant qu'eux. Tout ce que nous savons de l'Allemagne nous oblige de croire qu'il n'y a pas de force organisée capable de faire échec à la propagande nationaliste. Il y a des essais encore modestes, il y a des associations composées de jeunes gens, et qui prouvent surtout qu'il y aura encore bien des luttes politiques en Allemagne. Mais de mouvement démocratique profond, aucun témoin ne nous a signalé même l'annonce. Certains espèrent chez nous que la politique du Cartel des gauches a suscité en Allemagne des sentiments nouveaux : on ne peut que le souhaiter. Ce serait une triste conclusion à nos sacrifices et à nos concessions, si les élections prochaines démontraient que tout a été vain et que l'Allemagne n'a rien oublié ni rien appris.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE (*suite*)

alité, elle est sincère, vivante, on a presque envie de dire qu'on la sent vécue. Dans la composition y a quelques faiblesses, des défaillances dans l'expression, et pourtant on ne peut lire ce livre ec indifférence, peut-être parce qu'il est aussi peu objectif que possible et que toutes les pages vèlent une âme tumultueuse et frémissante.

Tous les lecteurs de la *Revue de Paris* ont présent à l'esprit *Amoret*, le charmant roman de M. **Yvon apaquellerie** qui évoquait avec tant de couleur l'Angleterre de l'époque Elisabéthaine. **Sept cheresses, l'hymen et Barbe-bleue** nous transporte en ce pays incertain où se déroulent les ntes de fées. Barbe-Bleue, seigneur riche et velu, s'avise d'épouser un jour une ensorceleuse Bohé-enne du nom de Lo. Mais la jeune femme a pour l'adultère en particulier et la luxure en général goût si prononcé que le mari, excédé, finit par la confier à son écuyer avec mission de lui trancher col. Se succèdent alors six autres expériences conjugales et le malheureux homme épouse succes-ement l'Orgueil, la Paresse, l'Avarice, la Gourmandise, la Colère et l'Envie. Chacune de ces mmes symboliques sait se rendre odieuse à ce point que Barbe-Bleue exaspéré finit par les confier l'écuyer décapiteur. Mais celui-ci a l'âme compatissante. Il épargne les infortunées et les transporte une île isolée... où, un beau jour, un ennemi de Barbe-Bleue les découvre. La nation Barbebleusienne, prenant que son maître est polygame, frémit d'indignation. Le seigneur est excommunié, privé tous ses droits et finalement expédié dans l'île où gîtent ses épouses. Qui le croirait? D'insuppor-bles, ces femmes sont devenues charmantes. Le spectacle de la grande nature a atténué leurs vices, réduites à des proportions congrues leurs passions ne semblent plus déplaisantes à Barbe-Bleue : au ntraire il les juge agréables. Le sujet, l'esprit et le style de ce livre nous montrent clairement que Lapaquellerie en l'écrivant a été hanté par les souvenirs d'Anatole France. C'est se placer sur un rain délicat que de solliciter de telles comparaisons. M. Lapaquellerie a très bien défendu sa diffi-e position et prouvé que l'esprit ne lui manquait pas. Mais il n'en reste pas moins que le lecteur, dès l'il a compris — c'est-à-dire vers la cinquantième page — que le héros du livre est en passe d'épouser cessivement sept femmes symboliques dont il devine d'avance tous les caractères commence à nquiéter. Il faut laisser plus de place à l'imprévu dans les ouvrages de fantaisie.

Edouard, prince de Galles, fils du roi Henri VIII, doit être âgé de treize ou quatorze ans lorsqu'il ncontre le jeune Tom Canty, gamin de son âge qui lui ressemble comme un frère. Point de céré-onies : la conversation s'engage et le prince marque son désir de courir librement dans les rues mme le fait Tom, tandis que celui-ci se mord les lèvres pour ne pas dire que, si le prince de Galles ésire changer son sort avec le sien, il y est, lui, Tom Canty, tout à fait disposé. C'est précisément l'idée i germait dans le cerveau d'Edouard d'Angleterre; les deux enfants changent donc leurs vêtements voici le loqueteux devenu prince, le prince devenu loqueteux : tel est le point de départ du **Prince du Pauvre**, roman de **Mark Twain**, que vient de traduire **J.-W. Bienstock**. Le prince ne tarde pas regretter le troc, il est bousculé, insulté et battu comme plâtre. En vain essaie-t-il de faire remarquer l'il est le futur roi. Tout le monde le prend pour un fou... Tom est tout aussi incapable de sortir son personnage de prince... parce qu'il faut bien rendre le roman possible. Et la double aventure déroule spirituelle et gracieuse. Tom devient roi, Henri VIII étant mort. Edouard connaît de lamen-bles tribulations; il est molesté, enrôlé de force dans une bande de brigands, jeté en prison et sur le int d'être fouetté par la main du bourreau... Mais tout finit pour le mieux, au milieu des clameurs de e populaire, et pour la plus grande satisfaction du lecteur; Edouard retrouve son trône et Canty ne choit point à l'excès. Inutile de dire que ce roi qui a connu les pauvres sera un bon roi. Je ne sais cette histoire est destinée aux enfants, elle pourrait l'être, ce qui n'est point un blâme; elle est alerte fraîche; les traits communs à tous les livres de Mark Twain se retrouvent dans celui-ci : des passages me charmante fantaisie, où se manifeste la plus subtile ironie alternent avec des pages d'un esprit peu pesant, qui font songer aux bonnes grosses plaisanteries germaniques.

Le secret du puits de **Frank Barrett** qu'a traduit excellemment M. *Louis Labat* est une histoire brigands, extravagante, sentimentale et en somme touchante. Au fond d'un grand puits, qui ouvre r une caverne, des pirates ont jeté une ravissante petite fille... Elle vit là depuis douze ans, — il est ste de dire qu'on lui fait passer de la nourriture de temps en temps — quand apparaît un beau jeune mme, de manières agréables et de visage satisfaisant... Enfin cela ne tient pas debout, mais c'est endrissant, avec des notes roses et blondes, des voix pures, très keepsake. C'est le roman pour ille demoiselle anglaise qui veut frissonner et pleurer. Nous n'allons pas jusque là, mais pouvons sentir à dose homéopathique quelqu'une de ces émotions.

De M. Louis Labat encore la traduction de **l'Ile aux surprises** de **George A. Birmingham**. songe, en lisant ce roman, à ceux d'Abel Hermant. Un peu moins d'esprit, mais de l'esprit, des uations et des personnages amusants et un peu factices, du style « Transatlantiques » et « Trains Luxe ». Il s'agit de la fille d'un milliardaire américain qui, désireuse de connaître les joies du sceptre, hète à un monarque balkanique une petite île dont elle devient la souveraine. Le royal vendeur bien étonné de cette fantaisie, lui qui ne songe qu'à sabler du Champagne à Montmartre et à re tranquillement la fête loin de ses turbulents sujets. La jeune reine n'a point de difficultés avec siens, mais avec les Allemands qui cherchent à employer son île pour ravitailler leurs sous-marins. ous sommes au début de 1914. Les choses ne tournent point d'ailleurs au tragique et nous arrivons ns émotion au mariage de la petite Américaine et d'un gentil lieutenant de la marine anglaise. aurait mauvaise grâce à nier le comique de certains épisodes : ils tiennent d'assez près à l'opérette; st un genre qui, sous cette forme même, peut présenter de l'agrément.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 55[illegible], faubourg Saint-Honoré, Paris.